



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY



HX CPDV 2

42562.38.15.25

HARVARD COLLEGE  
LIBRARY



THE GIFT OF  
SINCLAIR KENNEDY  
CLASS OF 1897



COY

FLON-NO

HENRI ARDEL

---

UN  
CONTE BLEU

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE PLON  
PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
8, RUE GARANCIÈRE-6<sup>e</sup>

*Tous droits réservés*

29<sup>e</sup> édition

1870

.....

1871

.....

1872

.....

.....

.....

**Jules BOUDET & Co**  
38, Avenue de la Vittoria  
**JEUX & ROMANS**  
Librairie \* Papeterie  
*Photographies -- Albums*  
**SOUVENIRS DE NICE**  
- English Spoken -

## UN CONTE BLEU



DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

- \*Le Mal d'aimer. 53<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
\*Cœur de sceptique. 52<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
*(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.)*  
\*Rêve blanc. 36<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
\*Tout arrive. 36<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
\*L'Heure décisive. 23<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
\*Seule. 60<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
\*Mon Cousin Guy. 102<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
\*Renée Orlis. 46<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
\*Le Rêve de Suzy. 36<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
Au Retour. 36<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
L'Absence. 32<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
La Faute d'autrui. 36<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
L'Été de Guillemette. 39<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
L'Aube. 42<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
Le Chemin qui descend. 48<sup>e</sup> édition... 1 vol. in-16.  
L'Étreinte du passé. 48<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
Le Feu sous la cendre. 45<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.  
Il faut marier Jeanl. 40<sup>e</sup> édition..... 1 vol. in-16.

*Les volumes dont le titre est précédé d'un astérisque peuvent être mis  
entre toutes les mains.*

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

HENRI ARDEL

---

UN  
CONTE BLEU

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6<sup>o</sup>

---

*Tous droits réservés*

bien autre chose ! Vite, le récit de cet invraisemblable événement.

A la fin de l'après-midi, pendant l'heure exquise du crépuscule, le hasard m'avait fait lire dans une Revue qui venait d'arriver, un court poème, *Fragiles Tendresses*, signé d'un nom inconnu, — à moi, du moins, — Pierre Husseau, et qui était une vraie petite merveille d'harmonie, d'émotion voilée, où, tout bas, semblaient frémir des sanglots...

Je l'avais lu, relu et relu encore ; puis, le dîner ayant été annoncé, prosaïquement, je vais à table où je me trouve en tête-à-tête avec miss Bracley, car papa dîne au Cercle. Donc, repas monotone ; miss Bracley fait de longues réflexions sur les mérites des plats qui nous sont servis, comme si c'était chose intéressante ! Moi, je suis dans les nuages, plus encore qu'à mon habitude, avec un vif désir que l'insipide demi-heure de ce repas soit bien vite finie.

Enfin, elle s'achève ! Je suis libre et me glisse rapidement dans l'obscurité du salon où la ligne du clavier met une tache claire. Chère ligne blanche, dont la seule vue exerce toujours sur moi un charme irrésistible ! Chère ligne, évocatrice fidèle de tant de souvenirs : heures, toujours trop courtes, de musique faite dans l'intimité, comme j'aime, avec des êtres chers, très

bons, très indulgents surtout, puisqu'ils se plaisent à écouter, mon chant d'amateur, ma voix peu travaillée encore...

Pourtant, ils paraissent vraiment trouver, à m'entendre, le même plaisir que j'éprouve, moi, à mettre toute mon âme en communion avec celle de mes auteurs favoris, poètes ou musiciens.

Oh ! les heures incomparables que je dois à ceux-là, le soir surtout, quand je suis toute seule avec moi-même, libre de rêver... Ah ! autant que le souhaite la folle Viviane Daunou qui s'obstine à vivre en moi !

Enveloppée du calme infini des choses, que la nuit fait invisibles, les yeux perdus dans la pénombre du salon fleuri de violettes, où les flammes du foyer mettent des lueurs étranges, je chante pour moi mes morceaux favoris, comme jamais je ne peux le faire à un autre moment de la journée.

C'est l'heure des espoirs, pas toujours raisonnables, — mais si tentateurs ! — l'heure où il semblerait bon d'entendre des lèvres aimantes vous murmurer des mots très doux... L'heure où montent, comme des fantômes, les visions tristes... L'heure aussi des regrets, de celui-là, surtout, d'être une enfant sans mère, depuis tant d'années déjà !... Car père est excellent pour moi ; il me gâte prodigieusement, il me donne une liberté,

dont mes amies sont jalouses. Mais je le vois si peu, si peu !... tout absorbé qu'il est par ses affaires de Bourse, par son Cercle, par... que sais-je encore ?

Il m'accompagne dans le monde où je suis fière de sa haute mine de clubman très chic ; au bal, il s'offre toujours tendrement à rester, si je m'amuse, jusqu'à la dernière figure de cotillon... Malgré tout, par la force des circonstances, sans doute, nos deux vies sont tellement séparées !... Il y a des moments où, malgré son affection, malgré ce que je lui donne en échange avec tout mon cœur, je me sens une pauvre petite chose, un peu perdue dans l'existence.

Mais, hier soir, je ne pensais rien de pareil. L'auteur des *Fragiles Tendresses* m'avait-il mystérieusement jeté quelque sort ?... Ses vers vibraient de nouveau dans ma pensée, tandis que, au hasard, mes doigts erraient sur le piano... Et voici que mes lèvres les prononçaient et que la phrase musicale les soulignait docilement... ; une phrase qui me venait je ne sais comment, mais s'imposait à moi avec une force à laquelle j'obéissais, saisie d'une allégresse que je ne connaissais pas encore...

Je chantais cette poésie, aussi naturellement que je l'eusse dite... Cela me semblait facile, facile, avec une jolie impression d'imprévu et de « trouvé »... C'était exquis !

Je sentais si nette, dans mon cerveau, l'idée qui me guidait ! Parfois, j'hésitais un peu pour la traduire... Et puis après, reprenait ce grand envollement vers un monde idéal, où je m'aventurais, pour la première fois, un peu craintive, mais tout à fait charmée. Oh ! la bonne soirée ! Et quelle griserie s'est emparée de moi quand, après m'être joué de nouveau mon... œuvre, j'ai pu m'avouer qu'elle ne paraissait pas trop mauvaise !

Alors, m'est venue la petite fièvre du compositeur au travail ; je refaisais, ou précisais certains détails, toujours pour satisfaire l'idée musicale qui chantait en moi et voulait être rendue telle que mon cerveau l'entendait... Et c'était une énergie ardente dépensée dans ce but... Oh ! bien différente de celle que je peux déployer pour mieux faire un « dehors » au patinage, ou « reprendre » une balle au tennis...

Puis, quel délire quand je me sentais arrivée à mes fins !

Une fois même, je me suis prise à tourbillonner si joyeusement, que miss Bracley, qui travaillait dans le petit salon, m'a crue folle, et est venue savoir le pourquoi de ces soudaines évolutions...

J'ai répondu, avec modestie, que je pensais avoir composé quelque chose de « passable » et,

sur cette assurance, j'ai été sagement regagner mon « home » pour la nuit, où certainement, toute sorte de rêves de gloire ont dû voltiger autour de moi... Hélas ! je ne me les rappelle plus !

Ce matin, audition sérieuse et en règle de mon improvisation, donnée à père, avant que ses affaires ne me l'aient repris, et à miss Bracley. Viviane, très émue ; père, indulgent et un peu sceptique ; mon Anglaise, admirable de confiance.

Eh bien ! modestie à part, ma mélodie a produit un effet étonnant. Papa, qui est bon musicien, m'a dit :

— Comment, petite fille, c'est vraiment toi qui as fait cela ?

Il avait l'air stupéfait et ravi.

Ravie, je l'étais bien plus que lui encore !... Je volais en plein ciel.

Mon vieux journal, si je te racontais tout ce que ta Viviane a imaginé instantanément de projets sur cette humble composition, tu la croirais atteinte d'aliénation !

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné une âme qui comprend la musique, l'adore, et de m'avoir permis d'en écrire, quand ce ne devrait être qu'une fois !...

12 février.

Aujourd'hui, c'était ma leçon de chant. J'ai pour professeur, une artiste, Bianca Ferraris, qui est la meilleure et la plus charmante des femmes, de sorte que je trouve en elle un guide remarquable et une excellente amie.

J'arrive à mon heure habituelle ; c'est-à-dire un brin en retard. Il faut croire que le grave et palpitant projet que j'avais formé me mettait un peu de fièvre aux yeux, car Mme Ferraris s'écrie :

— Mon Dieu, Viviane, vous mariez-vous ? par hasard... Vous avez un air de fiancée heureuse !

Je la rassure bien vite sur mon compte et elle se prend à soupirer de soulagement, car, ayant eu un fort mauvais époux, elle tient tous les hommes pour bons à mettre au panier.

Je commence sagement à chanter ; mais mon esprit, pendant ce temps, trotte, trotte !... Oh ! je la connais, maintenant, cette émotion du débutant qui, protégé par l'anonyme, va présenter son œuvre au souverain jugement.

A mesure que le moment approchait de tenter



l'aventure, mon courage diminuait. Enfin, je me décide avec l'énergie désespérée d'une créature qui se jette à l'eau et je dis, m'efforçant de prendre un ton très naturel :

— Oh ! chère madame, vous seriez bien aimable de me donner votre opinion sur une nouvelle mélodie de chant que j'ai étudiée.

Sur sa demande « du nom de l'auteur », j'ajoute :

— Le nom ? Il est tout à fait inconnu, je ne m'en souviens même pas très bien.

Et c'était vrai. Comme de juste, je n'avais pas encore décidé mon pseudonyme.

Puis, bravement, je commence, ou plutôt j'essaye de commencer... O mon journal, quel « trac » !... Je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé un pareil ! Les sons s'étranglaient dans ma gorge ! tant mon cœur battait vite ! C'est horrible d'être émue comme cela, surtout quand on veut n'en rien laisser voir !

Bonne Mme Ferraris ! Je ne sais si elle se doutait de quelque chose, mais à ma première rentrée, elle me donne un encourageant :

— Très joli, cela ! très bien !

Me voilà un peu rassurée ; et grâce à cette réconfortante parole, je peux finir mon chant presque convenablement. Alors je me retourne — oh ! combien anxieuse ! — vers mon amie, pour

attendre ma sentence. Mais elle, avec son sourire franc :

— C'est de vous, n'est-ce pas? Je l'ai deviné tout de suite... C'est très bien, vous savez.

Et elle appuyait sur ces mots... Moi, je devenais pareille à une aurore boréale et ne soufflais mot, croyant un peu rêver...

— Oui, c'est très bien, répétait-elle... Il y a juste cette phrase à corriger... elle n'est pas digne du reste...

Et elle m'indiquait le passage...

— Mais cela modifié!... eh bien! nous porterons votre œuvre à Droze. Je réponds de lui; c'est un éditeur qui ose lancer les jeunes.

De plus en plus aurore boréale, et de plus en plus en plein ciel, j'ai bondi de reconnaissance vers ma chère Bianca et l'ai embrassée avec effusion.

— Oh! madame, comme vous êtes délicieuse de me dire cela! Vrai, pour de bon, vous pensez que je puis risquer d'offrir au public ma petite composition?

Je sais bien qu'elle est la sincérité même; mais j'avais besoin de lui entendre redire ces choses si adorablement encourageantes.

Un peu ahurie de plaisir, je répondais à ses questions, lui expliquant comment un poème exquis,

la douceur tiède du salon fleuri de violettes, où zigzaguaient les flammes capricieuses du foyer, m'avaient inspirée et transformée en compositeur.

Elle écoutait, très attentive ; puis, finalement :

— Eh bien ! ma chère petite, c'est entendu. Vous me corrigerez cela chez vous ; puis, vous me le rejouerez. Alors, aussitôt, nous irons chez Droze. Voulez-vous la semaine prochaine ? Samedi ? par exemple, à deux heures précises, au magasin ? Je vais écrire à Droze immédiatement pour lui annoncer ma visite et celle de mon accompagnatrice. Car, ajouta-t-elle d'un air malin, nous ne présenterons Jacques Yvelines — je venais de lui révéler ce pseudonyme, vaguement choisi — qu'après l'exécution de son œuvre. Ce sera un coup de théâtre ! conclut-elle gaiement, tandis que je lui redisais mon plus chaud merci.

Après l'avoir quittée, l'âme en fête, je dégringolai ses quatre étages. En bas, l'air vif m'a fait du bien ; mais bah ! pas moyen de calmer cette joie exubérante qui me donnait des ailes.

Miss Bracley, venue me prendre, n'arrivait pas à me suivre, malgré ses longues jambes. Seulement, flegmatique à son ordinaire, elle se contentait de me dire : *Not so fast, dear, not so fast!* et n'avait pas même l'idée de m'adresser une ques-

tion. C'est beau, la discrétion absolue!... Seulement, ça ne rapproche pas précisément. Depuis des années, nous vivons côte à côte, miss Bracley et moi, et nous sommes toujours, moralement, si loin l'une de l'autre!

Donc, comme à l'ordinaire, j'allais seule avec mes idées, qui, ce jour-là, étaient couleur de rose..., un rose lumineux, pimpant, adorable... Cela me paraissait si prodigieux d'avoir pu, moi Viviane, composer quelque chose digne d'être apprécié par Mme Ferraris, — une vraie artiste, très difficile, en général! — que le jugement de Droze, lui-même, m'importait peu maintenant...

J'avais envie de crier mon allégresse à tous les passants. Mais, heureusement, il me restait encore la notion que de tels actes ne font point partie des usages reçus.

Alors, je me suis rappelé, tout à coup, que le mercredi est le jour de Suzanne, ma meilleure amie, malgré ses quelques années de plus que moi, malgré son mariage... un mariage de raison, que je n'ai jamais compris... — oh! non! — avec un honorable et savant marin qui, ayant gardé pour la mer une absorbante passion, est plus souvent sur l'eau que sur terre.

Suzanne a un si heureux caractère, elle est si vive et si gaie, toujours distraite par tant de

choses qui l'intéressent ou l'amuse, qu'elle a très bien pris son parti d'être ainsi veuve pendant des mois. Elle estime que chacun a le droit de chercher son bonheur où il l'aperçoit, et elle se jugerait une abominable égoïste de retenir à terre un mari qui est dans son véritable élément sur le seul pont d'un navire. Elle, en revanche, adore Paris et paraît y vivre très satisfaite de son sort, avec ses amours d'enfants et ses nombreux amis ; — voire même son mari, quand il lui revient, ravi de la revoir, après l'avoir gratifiée durant l'absence, de lettres nombreuses, dignes de figurer dans une *Revue*, dit Suzanne, sans se moquer.

Donc, pour continuer mon récit, cet inoubliable mercredi, comme il était tard, j'ai pris le chemin du *home* de Suzanne, espérant qu'à cette heure avancée de l'après-midi, ses visites devenues rares, j'aurais chance de pouvoir lui confier mon histoire... En même temps, je verrais tout à mon aise mes « mioches » aimés... Et peut-être aussi, mon ennemi, — ou ami?... *Chi lo sa?*... — son frère, Jacques de Vimeux, mon camarade d'enfance.

En passant devant une glace, je me jette un coup d'œil observateur, afin de savoir si je suis suffisamment « habillée » pour me risquer au jour très chic de Mme la vicomtesse de Rives. J'aper-

çois une Viviane très blonde, très rose, — pas trop ! — ayant des yeux brillants sous l'ombre du grand chapeau noir empanaché, et un sourire passablement vainqueur, que corrige, par bonheur, la correction de ma veste de fourrure et de ma jupe de drap bleu sombre... Juste, des violettes de Parme glissées au col et des gants blancs... Et puis la *ligne*, la fameuse ligne est impeccable !... Ça peut aller !

Rassurée, je m'élançai de mon pas de chasseur alpin, miss Bracley à ma suite ; et me voici en bas de l'escalier bien connu que je grimpe allégrement.

Cécile, la femme de chambre, m'accueille au passage d'un sourire aimable :

— Comme Mademoiselle vient tard aujourd'hui !

Avec qui ne suis-je pas bien dans cette maison?...

Et je pénètre dans le salon de Suzanne, ayant un air bien correct. Elle est assise près de la cheminée, séduisante à son ordinaire ; et cela paraît tout à fait l'avis du vieux général, décoré, installé en face d'elle.

Il se lève en mon honneur, et Suzanne m'embrasse tendrement, me saluant de ces mots :

— C'est toi, ma chérie ! quelle bonne surprise ! je ne t'espérais plus maintenant.

Puis elle coule un regard désolé vers le vieux général, qui s'est rassis : impossible de nous voir, alors ?

— Tu vas te servir du thé et goûter à ta guise dans le petit salon... Tu es chez toi, ici, finit-elle de sa manière affectueuse.

Je me dirige vers cette pièce intime où j'ai vécu, ri, aimé, — pleuré aussi parfois, de ces larmes du cœur qui sont si douloureuses !...

Mais aujourd'hui, je suis une Viviane gaie, nullement sentimentale, et, avec l'appétit de mes vingt ans, je m'applique à préparer une tasse de thé, bien selon mes goûts, sucrée, salée, ennuagée de lait, puis des tartines... savoureuses ! Tandis que je tiens le samovar, une voix bien connue me fait tourner la tête :

— Dites donc, Viviane, vous m'en laisserez bien un peu, de votre thé et de vos tartines ?

C'est Jacques qui vient d'entrer, et usant sans cérémonie de ses droits d'ami de jeunesse, s'installe confortablement dans une grande bergère.

Alors, comme d'un regard involontaire, je lui indique le groupe resté près de la cheminée :

— Rassurez-vous, j'ai fait mes politesses avant votre arrivée ; j'ai commencé par écouter le récit, peu nouveau pour mes oreilles, des campagnes du général Debert. A la troisième, plus de courage !

Alors, je suis allé, soi-disant, embrasser mes neveux. Cécile, devant moi, a annoncé aux petits que vous étiez là, et me voici en votre honneur...

— Ou plutôt en l'honneur du thé que j'ai la grande bonté de vous servir. Ah ! vous êtes un homme peu sérieux, vous fuyez les récits instructifs !...

— J'aime mieux les vôtres, riposte-t-il gaiement.

— Oh ! Jacques, vous êtes trop aimable, ce n'est pas naturel, vous voulez encore une tartine ?

Et je lui tends, d'un air un peu moqueur, l'assiette de Saxe.

— Non, vrai, je ne pourrais plus dîner...

— Alors, mon rôle est fini, je vais voir les enfants !

Et je me dirige vers la porte. Il réclame bien vite, mi-plaisant, mi-fâché :

— Oh ! Viviane, quelle ingratitude ! Et l'on dit que les femmes sont dévouées ! Comment, je risque d'affronter pour vous la troisième campagne du général, et vous voulez m'abandonner là, comme un vulgaire meuble !... Voyons, remarquez que je suis dans mes jours de grande amabilité, mettez-vous un peu à l'unisson et dites-moi plutôt pourquoi vous avez cet air rayonnant.



Lui aussi l'a remarqué ! Alors je commence gravement, bien installée dans mon fauteuil, et mordillant une violette qui a glissé de mon bouquet :

— Eh bien ! mon ami, apprenez une grande nouvelle. Je vous la donne en dix ? cent ? mille ? un million ?

— Mais devinez donc ! ajouté-je, impatientée de son mutisme imperturbable.

Il se décide à répondre d'un ton un peu bizarre, presque rogue :

— Vous vous mariez ?

Je reprends d'un air dédaigneux :

— Mais non, o'est bien plus drôle que cela !

Et me soulevant de mon fauteuil, les yeux dans les siens :

— Je suis compositeur, depuis deux jours, mon ami !

Il reste un peu suffoqué, et je condescends à lui donner des explications sur cette nouvelle vocation éclosée subitement.

— Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? interrompt Suzanne, enfin délivrée du vieux général. Qu'est-ce qui est devenu compositeur ?

— Tout simplement, ta Viviane, elle-même... Et Bianca Ferraris aime mon œuvre, et elle va la présenter à Droze !...

Suzanne ne comprend toujours pas bien. Alors, comme Jacques nous regarde toutes les deux en riant, je lui jette, impatiente :

— Au lieu de vous moquer de nous, aidez-moi donc à lui expliquer la chose !

Enfin Suzanne a saisi, et rapidement :

— Oh ! tu vas me chanter cela tout de suite !

Et elle m'entraîne vers le piano à queue, malgré mon refus et mes protestations que « chez elle, c'est encore bien plus intimidant que chez Mme Ferraris ».

Impossible de lui refuser... Je n'ai qu'à m'exécuter de bonne grâce. Mais est-ce l'atmosphère de « ce salon fleuri de violettes, où zigzaguent les flammes capricieuses du foyer », qui me rappelle la soirée exquise où, pour la première fois, mon âme a vibré avec celle du poète?...

Plus trace de l'émotion éprouvée, il y a deux heures. J'ai les yeux au loin, voyant vaguement un portrait de Jacques enfant, mon petit ami de jadis... Je sens leur intérêt vrai, profond, à elle et à lui... Et je chante avec tout moi-même et ma voix des meilleurs jours, les vers mélancoliques qui pleurent les « fragiles tendresses ! »... Quand je me lève du piano, je suis toute blanche — comme me le montre une glace — Suzanne a les yeux humides, et Jacques, cette expression de

douceur grave que j'ai préférée autrefois à toutes les autres, sur son visage...

Nous nous taisons tous les trois... Dans ce silence, me monte au cœur le plaisir intense d'avoir été comprise par eux, ces amis bien chers, comprise autant et même plus que jamais je n'eusse osé l'espérer...

Suzanne me regarde avec un orgueil tout maternel, puis m'attirant vers elle tendrement, elle me dit, avec son indulgence coutumière :

— Quelle choses exquisés ne sortiront pas encore de cette jeune tête blonde, qui peut tout et qui réussit dans tout !...

Jacques, lui, ne me dit rien. Mais en musicien consommé qu'il est, il se prend à discuter, avec sa sœur, ma mélodie, me donnant ainsi la certitude qu'elle lui a plu infiniment...

Alors, je puis m'en aller, emportant dans l'âme une griserie douce, qui a remplacé ma joie triomphante de tantôt...

En vain, Suzanne veut me garder à dîner, affirmant que, tout de suite, elle va faire prévenir père ; en vain, les deux petits, Guy et Jeanne, — dite Jean-Jean, — se précipitent à mon cou et me supplient de rester pour les coucher, mon grand amusement et leur suprême bonheur ! à eux, mes mioches chéris... Je veux rentrer dans mon *home*

pour retrouver mon œuvre, la travailler, la parfaire de mon mieux, usant de toute ma modeste science de musicienne.

Et aussi, je veux rentrer, pour venir te raconter ma journée, ô mon fidèle journal, te confier toutes les pensées qui me hantent parce que j'ai éprouvé aujourd'hui une des plus délicieuses émotions de ma vie !...

Ce soir, assise devant ma table à écrire, je songe à bien des choses dans l'intimité paisible de ma chambre...

Je revis mon audition donnée chez Mme Ferraris, et celle ensuite, à Suzanne et à Jacques... Jacques, mon meilleur ami de jadis, Jacques qui, il y a trois ans, semblait n'avoir au monde personne de plus cher que sa compagne d'enfance, Viviane, et qui l'a si bien oubliée — je le sais à m'en souvenir toujours ! — pendant les trois années de sa vie de garnison dans l'Est !...

Maintenant, le voici de nouveau à Paris, ce beau lieutenant ; et volontiers, il voudrait retrouver la Viviane d'il y a trois ans, si confiante, si prête à lui donner pour jamais son cœur qu'il possédait depuis le vieux temps où il lui confectionnait des pâtés de sable...

Mais cette Viviane-là n'existe plus... Autrefois, Jacques me disait, en plaisantant, qu'en moi ;

vivaient deux personnes : l'une sérieuse, raisonnable, qui faisait trop souvent, en vain, de sages sermons à sa sœur cadette, une petite fille romanesque, passionnée et tendre, la vraie Viviane, celle-là ! celle qu'il préférait !...

Eh bien ! cette dernière Viviane, — la sienne, — n'existe plus pour lui. Sa déception dont elle a eu un chagrin désespéré, — ah ! oui ! désespéré ! — l'a guérie des rêves confiants. Aujourd'hui, Jacques peut se montrer avec moi comme il lui plaît. Il peut être tour à tour fraternel, amical, ou « flirt »... Je me suis reprise, bien reprise. Nous ne serons plus qu'amis, quoiqu'il espère, — je le vois, car je le connais tant ! — me reconquérir peu à peu...

C'est pourquoi il s'irrite de me sentir si tranquille avec lui, taquine et moqueuse, coquette même à l'occasion, quand je suis un peu méchante et qu'il me prend un désir de revanche !...

A toutes ces choses d'un passé mort, qui m'a été si cher et que j'ai tant pleuré, — sans en rien laisser voir à personne, — je repense, les yeux arrêtés sur une des photographies qui animent ma chambre, — mon vrai *home* à moi ! C'est un groupe, dans une allée de parc ; Suzanne est assise, contemplant ses deux petits : Jean-Jean toute menue, blottie dans ses bras ; Guy, un beau gar-

çonnet qui joue au sable. Jacques, lui aussi, est là, debout, il regarde une jeune fille qui travaille près de Suzanne... Cette jeune fille, c'est moi...

En bas de la photographie, j'avais griffonné, en caractères presque imperceptibles, ces mots : « En famille ! » avec la date, septembre 19... Pauvres mots ! Quelles espérances ils enfermaient pour moi, et comme j'en étais divinement heureuse !...

Je voudrais tant être encore la Viviane de ce portrait, celle qui vivait en plein rêve, de toute son âme, avec un tel bonheur !

Est-ce qu'elle ne peut pas revenir, cette Viviane ? Je suis si jeune encore et, malgré ce que la vie m'a, de force, appris déjà, je me sens toujours une telle foi dans l'avenir !

20 février.

Cet après-midi, 20 février, la plus neuve pour moi des aventures et certainement une des plus pittoresques de mon existence !

Vite, le récit de cet événement :

C'était donc le jour, — oh ! combien grave ! — de mon audition chez Droze avec cette bonne Mme Ferraris. Selon ses instructions, je m'étais habillée de mon mieux, afin que M. Droze vît tout de suite à qui il avait affaire.

Il paraît qu'avec lui, cette piètre question a de l'importance... Effet de première impression...

A deux heures moins dix, l'âme tranquille et les joues roses, sous l'aile de miss Bracley, je partais de mon pied léger pour le fameux rendez-vous. J'avais la certitude que, semblables au quatrième officier de Malborough, nous allions, Bianca Ferraris et moi, revenir les mains vides... des faveurs du digne éditeur.

D'où, mon calme absolu quand je pénétrai dans le magasin. Mon amie était déjà là, causant, très animée, avec un grand jeune homme chic,

de visage froid, que je reconnus pour le frère de Droze. Je me rappelais bien l'avoir vu à notre dernière matinée de chant, où il avait daigné m'étudier avec un sensible intérêt. Enfin, — comme dit l'autre, — chacun prend son plaisir où il le trouve...

Les hommes jouent décidément bien la comédie — presque aussi bien que nous. — M. Droze junior s'incline avec la plus correcte indifférence, tandis que Bianca opère une présentation en règle et que je répons, par un léger signe de tête, à son profond salut.

Ici, un employé vient nous avertir que M. Droze aîné nous attend. Le moment solennel approche... Je m'amuse prodigieusement, j'adore l'imprévu !

Nous pénétrons dans un vaste cabinet, tendu de vieilles tapisseries. Dans un angle, un piano à queue ; sur le bureau, un monceau de papiers et, derrière le bureau, le maître de céans qui se lève.

Je lui jette un discret coup d'œil, tandis qu'il se répand en amabilités avec Mme Ferraris qu'il aime de tout son cœur... Il a des yeux brun clair, rieurs, — si j'osais, je dirais un peu hardis, — des cheveux blancs dressés en brosse ; la moustache courte et une silhouette bien campée de vieux colonel... Surtout, il me semble apprécier, tout à sa valeur, la société des dames.



Puisqu'il me faut le bien disposer, afin qu'il goûte mieux ma musique, je réponds par force sourires à ses compliments. Ma belle toilette fait sans doute son effet, car tout en m'examinant d'un œil de connaisseur, M. Droze me déclare qu'il est très physionomiste et que je dois avoir une âme douce et rêveuse...

Je manque d'éclater de rire à ce jugement inattendu sur ma volontaire petite personne... Mais je ne tente pas d'enlever à M. Droze ses illusions et préfère écouter d'un air mi-surpris, mi-intéressé, ses théories sur le mariage et les hommes. J'apprends alors que si je suis un esprit sensé, et non une romanesque jeune fille, je dois fuir avec horreur « ce vilain sexe masculin », — c'est mon interlocuteur qui parle, — « bon seulement pour les pires métiers, » etc., etc. »

M. Droze parle, j'écoute pour m'instruire, et Mme Ferraris bout, car elle a hâte d'en venir à ses moutons. Aussi commence-t-elle de son air le plus engageant :

— Ah ! cher monsieur, je vous ai apporté la mélodie de mon ami, Jacques Yvelines. Si vous le voulez bien, Mlle Daunou, qui est une remarquable musicienne, — ici je m'incline, — va m'accompagner... par cœur. Toujours, elle joue et chante ainsi...

Là-dessus, MM. Droze s'extasiaient aimablement, — car la porte vient de s'ouvrir devant M. Droze junior qui, lui aussi, désire assister à l'audition.

Toujours très calme, je prélude... Bianca, fort émue, commence... Alors, j'oublie tout : ces étrangers qui nous écoutent, l'atmosphère indifférente de cette pièce, pour suivre la voix splendide qui m'ouvre le monde idéal, où il fait si bon d'être emportée...

Jamais mon amie n'a mieux chanté ; moi, je suis partie loin, bien loin !... Comme l'opinion de Droze m'est indifférente à ce moment !

Mais voici qu'il s'exclame énergiquement... Et cette exclamation est si inattendue que, du coup, je reviens sur terre et me retourne d'un mouvement vif :

— Mais c'est très bien, cette chose-là ! c'est une affaire conclue... Vous pouvez m'envoyer votre ami, il promet !

Je crois rêver... J'entends vaguement Mme Ferraris parler de Jacques Yvelines et de sa nature d'artiste, puis interroger :

— Vous le trouvez doué, n'est-ce pas ?

— Oh ! extrêmement, répartit Droze avec une conviction qui, une seconde au moins, me rend orgueilleuse autant que Junon elle-même.

— ...Il doit être jeune, votre compositeur ! Il

y a dans sa mélodie une couleur et une vie qui sont caractéristiques. La facture est savante. Il connaît son métier... Ah ! ces modernes !

Et comme Bianca lui demande de préparer un traité, offrant de signer, il s'exclame :

— Mais non ! il me faut Jacques Yvelines. Je serai très aise, du reste, de causer avec ce garçon-là... Ce doit être une nature intéressante, à coup sûr !

Ah ! mais, si c'est pareillement indiscret, la musique, je n'oserai jamais plus en signer... Je regarde Bianca Ferraris d'un air suppliant, afin qu'en me dévoilant, elle interrompe le « digne éditeur » dans le cours de ses déductions... Alors, prenant la plume, elle me la tend et dit simplement :

— Il n'est pas besoin de mon jeune ami ; Viviane va signer. C'est elle, Jacques Yvelines.

Ah ! mon cher journal, quel coup de théâtre ! savamment préparé, avouons-le ! M. Droze aîné se retourne tout d'une pièce vers moi, telle qu'une marionnette dont on a pressé trop vivement le ressort, et avec des yeux effarés :

— Ah ! mademoiselle, quelle trahison !... Moi qui ai jugé si franchement l'œuvre de l'auteur !

— Mais c'est ce que je désirais avant tout, ai-je répondu, avec une grande envie de rire devant

l'air saisi de mon éditeur, — car enfin j'avais un éditeur !

Joyeusement — oh ! combien ! — gaie comme la Viviane qui joue des charades... quelle comédie aurait été plus drôle que cette scène vraie !... je m'installe dans le grand fauteuil de M. Droze, devant les innombrables paperasses ; et, avec une gravité parfaite, je signe... tout ce qu'il faut signer... Cela fait, sous l'œil bienveillant de M. Droze, remis de sa surprise, et qui me considère d'un air attendri :

— Si jeune et si pleine de promesses ! glisse-t-il à Mme Ferraris, dont le visage rayonne.

Je continue à trôner dans mon fauteuil, quand la porte du cabinet s'ouvre de nouveau, cette fois pour Biroli, le pianiste célèbre, que très solennellement, on me présente. Dame ! en l'espace de dix minutes, je suis devenue « quelqu'un » !... Tout cela est bien comique, n'est-ce pas ? mon vieux journal.

Bianca, que cette scène amuse autant que moi, s'empresse de parler de mon talent ; et Biroli, l'Italien, aux yeux de tzigane, s'informe instantanément si je compose pour orchestre, s'offrant à me faire exécuter dans je ne sais plus quel concert. Sur ma réponse négative, il revient à la charge au sujet de mes mélodies et comme il

invite Mme Ferraris à une soirée qui doit avoir lieu bientôt chez lui, il finit, se tournant vers moi, un peu embarrassé, avec un léger accent étranger :

— Je n'ose, mademoiselle, vous demander d'être assez aimable pour me faire l'honneur de venir chez moi ! pourtant ma femme et moi serions ravis de posséder une aussi séduisante artiste !

Séduisante?... Je ne sais. Artiste?... Lui, à coup sûr, n'en sait rien ; et très divertie, je réponds par des phrases vagues à mon trop facile admirateur.

Puis M. Droze se rapprochant, car pour la troisième fois, on vient l'avertir que plusieurs personnes l'attendent, Bianca et moi nous nous levons avec la ferme intention de prendre congé, malgré ses protestations « qu'il n'est pas pressé ».

De mon air le plus suave, j'interroge :

— Alors, dans quinze jours, mon morceau sera prêt ?

Il me considère d'un œil non moins gracieux :

— Oui, pour *vous*, mademoiselle — et il souligne les mots, — ce sera dans quinze jours ! Seulement il vous faudrait obtenir, le plus tôt possible, l'autorisation du poète des *Fragiles Tendresses*.

— Pierre Husseau?... Mais, je ne le connais pas... Je ne sais ni qui il est, ni où il demeure !...

— Bien... bien... nous allons tâcher de vous découvrir cela... Dès que j'aurai ces petits renseignements, je vous les adresserai afin que vous puissiez demander l'autorisation nécessaire.

Derechef, je me confonds en remerciements avec toute la chaleur nécessaire; j'embrasse Mme Ferraris avec effusion et je sors du magasin, accompagnée jusqu'à la porte par l'éditeur. Dehors, l'auto m'attendait avec miss Bracley.

Viviane devenue un personnage! ah! c'était trop drôle!... Père ne voulait pas le croire, quand je lui ai conté mon aventure si glorieusement terminée.

Mais, tout de même, cette aventure l'intéressait de telle sorte, qu'il m'en a fait redire tous les détails et que, sûrement, il ne pensait plus autant, alors, à la foule d'affaires qui, d'ordinaire, absorbent toujours son cerveau...

En manière de conclusion, il m'a donné un de ces baisers qui me tiennent chaud au cœur, et m'a dit gaiement :

— En route pour la gloire!... Poursuivez votre chemin, jeune Jacques Yvelines. Votre papa est très fier de vous!...

Cher papa! Moi aussi j'étais fière de moi, depuis que M. Droze m'avait prise ainsi au sérieux...

Pourvu que ce Pierre Husseau ne me refuse pas la permission de mettre ses vers en musique. Ses vers exquis !

Que je voudrais donc le connaître, lui ! J'espère que ce n'est pas un très vieux monsieur, vivant sur les souvenirs de son jeune temps ! Je me l'imagine si bien, une façon de prince Charmant moderne, sceptique, un brin désillusionné, tendre... quelque chose comme une Viviane masculine !...

Enfin, la chanson le dit : « Qui vivra verra ! »

## II

D'une allure flâneuse, Pierre Husseau prit le chemin des boulevards... Sous sa moustache blonde, un sourire flottait, éclairant aussi les yeux — d'un bleu gris foncé — où luisait le reflet de quelque pensée agréable.

Certes, pour l'instant, il ne devait pas songer à l'un des vieux manuscrits qu'il se plaisait pourtant à déchiffrer, en sa qualité d'ancien élève de l'École des Chartes.

Indifférent aux passants, — voire même aux passantes qu'il croisait, séduisantes, dans la fraîcheur de leurs toilettes printanières, — il avançait absorbé par une songerie qui le charmait ; son regard distrait contemplant, dans le monde invisible de la pensée, une vision qu'évoquait son âme de poète.

Car c'était un rêveur que ce garçon de vingt-huit ans pour qui la nature avait été singulièrement généreuse. Elle lui avait donné, avec la fortune qui permet d'accomplir seulement les labeurs préférés



et de pouvoir satisfaire, sans entrave ni scrupule, toutes ses fantaisies, elle lui avait donné les qualités qui attirent les amis ; une intelligence curieuse et subtile ; dans l'ordre des sentiments, une extrême vivacité d'impressions, une sensibilité délicate et fine toujours en éveil, d'où peut-être était né en lui l'impérieux désir de ne faire jamais, son heure venue, qu'un mariage d'amour. Ce qui d'ailleurs, peu à peu, était devenu, pour lui, un mythe.

Aucune expérience sentimentale ne l'avait jusqu'alors satisfait, peut-être parce qu'il demandait trop à la femme qu'il distinguait entre toutes les autres.

Les petites filles du monde qu'il rencontrait journellement lui apparaissaient comme de futiles poupées ou comme de banales pensionnaires, enfermées dans une correction qui lui était insipide.

Vivant quelques siècles plus tôt, il eût été certainement le chevalier qui s'en va parcourir le monde dans l'espoir de rencontrer la dame de son idéal. Enfant du vingtième siècle et Parisien convaincu, il n'en demeurerait pas moins une espèce de paladin moderne, enthousiaste et sceptique tout ensemble, serviteur chevaleresque de la femme, toujours chercheur de la compagne qu'il souhaitait comme la personnification même de sa part de bonheur humain ; sans que, jusqu'alors, il l'eût même entrevue.

— Ma parole, je rêve comme un collégien ! murmura-t-il tout à coup avec cette impatience qu'il éprouvait toujours à constater en lui le goût de l'imprévu romanesque. Me voici en train, grâce à ma terrible imagination, de me farcir la cervelle de chimères, à cause de quelques lignes tracées peut-être tout bonnement par une vieille fille, laide et pédante !

Mais un instinct protestait en lui contre le jugement sévère porté sur l'auteur de la lettre bleutée, surgie la veille même dans son cabinet de travail. La haute écriture, l'imperceptible parfum de violette émanant du papier recélaient, au contraire, un charme discret, évoquant une image de femme jeune et jolie... Et Pierre se revit à son bureau, ainsi qu'il l'était la veille, fort occupé à débrouiller un antique parchemin. Un léger coup frappé à la porte l'avait soudain distrait de son travail, le courrier du matin qu'on lui apportait. Et, tout de suite, le regard attiré par son nom, qu'une main inconnue avait tracé, il avait saisi la longue enveloppe et lu ce qui suit :

« MONSIEUR,

« Un poème de vous, *Fragiles Tendresses*, m'a inspiré une mélodie, que je désire faire paraitre chez mon éditeur, Droze ; et je vous saurais infini-

ment gré de me donner l'autorisation d'offrir au public, vos vers mis en musique.

« J'espère, monsieur, que votre bonne grâce voudra bien accueillir ma requête.

« Je vous en remercie bien vivement à l'avance et vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments distingués.

« JACQUES YVELINES. »

L'adresse suivait : « Rue du Cirque... »

— Un Jacques Yvelines bien féminin, avait songé Pierre, les yeux arrêtés sur la signature. Dominé par son instinct de graphologue, il avait observé machinalement les mots écrits par cette inconnue.

Après un quart d'heure d'un examen devenu peu à peu fort sérieux, il était arrivé à conclure :

Nature intelligente et droite ; de la volonté et du cœur ; une extrême imagination, fantaisiste, tempérée par un jugement sain. Beaucoup de générosité et un enthousiasme prompt pour le Beau sous toutes ses formes. Un esprit fin, délicat, mais très indépendant. De la grâce. Un grand fonds de bonté, sous un voile de réserve, parfois un peu hautaine.

— Hum ! voilà un bien séduisant portrait de mon inconnue, s'il est ressemblant, avait décrété Pierre.

Et tandis qu'il relisait une seconde fois la lettre, — objet de si heureuses trouvailles, — une main féminine s'était posée sur son épaule, pendant qu'une exclamation s'échappait des lèvres d'Hélène d'Esprées, penchée vers son frère. — « Son fils », disait-elle volontiers, car il était de près de dix ans plus jeune qu'elle ; et comme ils étaient orphelins, pour lui, elle avait été vraiment une jeune mère, même pendant le rêve heureux de ses deux courtes années de mariage.

Un accident l'avait faite veuve sans enfant... Alors, elle était revenue vivre près de son frère, dans l'hôtel de famille, où elle avait grandi, où elle se sentait plus courageuse pour accepter l'éternelle solitude de sa vie...

Pierre, d'ailleurs, rendait largement à sa sœur l'affection reçue. Hélène lui était chère infiniment. En nulle amitié masculine, il ne trouvait un aussi vif attrait que dans le lien fraternel qui les unissait, leurs deux âmes rapprochées par une absolue et mutuelle confiance.

Et c'est pourquoi, sous le regard interrogatif d'Hélène, à cette phrase jetée gaiement : « Oh ! oh ! monsieur, quelle est la nouvelle correspondante pourvue d'une aussi charmante écriture ? » il lui avait tendu la lettre et le portrait graphologique qu'elle avait inspiré.

La jeune femme avait lu, debout auprès de la table, sous la lumière de la fenêtre qui baignait son visage, dont les yeux gris avaient une expression de douceur pensive, d'un charme extrême...

Puis reposant le papier sur la table, un éclair de malice dans les prunelles, elle lui avait glissé :

— Toujours le même, monsieur le rêveur, toujours amoureux d'imprévu; surtout quand cet imprévu est féminin et semble intéressant!... Est-il permis de te demander ce que tu vas répondre à ta correspondante? Si tu vas lui offrir ton cœur? ou tes vers? en galant chevalier s'inclinant devant tout désir d'une dame...

— Pour commencer, je n'offrirai — comme tu le dis si bien — que mes humbles vers... et à bon escient! Allons chez Droze — puisque Droze il y a — pour nous renseigner, si possible, sur le compte de ce Jacques Yvelines; et quand la musicienne que tu es, ma chérie, aura jugé de la valeur de ses œuvres, nous songerons à répondre, comme il conviendra, à mon inconnue... Suis-je sage?

— Très sage, Pierre, si tu suis de point en point ce beau programme. Mais le suivras-tu? *That is the question.* Et ton horreur de la

jeune fille, correcte et banale, ne jettera-t-elle pas mon grand fantaisiste dans une aventure romanesque aux suites plutôt douteuses?... Dieu! quelle désillusion tu te prépares, sans doute, pour le jour où tu verras cet auteur inconnu!

— Si je le vois jamais...

Affirmative, elle dit en souriant :

— Mais tu le verras! à moins que les circonstances ne se mettent absolument à la traverse de tes désirs.

— Hélène, Hélène, ma chère grande sœur, quelle opinion avez-vous donc de moi? Bah! le jour de ma rencontre avec M. Jacques Yvelines n'est pas encore tout proche... Pour le moment, je demeure la proie du travail...

Et allégrement, il s'était remis à l'étude du manuscrit qu'il déchiffrait avec une patiente ardeur. Mais il ne lui avait plus trouvé le même intérêt. Son imagination avait ouvert ses ailes; elle entraînait sa pensée dans le monde charmeur du Rêve et il y entrevoyait « son inconnue », comme disait Hélène.

Elle était svelte et blonde, avec des yeux d'eau bleue...

Fantaisie, soit!... mais fantaisie à laquelle se plaisait son esprit, d'autant qu'une légère curio-

sité s'y mêlait... Qui était, en somme, ce Jacques Yvelines?...

Pierre se le demandait, encore une fois, tandis qu'il pénétrait dans le magasin de l'éditeur.

Un employé se précipita.

— Je voudrais voir des mélodies de Jacques Yvelines, dit-il en réponse à la question qui lui était adressée.

Puis il poursuivit, d'un ton volontairement détaché :

— C'est un pseudonyme, n'est-ce pas, ce nom d'Yvelines?

Ravi de prouver ses lumières en pareil cas, l'autre se hâtait d'expliquer, oublieux du secret professionnel :

— Oui, en effet, c'est le nom sous lequel a composé une de nos meilleures et plus charmantes clientes qui s'occupe énormément de musique, une véritable artiste... Mais une jeune fille du monde, finit-il d'un air satisfait. Nous allons publier d'elle, cette quinzaine, une mélodie tout à fait remarquable. Si vous le souhaitez, monsieur, je vous l'enverrai dès qu'elle aura paru.

Pierre allait accepter, quand une exclamation de l'employé lui fit brusquement tourner la tête :

— Oh ! monsieur, voici justement Mlle Daulou !

Allons ! la destinée était, pour lui, bienveillante !... Il regarda la jeune fille qui entrait...

Il la regarda... Et ce fut soudain avec une surprise charmée. Car jamais il n'eût osé espérer que la vision créée par son imagination pouvait être réalisée

Et voici que, pourtant, l'inconnue était comme il l'avait imaginée, très blonde, très jeune aussi, avec des yeux d'un bleu de lavande, sous les cils foncés, un petit nez droit aux narines frémissantes, des lèvres rondes et une silhouette de Parisienne fortunée, si simplement qu'elle semblât vêtue...

Mais Pierre était un connaisseur ; et, d'un coup d'œil, il avait reconnu la forme impeccable du « tailleur » bleu sombre, l'élégance des gants de Suède blancs, de la toque faite de violettes de Parme, de la blouse de dentelle rousse, apparue sous le duvet du col de fourrure.

— Elle est délicieuse, ma foi ! Si le ramage ressemble au plumage !... songea Pierre, enviant le caissier pour qui les lèvres fraîches se relevaient joliment, en un demi-sourire aimable, tandis qu'elle lui demandait « pour quelle époque était annoncée la reprise prochaine de l'opéra de *Lakmé* ? »

Et, non moins, il enviait la vieille gouvernante



qui l'escortait, une Anglaise raide et osseuse, qui, impassible, attendait qu'elle fût prête à repartir.

— Il faut à tout prix que je lui parle, pensa-t-il en mordillant sa moustache, sa volonté mise en éveil immédiatement. Mais sous quel prétexte ?

Une idée jaillit en son cerveau : répondre sur-le-champ à la lettre de Jacques Yvelines, puisque le sort lui envoyait cette chance invraisemblable d'être en présence du compositeur !

D'un geste rapide, il tendit sa carte à l'employé qui attendait patiemment qu'il eût fini de contempler le jeune auteur.

— Voulez-vous remettre ceci à Mlle Daunou en lui demandant si elle veut avoir l'extrême bonté de m'accorder ici quelques instants ?

Discret et intrigué, le commis se hâta de remplir sa mission. Et Pierre, qui le suivait d'un regard un peu anxieux, vit le mouvement de surprise de la jeune fille à la lecture de la carte.

Elle se détourna, ses prunelles rencontrèrent les yeux du poète arrêtés sur elle...

Qu'y aperçut-elle ? Peut-être la très vive impression qu'elle venait de faire sur lui... Ou bien, ce grand garçon, d'aristocratique allure, lui sembla

t-il suffisamment de son monde pour qu'elle voulût bien sortir, en son honneur, de sa réserve de jeune fille très bien élevée? Satisfaite sans doute de son examen, elle répondit simplement :

— Oui, dites à M. Husseau que, bien volontiers, je recevrai ici sa réponse.

Pierre avait entendu. Très correct, il s'approcha. Et nul n'aurait pu deviner que son aisance d'homme du monde dissimulait la crainte d'une déception dont il eût été désolé.

— Je vous prie, mademoiselle, de vouloir bien excuser cette liberté que je prends de répondre de vive voix à la demande reçue hier de Jacques Yvelines ; mais, j'étais si désireux de lui être présenté, qu'en ayant l'occasion fortuite, j'ai succombé à la tentation de profiter d'une heureuse rencontre, au risque d'être indiscret.

Elle avait écouté, un léger sourire éclairant le dessin des lèvres et, dans ses yeux, il y avait une expression de malice jeune et gaie.

— Vous ne devez, cependant, pas connaître beaucoup de réputation ce Jacques Yvelines, car il n'est qu'un débutant parmi les compositeurs de mélodies... Est-ce que, pourtant, monsieur, vous voudrez bien lui confier votre délicieux poème, pour que sa musique le chante?

Il sourit à son tour, le regard charmé par ce visage de vingt ans.

— Je suis très heureux, mademoiselle, de pouvoir vous offrir l'hommage de ces quelques vers.

Elle devint toute rose. Évidemment, c'était un plaisir très vif pour elle, que cette prompte autorisation.

Avec une imperceptible expression de prière, elle demanda :

— Vraiment, vous ne redoutez pas trop que le compositeur ne mérite pas la confiance que vous voulez bien lui témoigner? Je n'ai, malheureusement, aucune œuvre déjà publiée à vous présenter, qui puisse vous permettre de juger Jacques Yvelines. Je suis tout à fait à mes débuts et ne peux vous offrir que l'approbation de M. Droze...

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous assurer que je suis sans nulle inquiétude sur la destinée que Jacques Yvelines a préparée à mes vers? Je suis certain que je ne pourrai que lui en être reconnaissant...

Peut-être, dans la sincérité de son âme, n'était-il pas aussi convaincu de cela qu'il l'affirmait galamment; et, en son for intérieur, il n'avait pas une foi absolue dans le talent de compositeur de cette fille du monde. Mais elle était si séduisante que, de bonne grâce, il se résignait,

pour une fois, à voir ses vers maltraités, — puisque c'était par elle !

Comme si elle eût deviné sa pensée, elle répliquait déjà, drôlement :

— Ne soyez pas trop certain, pour ne pas courir le risque d'être déçu !

Puis, sérieuse, elle finit :

— Ce que je puis vous assurer, c'est que j'ai été prise tout entière par le charme de votre poésie... Vos vers semblent tellement vibrants d'émotion vraie !... C'est pourquoi ils m'ont tant plu et inspirée tout de suite. Dès que ma mélodie va être à peu près au point, je vous l'adresserai, afin que vous me disiez, en toute franchise, si vous jugez que ma musique n'altère point votre poème et n'en est pas trop indigne !

— Mademoiselle, vous me rendez confus.

— Ce serait l'être bien inutilement... Il est si naturel qu'il en soit comme je vous le dis ! Je tiendrai votre autorisation pour définitive, seulement quand vous aurez lu mon travail...

Mais elle s'interrompit, car un employé s'approchait, lui annonçant que la partition de *Louise*, demandée, était en lecture ; il lui offrait, en échange, les *Impressions d'Italie*, de Charpentier également...

Elle eut une moue dépitée...

— Comme c'est ennuyeux de ne pas avoir *Louise*, je vais entendre la pièce ces jours-ci... J'aurais voulu bien connaître la musique déjà...

— Et les *Impressions d'Italie* ne vous tentent pas? mademoiselle, fit Pierre, curieux d'entrevoir quelque chose des goûts musicaux de Jacques Yvelines.

— Je les ai tant jouées et rejouées! Vous les connaissez?

— Oui. Et je me souviendrai toujours de l'extrême sensation de plaisir que j'ai éprouvée en les entendant jadis à Lamoureux... Peut-être, parce que la nature m'a gratifié d'une très vive imagination, cette musique était pour moi une évocation de lumineux paysages, un véritable envollement vers les ciels italiens, une émanation de vie joyeuse, folle, avec des alanguissements, des rêveries soudaines, si délicatement tendres...

Il s'arrêta court et se mit à rire :

— Mais, vraiment, je ne sais où mon enthousiasme m'emporte. Voulez-vous, mademoiselle, excuser cette façon de conférence intempestive?

— J'excuse d'autant plus, que ce sont aussi mes propres impressions que vous exprimez... C'est très curieux...

Elle avait parlé si simplement, comme énon-

çant un fait, que Pierre ne releva pas ses paroles.

D'ailleurs, elle prenait congé de lui, le remerciant encore d'un sourire des yeux et des lèvres, inclinant la tête dans un joli geste d'adieu, pour répondre à son profond salut.

Discrètement, lui, parut s'absorber dans un choix de musique. Mais, avec cet intérêt qu'éveillait toujours chez lui toute personnalité féminine, il observait la jeune fille, tandis qu'elle écoutait un renseignement demandé... Quel cœur, quelle pensée enfermait cette forme jeune?... Qu'y avait-il dans cette tête blonde, au fond de ce regard bleu, où luisait une ardente vie, quelle âme pouvaient trahir ces lèvres volontaires, caressantes et qui semblaient bonnes?

Était-elle aussi artiste que les apparences semblaient l'annoncer?

— Il faudra que je la revoie, songea Pierre résolument.

Peu lui importait de ne savoir rien de la famille, des relations de cette inconnue. Où sa fantaisie lui disait d'aller, il s'aventurait toujours, droit devant lui.



### III

Un tiède crépuscule de printemps embrumait les lointains...

Pierre, qui traversait le pont de la Concorde pour rentrer chez lui, s'arrêta, le regard charmé par le décor harmonieux — fondu comme un pastel — de cet horizon de la Seine où, dans une buée violette, s'estompait la silhouette du Trocadéro.

Une seconde, il contempla le ciel pâli, où le pourpre et l'or incandescent se muaient en teintes nacrées dont le reflet irisait encore les eaux nonchalantes, creusées d'un lumineux sillage par le passage des chalands.

Puis, ses yeux, détournés du paysage qui les avait attirés un instant, tombèrent, par hasard, sur une colonne bariolée d'affiches de théâtre ; et, au passage, ils lurent un nom : *Lakmé*.

Ah ! on jouait *Lakmé* ce soir-là !

Brusquement, ces quelques lettres réveillèrent en lui le souvenir de la jeune fille blonde ren-



contrée chez Droze et qu'il n'avait pas revue.

Ainsi qu'elle le lui avait promis, elle lui avait fait adresser l'épreuve manuscrite de sa mélodie ; et il était demeuré stupéfait devant la valeur réelle de ces quelques pages, qu'Hélène, si compétente, avait jugées comme lui.

A n'en pouvoir douter, cette enfant était merveilleusement douée ; et, à défaut de l'impeccable science que donnent les années, elle avait une surprenante intuition des harmonies ; une originalité, une couleur, une intensité d'expression que bien des compositeurs plus savants eussent pu lui envier...

Alors, ravi, Pierre, avec l'autorisation demandée, avait envoyé à la jeune fille la respectueuse assurance du plaisir très vif éprouvé à voir ses vers si bien compris par Jacques Yvelines. Puis, il avait été porter le tout à l'adresse donnée.

Pour s'excuser, vis-à-vis de lui-même, de cette démarche, — peu en rapport avec ses habitudes, — il avait décrété que, se rendant ce jour-là faubourg Saint-Honoré, rien n'était plus simple, pour lui, que de déposer sa réponse rue du Cirque où demeurait la jeune fille.

S'il eût été tout à fait sincère, il se fût avoué qu'un secret espoir le poussait à agir ainsi ; l'espoir

qu'un hasard bienveillant lui ferait revoir Viviane, ne fût-ce qu'une minute...

Mais les dieux sont capricieux, et Pierre avait contemplé seulement la mine gravement hautaine d'un concierge de bonne maison, qui recevait sa lettre sans mot dire.

Désappointé, il avait continué sa course, saisi d'un regret étrange dont il s'irritait, à l'idée que, peut-être, il ne rencontrerait plus les yeux clairs où passaient tant de choses...

Et voici que ce regret, tout à coup, se ravivait en lui, parce que le nom de *Lakmé* avait évoqué, dans son souvenir, la vision de la jeune fille, tandis qu'elle s'informait de la date où aurait lieu « la reprise de *Lakmé* ».

Et cette reprise était le soir même !

Une idée jaillit, dans le cerveau de Pierre. Pourquoi n'irait-il pas au théâtre assister à cette *première*, courant ainsi la chance d'y rencontrer Viviane Daunou?... Peut-être, une seconde fois, la destinée lui serait favorable et le rapprocherait de la jeune fille?...

Pierre Husseau n'était pas homme à résister à un désir tel que celui qui le tentait soudain.

Deux heures plus tard, il entra dans la salle de l'Opéra-Comique.

Une lueur d'amusement flambait au fond de

ses yeux ; et son imagination de poète était mise en fête par le romanesque de l'aventure où il se jetait, sans se demander même où elle l'entraînerait.

La salle était encore à moitié vide... Debout devant son fauteuil d'orchestre, il se prit à lorgner les arrivants, surtout les arrivantes.

Peu à peu, les places se remplissaient. A son tour, l'orchestre s'installait ; puis les premières notes du prélude s'élevèrent. *Elle* n'était pas venue ! Alors une sensation aiguë de déception effaça en lui toute autre impression ; la vie lui sembla maussade et sa présence à *Lakmé* très inopportune.

— Mais je suis absurde ! pensa-t-il, avec un effort pour se dominer.

Un pli soulignait sa bouche, un pli de dédain pour le rêveur qui s'obstinait à vivre en lui, en pleine prose du vingtième siècle.

Le rideau se levait sur les jardins du Brahmane, où Lakmé, la jeune vierge indoue, chantait la prière matinale.

— Tu vois, Jacques, nous sommes en retard !

Ces quelques mots prononcés à mi-voix, près de lui, dans un froufrou soyeux et un bruit discret de porte ouverte, attirèrent subitement l'attention de Pierre.

Dans l'ombre d'une baignoire, voisine de sa propre place, pénétraient deux jeunes femmes qu'un homme accompagnait. Lentement, avec des mouvements souples, elles s'installèrent en silence.

Et soudain, une joie envahit Pierre ; dans l'une des deux femmes, il avait reconnu Viviane Daunou...

Rien qu'en tournant un peu la tête, il apercevait sa silhouette fine, le profil où les cils très foncés mettaient un accent inattendu dans sa claire figure, la torsade des cheveux blonds, moirés d'ondes capricieuses.

Tout de suite, elle avait dû être conquise par la musique, car elle écoutait très attentive, avec cette expression qu'il lui avait vue chez Droze, tandis qu'il parlait des *Impressions d'Italie*.

Évidemment rien n'existait plus pour elle, en ce moment, que le poème d'amour qui se déroulait sur la scène. Elle n'avait pas un coup d'œil vers la salle, ni un regard pour ses compagnons. C'était la musique seule qui rendait pensif son visage, qui donnait cette profondeur à ses prunelles larges...

Et une impatience secoua Pierre, qu'elle fût ainsi absorbée par l'œuvre de ce musicien.

Du moins, cette extrême attention qu'elle y donnait lui permettait de l'observer tout à son aise, de suivre, sur ses traits expressifs, les impressions éveillées en elle par le drame musical.

Mais l'acte finissait au bruit des applaudissements. En une seconde, la salle s'éclaira, apportant la lumière dans la baignoire très découverte où se trouvait la jeune fille. A cette clarté vive, elle sembla tout à coup à Pierre une autre femme, plus jolie encore, peut-être, d'une beauté plus éclatante... Mais l'expression doucement rêveuse qui flottait sur son visage avait disparu. Comme à regret, son regard avait quitté la scène ; et, très gaie, elle se tourna vers ses compagnons et se prit à causer.

Elle devait soutenir, contre le jeune homme assis derrière elle, une discussion, riche en mots drôles ou spirituels, car tous deux semblaient amuser prodigieusement leur compagne, une très élégante femme, qui paraissait à peine plus âgée que Viviane.

— Avec qui peut-elle bien être ? se demanda Pierre, qui suivait cette petite scène. Ce n'est pas avec sa sœur ; elles ne se ressemblent aucunement. Une amie, sans doute !... Et quel est l'homme qui les accompagne ?... A quel titre peut-

il être auprès de Mlle Daunou, qui semble l'intéresser si fort ?

Comme une réponse à la question mentale de Pierre, la jeune fille, à la même minute, laissa tomber son éventail de plumes. Très vite, son compagnon se baissa et le lui rendit avec un tel empressement, qu'il était impossible de ne pas remarquer l'extrême plaisir qu'il éprouvait à s'occuper d'elle.

Viviane eut un merci amical, rien de plus. Mais lui, comme désireux de reprendre la causerie interrompue, se pencha familièrement, — du moins, Pierre en jugea ainsi, — sur le dossier de la chaise qu'elle occupait, pour lui montrer quelque chose ou quelqu'un dans la salle.

Ce mouvement exaspéra la nervosité de Pierre. A tout prix, soudain, il lui fallait détourner de cet inconnu, l'attention de la jeune fille ! Avant même qu'il eût pu maîtriser son impression, il avait interpellé, un peu haut, et sous un prétexte quelconque, une ouvreuse qui passait...

Sa propre voix le surprit ; elle avait eu une inflexion mordante et impérieuse, qui ne lui était pas habituelle.

Pourtant Viviane l'avait reconnue, cette voix timbrée... Et le jeune homme, en se retournant vers la baignoire, vit enfin les prunelles

lumineuse se poser sur lui, tandis que la jeune fille répondait par une inclinaison à son profond salut.

Inconsciemment, les lèvres avaient souri, — comme à un ami ; — et dans ce sourire, il y avait de la surprise et une sorte d'interrogation instinctive qui semblait dire :

— Ainsi, vous aussi êtes à *Lakmé*?... Comme moi ! Serait-ce pour moi?...

Les yeux de Pierre avouèrent, avant même que sa volonté leur eût imposé silence.

— Oui, pour vous. Et j'en suis très heureux !

Tout cela rapide, à peine esquissé ; pourtant une bizarre intuition leur en donnait la commune révélation.

Alors, le regard de Viviane eut un imperceptible éclair et se détourna. Pierre devina qu'elle répondait aux questions de ses amis sur l'étranger qui venait de la saluer. La jeune femme brune l'enveloppa de ce coup d'œil qu'ont les femmes pour voir sans regarder, et le jeune homme qui les accompagnait considéra une seconde Pierre, sans bienveillance aucune, les yeux un peu durs.

Pierre, impatient, rendit aussitôt antipathie pour antipathie... Volontiers, il eût détesté cet étranger, qu'il se souviendrait toujours d'avoir vu pour la première fois aux côtés de Viviane,

lui parlant sur le ton d'amitié que trahissaient les yeux, le geste.

De nouveau, la même question renaissait dans son esprit : quel lien existait entre la jeune fille et ce beau garçon?... Peut-être était-il son fiancé? ou souhaitait-il de l'être?... A coup sûr, il avait le droit de demeurer près d'elle, de l'entourer de ses attentions, de jouir de sa causerie, de son sourire, du parfum de jeunesse qui émanait d'elle.

Vraiment cette loge où lui, Pierre, n'avait pas le droit d'entrer, lui paraissait, en ce moment, une sorte d'Éden fermé.

— Ah ! çà, je suis complètement absurde ! pensait-il, irrité contre lui-même... Qu'ai-je donc?... Est-ce que cette petite fille au nom de fée m'aurait jeté un charme? Elle compose des mélodies remarquables, c'est vrai ! Elle est délicieuse à voir, c'est vrai aussi !... Mais j'en ai rencontré bien d'autres aussi séduisantes, qui ne m'ont pas fait pareillement déraisonner, auprès de qui j'acceptais fort bien de voir un cavalier empressé... Tandis que ce soir, je voudrais stupidement que le cavalier de Viviane Daunou fût moi-même... J'espère que c'est la musique qui me rend aussi absurde et qu'en sortant d'ici, je reviendrai à un état d'âme plus paisible !...

Il pensait toutes ces choses en écoutant les



artistes chanter le mélancolique poème d'amour. Malgré toute sa volonté, il ne parvenait pas à s'y intéresser...

Pourtant, il ne cherchait plus à en lire le reflet sur le visage de Viviane Daunou. Il se disait que la raison lui commandait de se distraire, sans attendre, de cette jeune fille étrangère qui lui semblait destinée à un autre.

Oui, cela était la vraie sagesse.

Et pourtant, quand le rideau se baissa pour la dernière fois, Pierre fut un des premiers à se trouver hors de la salle pour être, avant Viviane, dans l'encombrement du vestiaire.

Alors il attendit... Oh ! pas longtemps !

La porte de la loge s'ouvrit devant la jeune femme brune, encapuchonnée de dentelles. Viviane et leur cavalier la suivaient...

La jeune fille passa tout près de Pierre, le frôlant presque, sans l'avoir vu... Mais la destinée, cette fois, était pour lui. Un remous dans la foule, soudain les mit côte à côte... En tournant la tête, elle l'aperçut tout à coup. Alors elle s'exclama avec son joli sourire :

— Ah ! monsieur Husseau, quelle bonne chance de vous retrouver ! Je puis profiter de l'occasion, n'est-ce pas, pour vous remercier beaucoup, au nom de Jacques Yvelines, que vous avez jugé

avec tant d'amabilité. Merci également pour l'autorisation...

Elle avait repris le ton de leur conversation chez Droze.

Et une joie anima Pierre, parce qu'elle ne le traitait point en étranger...

— Je suis trop heureux, mademoiselle, que Jacques Yvelines veuille bien accepter l'hommage de mes vers...

Et il poursuivit désirant s'effacer :

— Je ne vous demande pas si vous êtes contente de votre soirée... Je m'en suis convaincu en vous regardant écouter... Personne n'écoute comme vous !...

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton de badinage, qui atténuait ce qu'ils auraient pu avoir de trop direct.

Viviane répliqua gaiement :

— Pauvre moi ! qui espère toujours conserver close ma pensée... Vous me donnez une grande leçon d'humilité en me montrant à quel point j'en suis incapable ! N'abusez pas, au moins, de votre découverte, et gardez-la bien pour vous seul... C'est un secret, vous savez, que vous avez surpris !...

En finissant, elle avait une moue qui lui donnait l'air d'une gamine très jeune, toute différente de la femme qu'il avait aperçue en elle,

ce soir-là, tandis qu'elle écoutait la musique.

Il n'eut pas le loisir de répondre. Près d'eux, s'éleva une voix impatiente qui disait :

— Viviane, pardon de vous appeler, mais Suzanne désire partir. Vous êtes bien couverte? Vous n'aurez pas froid?

Elle eut le même remerciement amical qu'avaient dit ses yeux à la minute où il lui avait rendu son éventail, et jeta en protestation : « Qu'elle n'avait jamais froid ! » Mais il insista ; et, docilement, elle le laissa enrouler encore une fois autour de son cou l'écharpe de tulle qui nimbait les cheveux.

Un peu hautain, Pierre s'était écarté, après un échange de saluts avec le cavalier de Mlle Daunou. Mais Viviane eut encore pour lui le sourire de ses yeux bleus... Puis, il les vit s'éloigner tous deux, rejoindre leur compagne et disparaître enfin dans la foule.

Alors, à son tour, il se décida à quitter le théâtre pour reprendre le chemin de son *home*.

Une petite fièvre le brûlait, faisant plus rapide la course du sang dans les artères.

Le plaisir qu'il avait éprouvé, se voyant soudain rapproché de la jeune fille, avait disparu dans l'espèce d'irritation jetée en lui par la brusque intervention du cavalier de Viviane Daunou. Sûre-

ment, il devait posséder quelques droits sur elle, cet homme, qui l'appelait familièrement de son nom... Mais quels étaient ces droits?... Et comment les savoir?

Le regard indifférent à la belle nuit étoilée, Pierre, tandis qu'il avançait dans les rues désertes, reprenait un à un tous les incidents de la soirée, cherchant à y découvrir quelque révélation.

Mais, après tout, pourquoi s'inquiéter ainsi d'une situation qui ne le regardait en rien?... C'était insensé et ridicule !...

Sur cette conclusion, il arrivait chez lui et voyant éclairée la fenêtre du petit salon d'Hélène, il se souvint qu'il lui avait promis le récit de sa soirée. Alors, il monta chez elle.

Elle lisait encore. Au bruit de la porte, elle releva la tête et le salua d'un sourire :

— Pierre, comme tu rentres tard ! Je commençais à croire que tu avais oublié ta promesse et t'en étais allé dormir paisiblement, sans plus te soucier de moi !

— Dormir paisiblement?... Non, ce ne sera pas pour cette nuit, Hélène... Je me suis trop grisé de poésie, de musique et de rêve ! Le Pierre que je te ramène est un individu sentimental, qui a besoin de ta sagesse, ma chère grande sœur.

Accoudée à la table, les yeux levés vers le jeune

homme, elle écoutait. Alors, Pierre raconta, revivant la soirée avec toute l'acuité de ses impressions...

Quand il se tut, elle demanda en souriant, un peu malicieuse, le regard plein d'affection :

— Vraiment, la fée Viviane vous a charmé à ce point? ô éternel poète!... Eh bien, tout cela est parfait, Pierre, ce me semble... Le roman débute à merveille... A toi de juger quelle conclusion il pourrait peut-être avoir?

Mais Pierre eut un geste impatient d'épaules. Comme une réponse ironique aux paroles de sa sœur, se dressait, dans sa pensée, la vision d'un beau garçon qui, à travers la foule, emmenait Viviane Daunou.

## IV

Pierre appelait quelquefois sa sœur « l'amie par excellence »... Et jamais mieux, peut-être, elle ne mérita ce nom que pendant les jours qui suivirent la nouvelle rencontre du jeune homme avec Viviane Daunou...

Parce qu'elle était très bonne, dévouée sans limites à ceux qu'elle aimait, toujours soucieuse de ce qu'ils souhaitaient, elle s'était mise en tête de savoir quelle était au juste cette Viviane dont son frère semblait si fort enthousiasmé. Et à cet effet, elle qui détestait les visites, en avait entrepris une série, dans l'espoir qu'un hasard de conversation la renseignerait peut-être, puisque « la dame des pensées » de Pierre était une fille du monde.

Hélas ! que d'infructueuses recherches ! Pierre demandait grâce, confus d'infliger à la jeune femme une telle corvée. Mais, lorsque d'un air qui voulait paraître convaincu, il la suppliait de s'en tenir là, elle, souriante, se posait devant

lui, et les mains sur ses épaules, les prunelles plongeant jusqu'au fond de ses yeux, où elle lisait trop bien le secret désir :

— Regarde-moi en face, disait-elle ; et répète-moi ce que tu viens de me déclarer, que tu te désintéresses de la fée Viviane !

Et comme Pierre, incapable de tromper cette clairvoyance fraternelle, essayait de se dégager, elle finissait tendrement :

— Laisse-moi travailler pour toi, Pierre... Laisse-moi être pour quelque chose dans le bonheur que je souhaite à mon grand « fils »... Et sois bien sûr que ce bonheur sera ma meilleure consolation !

Alors, Pierre saisissait vite et baisait les mains où brillait toujours l'anneau nuptial, avec toute son affection pour la pauvre isolée qu'était sa sœur. Et Hélène poursuivait la tâche qu'elle s'était donnée par dévouement fraternel.

Il y avait près de huit jours, qu'elle se livrait à ses investigations, quand une fin d'après-midi, il la vit entrer dans le cabinet de travail où il lisait, si souriante, les yeux si ravis, qu'il eut tout de suite une exclamation où il y avait une certitude :

— Tu sais quelque chose !

Un peu malicieuse, elle inclina la tête, tandis

que lui implorait avec un entrain juvénile :

— Dis-moi vite tout ce que tu sais !

Il la faisait asseoir sur le divan et s'installait près d'elle, les yeux si ardemment interrogateurs, que la jeune femme se mit à rire et, taquine, lui glissa :

— Décidément, c'est la grande passion ! Vrai, je voudrais qu'elle te vît ainsi... Enfin, patience, cela viendra... et peut-être plus vite que nous ne pensons !

Puis, devant le regard suppliant de son frère, elle lui jeta :

— Si tu veux que je n'oublie aucun détail, laisse-moi procéder par ordre ; sans cela, je ne répons de rien... Alors, je commence?...

Et Hélène, accotée confortablement, précisa avec une gaieté qui était bien rare chez elle :

— Donc, à cinq heures, je sonnais chez Mme Hudson, puisque, bon gré, mal gré, elle avait obtenu de ma sauvagerie, — la tienne, monsieur mon frère ! — la promesse d'une visite à l'un de ses mardis. Je tombe au milieu de la plus brillante des cohues, mi-anglo-saxonne, mi-parisienne, le tout lunchant, riant, papotant dans un bruit joyeux de petites cuillères remuées, de voix claires et de froufrous de soie... Mme Hudson m'accueille avec la plus chaleureuse amabilité.



J'y réponds de mon mieux et me laisse installer dans un coin du hall par Willie Hudson qui se met en devoir de me faire goûter à mon tour. Il m'offre :

— Du thé?... Mademoiselle Nicole, seriez-vous assez aimable pour servir Mme d'Esprées?

Et une gamine blonde, d'environ dix-sept ans, qui maniait le samovar, s'empresse aussitôt à me verser le liquide en question.

— Hélène, tu es bien taquine aujourd'hui. Parle-moi d'elle, Jacques Yvelines, non de cette Nicole dont je n'ai que faire !

— Prends garde d'être ingrat, riposta Hélène. Écoute la suite de mon histoire et tu jugeras par toi-même de ce que tu dois à cette Nicole !

Pierre, interdit, regardait sa sœur, avec l'intuition que les choses qu'elle allait lui raconter lui seraient très agréables à entendre.

— Donc, Hélène, Mlle Nicole te gratifie d'une tasse de thé !...

— Elle me gratifie d'une tasse de thé ; et, comme je la remerciais, après une seconde d'hésitation, elle me tient drôlement ce discours : « Oh ! madame, vous allez me trouver bien peu discrète, mais... cela vous serait-il indifférent de boire votre thé « en musique » et non « en conversation ? » Au moment où vous êtes entrée, Diertz, le baryton ;

allait chanter deux choses ravissantes... Il s'est rassis à votre arrivée, et je voudrais tant l'entendre avant d'être obligée de partir... » Et la petite frimousse s'allonge de désir ! Puis, toute confuse, Mlle Nicole termine : « Pardonnez-moi de vous demander cela, c'est très incorrect, mais vous avez des yeux qui donnent confiance... » Tu devines comme je réponds ! Devant le piano à queue, j'aperçois, en effet, une jeune femme assise, toute menue, avec une jolie tête brune, un peu gamine, l'air d'un Saxe...

— Hélène, je t'accorde qu'elle était délicieuse, mais où veux-tu en venir?...

— Vous êtes trop pressé, mon beau paladin, fit Hélène qui s'amusait de la mine du jeune homme. Je n'ai pas encore fini ma description ; un peu de patience et vous serez récompensé, je vous le garantis.

Debout, près du piano à queue, causant avec la jeune femme, il y avait un homme un peu fort, les yeux brillants, le visage animé ; elle semblait prête à l'accompagner.

Bien vite, je demande à Mme Hudson, indiquant le groupe du piano, la permission de jouer, moi aussi, du concert.

Elle paraît enchantée, et fait quelques pas vers le petit Saxe brun :

— « Alors, chère madame de Rives, vous voulez-bien accompagner *Spleen* à M. Diertz? »

Puis elle revient vers moi, avec une exclamation :

— « Oh ! madame, je suis sûre que cette mélodie, qui est encore inédite, vous plaira. Elle est d'une inspiration si émouvante. »

Toutes et tous, nous nous taisons. Et moi, dès les premières notes, je suis sous le charme.

— C'était bien?...

— Mieux que bien... C'était senti pensé, exprimé par une vraie nature d'artiste... Au milieu des applaudissements, je demande à Mme Hudson, le nom de l'auteur... Et elle me répond...

Ici, Hélène s'interrompt et regarda son frère avec une affectueuse malice.

— Elle répond? répéta Pierre qui n'osait croire encore qu'il avait bien deviné quel était l'auteur de *Spleen*...

— Elle me répond, enchantée de me voir conquise : « L'auteur de *Spleen*, c'est celui aussi d'une très jolie mélodie que Droze, l'éditeur, va publier ces jours-ci, c'est Jacques Yvelines... »

— Hélène, je ne rêve pas, tu as bien dit...

— J'ai bien dit Jacques Yvelines et tu ne rêves pas, ô poète ! Et Mme Hudson ne s'est pas con-

tentée de me livrer le pseudonyme du compositeur des *Fragiles Tendresses*, elle m'a confié son véritable nom — que je connaissais — et m'a, de plus, montré son portrait... Alors, mon grand Pierre, j'ai compris ton emballement !

— N'est-ce pas qu'elle est exquise ? fit Pierre qui exultait, et la mine ravie, arpentait son cabinet de travail.

— Exquise... c'est vrai. Et parce que je la trouvais ainsi, je me suis mise en devoir de questionner à son sujet Mme Hudson, qui semble la connaître beaucoup.

— Et tu as appris que...

— Que son père est agent de change ; il l'adore et n'a pas le temps de s'occuper d'elle, car il est toujours absorbé par une foule d'opérations financières, mais il l'accompagne dans le monde avec orgueil. C'est un homme très chic, très riche et très honorable... Est-ce assez remarquable?...

— Très remarquable ; continue, Hélène, je t'en prie !

— Elle a perdu sa mère — une Anglaise — quand elle était fillette... Elle a été élevée par sa grand'mère qui la gâtait non moins que son père ; mais comme une bonne fée a présidé à sa naissance, elle n'est pas devenue insupportable, en trouvant tout le monde disposé à faire ses trente-

six volontés. Et, au contraire, elle me parait posséder le secret de conquérir tous ceux qui l'approchent. La grand'mère est morte, il y a deux ans ; maintenant, pour la chaperonner, la dame de tes pensées n'a voulu qu'une vieille Anglaise qui était auprès d'elle depuis des années, car elle est une jeune personne d'humeur indépendante, et la liberté dont on la laisse jouir parait lui avoir donné une véritable personnalité.

Pierre, debout près de sa sœur, écoutait attentif, les bras croisés, l'esprit en joie... Mais une pensée le fit tressaillir :

— As-tu appris aussi quel était le jeune homme qui s'occupait d'elle à l'Opéra-Comique ?

— Non... Je sais seulement qu'elle n'est pas fiancée... du moins, officiellement, car Mme Hudson m'a dit que son regret était d'avoir des fils trop jeunes, pour faire de Viviane sa belle-fille !... Afin de connaître l'opinion masculine à son sujet, j'ai demandé à Mme Hudson si ses fils étaient aussi des admirateurs de Mlle Daunou. Elle m'a expliqué : « Ils font comme les autres, ils subissent le charme. Sans coquetterie, elle est une enjôleuse, comme je n'en connais guère. Tous les jeudis, pour la rencontrer, mes fils se précipitent au Palais de Glace afin de patiner avec elle... »

Pierre, — tu m'écoutes ? — là-dessus, elle a

ajouté que tu devrais bien aller les y rejoindre, car tes amis trouvent que tu te fais trop rare... A toi, mon cher grand, de voir la conclusion que tu peux tirer de tout cela... Et là-dessus, il me reste tout juste le temps d'ôter mon chapeau. Voici l'heure du dîner !...

— Hélène, Hélène, ne te sauve pas avant que je t'aie dit que tu es la perle des sœurs et que...

— Et que tu m'adores... de toute la force de ta reconnaissance... je n'en doute pas... Maintenant, Dieu sait comment l'imagination de mon Pierre va trotter et se nourrir de rêve !... Et ensuite, gare la réalité... Peut-être, en connaissant mieux ta fée blonde, tu t'apercevras qu'elle est une prosaïque petite mortelle...

Il interrompit la jeune femme d'un geste indigné :

— Hélène, ne sois pas méchante, après avoir été si bonne !

— Et laisse-moi en paix échafauder mon roman, finit-elle avec gaieté !... Je te laisse...

Et avant qu'il eût pu la retenir, elle avait disparu, comme un doux fantôme évanoui dans le crépuscule...



## V

### JOURNAL DE VIVIANE

10 avril.

Quelles minutes exquisés j'ai passées aujourd'hui au Palais de Glace!... et si inattendues! Oh! ma Viviane, sois bien franche et avoue que tu as éprouvé la meilleure des surprises dans la présence soudaine de quelqu'un de très grand, dont le regard tout à coup fixé sur le tien, t'a rendue toute rose, comme si les souffles printaniers étaient venus subitement griser ta cervelle.

En effet, ma petite vanité féminine s'accommode fort bien de l'attention dont il m'honore discrètement...

J'étais partie insouciant, gaie, avec l'entrain que me donne chaque fois la perspective d'un après-midi, au Palais de Glace, avec mes amies préférées.

Ce départ est toujours le même; à deux heures



jaquette et chapeau mis, mon sac de patins posé sur le piano à queue, je chante un peu au hasard, debout devant le clavier, les mains gantées, accompagnant, que bien, que mal, mon morceau favori du moment.

Un coup de sonnette m'interrompt généralement au milieu d'une phrase tendre. — C'est la vie coupant le rêve, cela ! — Eh bien ! même sachant que c'est un plaisir qui m'arrive, je trouve dure, la minute où je dois m'arracher au charme irrésistible que la musique exerce sur moi... Ainsi, j'ai toujours souffert d'être enlevée à une atmosphère aimée...

Mais bien vite, d'ailleurs, cette impression se dissipe devant l'avalanche joyeuse qui se précipite dans le salon, sous la forme de mes amies, Nicole et Madeleine Debrives.

Quelle héroïne de Gyp que cette Nicole, prodigue de mots drôles, d'expressions hardiment pittoresques, d'enthousiasmes prompts et faciles, d'antipathies féroces, possédant avec des allures terriblement « nouveau jeu », comme disent les vieilles dames, un esprit bien équilibré, qui voit vite et juste, un cœur de femme dévouée.

Elle adore sa sœur, laquelle ne lui ressemble en rien, mais lui passe toutes ses folies, la gron-

dant parfois, doucement, d'un ton maternel d'ainée, tout à fait charmant.

D'ailleurs Madeleine est une vraie perfection de bonté et de raison ; et j'envie fort sa sagesse, moi si différente d'elle, moi la Viviane du caprice et de l'imprévu, quel qu'il soit...

Ce sont de chères amies que Nicole et Madeleine ; si souvent elles m'ont fait du bien par leur gaieté ! Près d'elles, j'éprouve une sensation d'épanouissement ; je suis très jeune, très gamine, plus du tout sentimentale... Peut-être, si je n'étais pas aussi seule dans mon *home*, je ne serais pas à ce point « rêvassante »...

Donc, elles arrivent ; Nicole me saute au cou, Madeleine m'embrasse tendrement. Et, sous l'aile protectrice de miss Bracley, nous filons toutes trois vers le Palais, dont nous grimpons joyeusement les marches, tandis qu'un air de valse arrive comme une bouffée grisante par la porte entr'ouverte. Nous voici dans le promenoir et, d'un coup d'œil machinal, je fais le tour de la piste, y cherchant quelque visage connu.

Aujourd'hui, je découvre immédiatement Harry et Willie Hudson, mes deux fidèles patineurs : dix-huit et vingt ans, Américains, pourvus d'une mère remarquablement belle, bonne et riche — comme dans les contes de fées, — que j'ai connue

l'été dernier, à Houlgate, et qui se montre depuis lors, pour moi, maternelle et affectueuse.

Harry et Willie m'ont aperçue ; ils accourent.

— Mademoiselle Viviane, nous désespérons de vous voir surgir tantôt ! Et aujourd'hui, c'est une grande fête ; toute notre colonie sera au complet... Ma mère aussi vient d'arriver.

— Où est-elle ? vite, conduisez-moi la saluer.

Elle est encore debout, habillée à ravir les yeux, échangeant les propos de bienvenue avec un groupe d'amis, prodigue de son beau sourire qui, sûrement, serait assez puissant pour réconcilier avec les femmes, — tout au moins, — le plus farouche des misanthropes.

Sans se soucier un brin de l'effet qu'elle produit, elle s'installe, entourée par nous toutes qu'elle gâte à qui mieux mieux. Pour moi, elle a toujours un baiser et une indulgente remarque :

— Tout à fait en beauté, aujourd'hui, petite Viane, avec cette blouse rose comme vos joues... Allons ! vite, enfants, ne perdez pas un temps précieux autour de moi. J'ai la plus agréable des compagnies, du thé excellent à déguster, et je vous rends votre liberté !

Nous protestons, que « près d'elle, nous ne pensons plus du tout à patiner ! »

Pourtant, nous nous dirigeons vers le vestiaire. Là, c'est une confusion de rires, de demandes et de réponses... Comme une volée de moineaux bavards, nous sommes perchées à la file sur la haute banquette où l'on nous chausse de nos patins. Et devant nous, les hommes d'équipe, à genoux, reçoivent patiemment la foule ordinaire des recommandations.

— Bien serrée, ma courroie, n'est-ce pas ?

— Ah ! mon patin n'est pas assez vissé !

Nicole est prête la première. La voilà bien vite envolée sur la glace, charmante avec ses yeux éveillés, dans sa figure rose de soubrette Louis XV.

A mon tour de jouir, guidée par Harry, de cet envollement, qui me prend toute et qui me charme, éloigne toute pensée triste pour ne me laisser plus que la sensation d'être une créature jeune, robuste, éprise de mouvement et de vie...

Les premières minutes écoulées, cependant, j'ai repris conscience du monde extérieur.

J'ai regardé autour de moi ; et, tout à coup, j'ai senti au cœur un choc délicieux... — pour être sincère, il faut bien dire cela, « délicieux ! » Car voici que, de nouveau, le hasard, généreux à mon sujet, ramenait sur ma route, lui-même, Pierre Husseau.

C'était tellement inattendu, qu'une seconde, j'ai cru m'être trompée...

Mais lui aussi m'avait reconnue... Et, — si ce n'était pas à mon journal, je n'avouerais jamais pareille chose, — et il y avait sûrement... tu entends, mon journal... « sûrement », dans son regard, une expression de plaisir si sincère que mon stupide cœur en a tressailli d'aise !

Pour moi, Pierre Husseau ne peut plus être un indifférent, puisque je lui dois ma première œuvre, que, désormais, ses vers et ma musique sont unis...

Je sais bien — ah ! trop bien ! — ce qu'il faut en prendre de l'attention dont nous honorent tous ces beaux messieurs...

Mais, quand le beau monsieur est en même temps un vrai poète, qu'il se révèle très délicat dans ses procédés, que, de plus, il se montre aussi simple que pourrait l'être le plus dénué des hommes... Alors... alors..., dame ! les jeunes personnes distinguées par cet homme point banal, en sont un tantinet fières dans le secret de leur cœur... Tu me comprends ? mon journal... Sois tranquille, Viviane, la sage, surveille, comme il convient, son emballée de cadette !

Il m'a saluée très bas.

Harry, alors, de s'exclamer :

— Tiens, vous connaissez Pierre Husseau? Un gentil garçon, n'est-ce pas? pas poseur un brin... Il fait des vers épatants pour un savant... C'est un travailleur enragé, toujours dans ses livres et ses paperasses... Aussi tous, nous plaignons-nous de ne le voir que très peu.

Pourquoi ai-je été si ravie d'entendre ainsi parler? Viviane, ma chère, prenez garde!... souvenez-vous!

J'ai repris d'un air détaché :

— Ah! M. Husseau n'aime pas le monde? C'est sans doute pour cela que jamais je ne l'ai rencontré chez vous. Il y a longtemps que vous le connaissez?

— Deux ans à peu près, répond Harry. Mais ma mère est depuis quelques mois seulement en relations avec sa sœur, Mme d'Esprées, une femme qui incarne pour moi le type de la vraie Française; c'est une musicienne et peintre de talent, finit-il d'un ton d'admiration convaincue, tandis qu'il me ramène près de notre cercle où je désire me reposer.

Autour de moi, c'est le joyeux *five o'clock* habituel. Nicole, taquinée par Mme Hudson sur ses nombreux flirts, répond drôlement par des théories audacieuses.

Moi, je suis distraite... Mes yeux suivent la

silhouette d'Harry se dirigeant vers Pierre Husseau et — quelle chose étrange, puisque je ne suis pas assez proche pour entendre leurs paroles, — je saisis distinctement les mots qu'il prononce en me regardant :

— Mme Hudson est là? Puis-je lui présenter mes hommages?

Et là-dessus, la folle Viviane a l'audacieuse idée que, pour elle, il tient à paraître dans le groupe où elle est, auprès de Mme Hudson... Une de ces idées qui ne se raisonnent pas, qui viennent on ne sait d'où..., d'un regard surpris, d'une simple intuition, et qui sont charmantes comme un bon sourire!...

Ils se dirigent vers nous. Alors je mets toute ma volonté à considérer attentivement le dessin de ma tasse à thé, — la conversation de deux Chinoises minaudières, — et sans lever les yeux, j'entends l'exclamation de Mme Hudson à l'approche du compagnon de son fils :

— Monsieur Husseau! Quelle agréable surprise! Est-ce l'effet de mes reproches à Mme d'Esprées, la semaine dernière? Je l'avais chargée de vous dire que vous étiez un sauvage qu'on ne voyait jamais. Mais à tout péché, miséricorde!

Et elle lui tend une main chargée de bagues, sur laquelle il s'incline.

— Vous êtes mille fois trop bonne, madame, de vouloir bien remarquer ma sauvagerie... Hélène m'a, en effet, transmis vos très aimables reproches et c'est pourquoi, sachant vous rencontrer ici, j'accours bien vite.

Harry conclut gaiement :

— Mon vieux, vous allez patiner maintenant, vous êtes un maître en l'espèce !

Il sourit et réplique :

— Je vais patiner. Voyez, j'ai déjà mes patins.

Je sens qu'il se rapproche de moi, restée un peu à l'écart. Mon Dieu, il faut absolument abandonner les Chinoises minaudières ! Bravement, je lève les yeux et je rencontre ce regard qui, — sans vanité, je puis bien te l'avouer, mon journal ! — me dit de m'estimer satisfaite si je désire avoir fait quelque bonne impression sur l'esprit de mon poète... Je suis certaine, — nous autres femmes, nous ne nous trompons pas à cela, — qu'il me trouve jolie et... et... ah ! bien, tant pis, j'en suis ravie !

Il me vient un regret de bébé de n'être pas une femme tout à fait transcendante, pour lui dire des choses très spirituelles, voire même fort profondes ; enfin des choses remarquables qui me placent très haut dans son esprit... Suis-je assez enfant, quand je m'y mets !... Heureusement, cette fois, personne ne s'en doute !



A ce moment, l'orchestre joue le prélude d'une valse tzigane. Comme une nuée d'hirondelles, tous et toutes s'envolent sur la glace. Mes amies sont parties, elles aussi, Alors, avant même que les lèvres de Pierre Husseau aient articulé ces simples mots : « Voulez-vous, mademoiselle, m'accorder la grâce de vous faire patiner un peu ? » je les ai lus dans ses yeux... Je me lève, il emprisonne mes mains dans les siennes et nous glissons d'une allure rythmée, lente et douce. Je me sens tout à coup très heureuse, comme en mes meilleurs jours, confiante en cet étranger que j'ai vu trois fois et avec qui, pourtant, je parlerais vite de ce qui m'est cher...

Oh ! Viviane, Viviane, qu'avons-nous fait de notre sagesse dédaigneuse à l'égard des hommes, de cette liberté de cœur si durement reconquise ?

Nous commençons à causer — très bien ! — de *Lakmé*, de nos poètes favoris, de musique... Il en est presque aussi fanatique que moi... Nous nous confions, sur les compositeurs et écrivains, nos sympathies, nos admirations, nos antipathies, et quand nous ne sommes pas d'accord, gaiement et ardemment, nous bataillons, chacun pour notre cause, en braves, livrant nos idées, nos goûts... Oh ! la bonne causerie !

Soudain, elle est interrompue, une silhouette masculine a surgi et j'entends cette exclamation un peu brusque, dite par une voix mordante que je connais très bien, — la voix de Jacques, de méchante humeur :

— Viviane, peut-on vous saluer? Navré de vous déranger, mais Suzanne est arrivée depuis un moment et elle vous réclame impatiemment, mes neveux de même!

J'opère la présentation :

— Jacques de Vimeux, un ami d'enfance. M. Husseau, le poète des *Fragiles Tendresses*.

Les deux hommes se saluent cérémonieusement et Jacques marmotte quelques paroles de politesse banale sur les vers de M. Husseau qui s'incline sans répondre.

Jacques a ébauché un mouvement pour me ramener vers le groupe. M. Husseau l'a vu et une ombre a passé sur son visage, pendant qu'il s'inclinait devant moi :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous avoir aussi longtemps retenue...

Ce n'est plus le causeur de tout à l'heure, mais seulement un monsieur très correct.

Toute ma gaieté à moi aussi disparaît... Je vais réagir et protester, quand Harry survient :

— Husseau, ma mère serait bien désireuse de

vous charger d'une commission pour Mme d'Es-prées.

Ils s'éloignent ensemble après poignées de mains d'Harry et de Jacques, qui sont excellents amis.

Et moi... moi? j'ai suivi Jacques. Ma joie s'était évanouie comme s'évanouissent ces bulles de savon dont je m'amusais tant quand j'étais petite fille... Je répondais, distraite, à Jacques qui, je ne sais pourquoi, s'est mis à m'accaparer avec un soin jaloux.

Pendant que je recevais les baisers de mes petits et les questions affectueuses de Suzanne, mon regard ne le quittait pas, lui, Pierre, qui, debout, à quelques pas de moi, causait avec Mme Hudson.

Une seconde, nos yeux se sont croisés... et dans les siens flottait un sourire.

...A ce moment-là, je tenais Jean-Jean entre mes bras, caressant ses boucles tandis que la petite embrassait mes mains avec ardeur.

Puis Suzanne, qui connaît beaucoup Mme Hudson, s'est rapprochée d'elle et j'allais la suivre — oh! avec quelle allégresse! — Mais voici que Jacques a réclamé :

— Viviane, nous allons faire un tour, n'est-ce pas? Vous savez, si je prends la peine d'user de

ces instruments — et il montrait ses patins — c'est parce que vous êtes là, ô patineuse par excellence.

Et de sa façon un peu autoritaire, il m'entraînait vers la glace... J'ai eu, très vive, la tentation de dire que j'étais fatiguée, d'inventer n'importe quel prétexte afin de ne pas m'éloigner de *lui*, de jouir jusqu'au bout de sa présence... Qui sait quand nous nous reverrons ! Mais il semblait ne plus se soucier de moi, et une révolte de ma fierté m'a jetée vers l'autre. Puisqu'il causait d'une façon si animée avec Mme Hudson, sans plus s'inquiéter qu'une Viviane existât près de lui, je devais, moi aussi, paraître m'amuser énormément !

Alors, j'ai fait tout ce que Jacques a voulu : la *mouette*, le *tandem*, j'ai valsé, causant avec un entrain de commande ; j'ai été, avec Jacques, coquette sciemment..., de cette coquetterie nerveuse qui cache des larmes.

Jacques patine merveilleusement et on nous regardait beaucoup. A toute force, j'ai voulu, une dernière fois, sentir fixé sur moi son regard à *lui!*...

— Faisons un *trois* en arrière doublé, ai-je dit à Jacques.

Une, deux, trois, et, décrite avec art, la courbe

nous a ramenés vers le groupe qui a battu des mains à cette évolution hardie.

Lui, Pierre, m'a contemplée, une seconde, sérieusement, profondément... Mais il n'avait plus cette expression qui lui ouvre si large ma pensée... J'ai cru lire une sorte de reproche dans ses yeux... Puis un léger sourire railleur a reparu sous la moustache blonde, et il est parti après un salut de froide politesse.

Alors je me suis sentie très seule, malgré Jacques, malgré Suzanne, malgré tous, et l'impression a été si forte qu'un mot eût suffi pour me faire pleurer comme un bébé...

30 avril.

Sagement, avec toute ma volonté — pas trop solide en ces jours de printemps ! — je laisse Viviane aînée — la Raisonnable — asperger sa romanesque cadette d'une douche de sermons, dont l'effet ne me paraît pas très prompt.

Mon baromètre moral a des sautes fantasques. Au moment où je me crois revenue à la plus froide sagesse et bien résolue à me soucier de M. Husseau comme du plus insignifiant des *flirts* mondains, je me mets au piano sans défiance... et crac !... Voici l'odeur des lilas qui monte, grisante, du jardin ; voici le ciel d'avril qui se montre bleu adorablement, derrière une verdure toute fraîche ; voici qu'une brise tiède passe sur mon visage comme une caresse... Alors je me mets à chanter, de toute mon âme, les *Fragiles Tendresses*... Et c'en est fait de ma raison ; adieu, sage Viviane ! adieu les résolutions de prudence et d'oubli !...

Viviane cadette repart à grandes guides dans un pays enchantée. L'aînée a beau gémir et répéter :

— Mais, imprudente, tu ne sais rien du tout de cet inconnu — si ce n'est qu'il a le secret des vers charmeurs — et tu devines trop bien ce que tu risques, une nouvelle déception, sœur de l'ancienne. Les hommes sont fragiles — oh ! combien ! — légers, inconstants, et leurs belles phrases, fussent-elles même sincères, ont à peu près autant de valeur que la fumée de leurs cigares, si vite évanouie, ne laissant qu'un peu de cendre qu'ils secouent d'un geste négligent, la pensée distraite... Qui sait tout cela mieux que toi, ma pauvre petite ? Et pourtant, tu te conduis comme la plus naïve des pensionnaires !

Viviane cadette reconnaît que tout cela est bien vrai, mais tout de même, elle continue à se rappeler comment *il* lui a parlé ; elle se plaît à revivre les minutes charmantes du Palais de Glace, la première rencontre chez Droze et la seconde, le soir de *Lakmé*... Elle revoit l'expression de *son* visage quand il lui parlait, quand il la regardait ou l'écoutait — comme on regarde une personne qui vous intéresse d'une façon toute particulière... Et sincèrement !

Et tous ces souvenirs, d'où jaillissent de vagues, bien vagues espérances — que ma discrète pensée ne s'aventure pas à préciser — ... me donnent une gaieté dont père est ravi, me

rendent le printemps plus lumineux, les soirées plus tièdes, la musique plus grisante et me font l'âme légère et meilleure pour tous... J'oublie même que mon fantasque poète ne paraissait plus du tout se soucier de moi à la fin de la séance au Palais de Glace, et semblait absorbé par la belle Mme Hudson !

Découragée de convaincre une telle obstinée, Viviane la sage abandonne la partie, quitte à reprendre le sermon une heure plus tard... Et c'est ainsi que je vis depuis quinze jours. Moi qui croyais si bien morte, la Viviane des chimères romanesques ! Pas du tout : elle sommeillait. Et la voilà réveillée ; telle une Belle au bois dormant qui n'aurait plus du tout, mais du tout, envie de se rendormir.

Pauvre Belle au bois dormant !... Quelle sera ta destinée ? Ton prince Charmant sera-t-il digne de celui du conte ? ou bien cache-t-il, sous sa forme séduisante, le méchant enchanteur, ennemi perfide des belles princesses ?

Incapable de rester paisiblement à travailler chez moi, dans cet état d'esprit, je tâche de retrouver ma sagesse en faisant de longues courses dans la calme compagnie de miss Bracley, en voyant le plus de monde possible. Je me surcharge d'occupations au dehors, et je travaille avec rage au logis.



Ce matin : temps idéal. Bien vite, je m'apprête pour sortir et nous voilà en route, ma fidèle suivante et moi.

Au passage, je jette un regard sympathique sur de modestes coucous dont les grosses bottes d'un jaune gai me tentent. Je fais une ample provision de ces fleurs joyeuses qui sentent les champs et le printemps ; et je continue ma course vers le Parc Monceau. J'ai besoin de mes « petits », Guy et Jean-Jean, pour qu'ils me ramènent sur terre...

Il est dix heures et je sais les trouver dans l'allée où ils jouent le matin, sous la surveillance de leur gouvernante, Henriette.

Du plus loin qu'ils m'aperçoivent, c'est une course folle vers moi, un envollement de jupe courte sur de petites jambes nerveuses et de boucles blondes, balayant sans pitié le visage rose de Jean-Jean. Puis viennent les étreintes fougueuses des babies, leurs lèvres rondes appuyées au hasard, « de tout leur cœur » sur mon visage, maintenu à leur hauteur, puisque je suis penchée vers eux ; et des exclamations sans fin :

— Tu viens jouer longtemps, dis ?

— Pourquoi t'es si jolie ce matin avec ta belle robe ?

En triomphe, tenant chacun une de mes mains, ils me ramènent à Henriette occupée à son éternelle dentelle « Renaissance » dont elle est secrètement fière.

— Mademoiselle Viviane, c'est une chance de vous trouver ! Madame nous avait justement donné pour vous un mot que nous devions déposer en rentrant.

Et elle me tend la lettre, où Suzanne a griffonné les lignes suivantes :

« CHÉRIE,

« Viens vite me voir... J'ai à te faire le récit d'une rencontre plutôt imprévue avec... devine qui?... Il s'en est suivi — comme dans les petits papiers — une invitation de ma part à ladite personne... et je compte encore bien plus sur toi mardi prochain, pour mon fameux dîner... Plus moyen de me faire faux bond maintenant !...

« Baisers tendres de ta Suzanne qui t'attend impatiemment. »

Pourquoi ai-je la certitude absolue que c'est de *lui* que Suzanne veut parler?... J'ai un désir aigu d'aller la trouver immédiatement... Mais je veux être forte et je reste au parc avec mes « petits ».

Les yeux perdus dans les lointains verts, pailletés de soleil, j'oblige mon esprit à se rappeler les histoires « à mourir de rire » qui éveillent les cris de joie de mes deux auditeurs charmés.

Les prunelles dilatées par l'attention, leurs coudes posés sur mes genoux, ils écoutent bouche ouverte, l'histoire palpitante du seigneur Yvon et de la princesse Finette.

— Finette, elle était jolie comme toi, pas? Viane chérie.

Guy interroge gravement.

Et Jean-Jean conclut aussitôt :

— Et Yvon, c'est comme l'oncle Jacques.

— Qui parle de l'oncle Jacques? articule une voix masculine derrière nous.

Et à ma grande surprise, Jacques, en personne, surgit, de la gaieté plein ses yeux bruns.

— Alors, Viviane, vous rivalisez avec « ma mère l'Oie?... » Dommage pour elle! Le rapprochement n'est pas à son honneur; et elle sécherait de jalousie si elle vous voyait, ô séduisante conteuse du vingtième siècle!

Je riposte sur le même ton :

— Vous avez une façon à vous de faire des compliments, avouez-le! Heureusement que la fin rachète le début. Mais que faites-vous là, à cette heure? C'est bon pour moi de jouer à la maman.

— C'est bien mon avis, et tout au plus, pourrais-je jouer au père de famille... Malgré la forte dose d'affection dont je dispose pour mes neveux, ce n'est pas en leur honneur que je suis ici... Un ami m'a lâché plus tôt que je ne pensais et avant d'aller goûter au déjeuner fraternel, je me suis laissé tenter par la solitude du Parc en ce jour de printemps.

— Très bien, monsieur le rêveur, nous allons vous tirer notre révérence... Poétisez à votre aise sur le coin d'un banc ou sur une chaise — je vous accorde une chaise, vous êtes si bien « astiqué » — ... Nous autres, nous partons chez Suzanne.

Et en caravane, nous nous mettons en marche. Guy et Jean-Jean ont bien vite repris leur poste à mes côtés.

Jacques, qui machinalement — ou non — nous a suivis, remarque, d'un petit ton bien posé d'oncle, qui fait mon bonheur :

— Voyons, Guy, laisse Viviane marcher en paix. Tu te cramponnes à elle, comme si tu avais peur de la perdre !... Il n'y a plus moyen de l'approcher pour causer avec elle.

Le petit se redresse courroucé :

— Puisqu'elle dit rien, elle, pourquoi t'as besoin de dire quelque chose, toi? oncle. T'es pas

gentil. Moi, c'est ma Viane chérie, et je l'aime, là.

Et il embrasse mon gant avec ardeur.

— Alors, tu crois qu'il n'y a que toi qui l'aimes?  
Et si, moi aussi, je l'aimais, ta Viane chérie?

Une grande perplexité passe dans les yeux bleus de Guy... Puis le visage s'éclaire, il a trouvé :

— Eh bien ! tant pis pour toi, t'avais qu'à venir avant !

L'argument est irréfutable et Guy garde, tout fier, le poste désiré.

Je songe à la phrase de Jacques : « Et si, moi aussi, je l'aimais, ta Viane chérie !... » Il marche devant nous et j'aperçois seulement, par intervalles, son profil ferme, ses lèvres un peu coupantes, dont les paroles, jadis, ont éveillé aux merveilleux espoirs mon âme de gamine trop confiante. Il fut un temps où de cheminer ainsi près de lui, dans ces allées fleuries de lilas, m'aurait semblé un bonheur de songer... Mais il a lui-même — oh ! si inconsciemment que je lui ai pardonné — brisé le jouet fragile qu'était mon affection d'enfant pour lui, et les débris sont demeurés épars, dispersés pour jamais, sans doute ! Seulement parfois, comme en cette minute, ils tintent doucement en moi avec un son triste...

Et une mélancolie me prend en songeant à

ce passé bien mort, si souvent évoqué par un mot, un geste, une couleur ou un parfum ! Il contient tant du « moi » secret et douloureux ! Et tout de suite le présent, lumineux il y a un instant, m'apparaît voilé. Pourquoi ? oh ! pourquoi m'en aller encore une fois vers le rêve qui me tente ? La sagesse, ce serait de garder avec un soin jaloux ce cœur où les souvenirs chers tombent jusqu'au plus profond et s'impriment, pour trop longtemps, comme dans la cire molle...

Je regarde Jacques à la dérobée... Son visage à lui aussi, est pensif et ses yeux froids contemplent, très loin, quelque chose ou quelqu'un dans le monde de la pensée, — un regard que je lui connais si bien !

Une remarque de Jean-Jean nous ramène à la réalité :

— Eh bien ! c'est pas la peine d'être deux pour être aussi muets !

Elle secoue sa tête blonde d'un air docte, très comique ; puis, câline, vers moi :

— Viane, raconte quoi il arrive ensuite à Finette, veux-tu, dis ?

En souriant, je montre à Jean-Jean, déconfite, sa maison même, au coin de la rue :

— Ce sera pour une autre fois, mon bébé, nous voilà chez toi.

La perspective de me voir monter avec elle ramène la gaieté sur son visage et nous grimpons tous le grand escalier, pareils à une avalanche qui s'engouffre dans la longue galerie-vestibule.

Henriette, sans s'occuper des protestations des mioches, les fait disparaître dans la *nursery* pour procéder à la toilette du déjeuner.

Jacques s'installe dans un coin du petit salon et ouvre au hasard un journal, cher à son âme d'enragé politique.

Moi, je me mets à la recherche de Suzanne, sûre de la trouver, à cette heure-ci, dans son cabinet de toilette : une pièce riante et qui vous a un délicieux air de confort avec sa grande chaise longue de soie vert pâle, — comme les rideaux, — devant la psyché ; sa toilette duchesse où s'alignent le nécessaire d'écaille, chiffré d'or, et les flacons de cristal de Nancy ; ses petites tables disséminées de droite et de gauche, où fraternisent des photographies nombreuses, des livres, des revues, une corbeille à ouvrage, voisinant avec la mandoline de Suzanne.

Et dans ce domaine coquet, Suzanne, en robe de maison bleue, — sa couleur préférée, — s'agite avec des mouvements vifs d'écureuil, replace un bibelot, tire un store de guipure, etc., etc.

Elle me saute au cou :

— Déjà toi, Viane?... Je ne t'espérais pas si tôt !

Et elle m'entraîne vers la chaise longue où nous nous asseyons côte à côte.

Le heurt discret d'un doigt sur la porte, et Jacques apparaît :

— Je ne te dérange pas, Suzanne? Le journal est insipide ce matin ; la solitude du salon m'a pesé, et sans cérémonie, je viens t'encombrer !

Elle, très démonstrative — autant qu'il l'est peu, — l'embrasse plusieurs fois, tendrement :

— Mon pauvre petit, tu as mille fois bien fait... C'est si ennuyeux, la solitude !

Cela dit avec un profond soupir de conviction. Peut-être, en ce moment, elle pense à son navigateur de mari...

— Mets-toi là, et ne bouge pas, seulement, parce que j'ai des choses graves à dire à Viviane et que tu me ferais perdre le fil de mes idées !

Et Suzanne commence son récit :

— Avant-hier, je dînais chez Mme Hudson...

— Naturellement, fait Jacques, un peu moqueur, nous savons tous que, pour le moment, Mme Hudson est ta « grande passion ».

Mais Suzanne continue sans se troubler :



— J'arrive un peu en retard...

— A neuf heures trente-cinq, au moins, déclare Jacques.

Cette fois, Suzanne se fâche :

— Jacques, tu es insupportable ! Si tu n'es pas capable d'écouter, va jouer avec Guy.

Mais le coupable se hâte de faire amende honorable et Suzanne reprend :

— Je suis arrivée à huit heures vingt et cela par la faute de cette abominable Fusy qui n'en finissait pas de m'envoyer ma robe... J'ai vu le moment où je passerais ma soirée en jupon rose, à attendre ma toilette ! Enfin, elle est apparue... Mais aussi, Viane, quelle robe ! Un amour ! clair de lune, toute pailletée, d'un poétique !... avec un corselet et des plissés de mousseline de soie !... Je vais te la montrer...

Et Suzanne se précipite vers l'armoire... Jacques la rattrape au passage :

— Non, je t'en prie, Suzanne, revenons à Mme Hudson, tu nous laisses là en plan, à griller d'impatience...

— Alors, grille en silence !

Il incline la tête et Suzanne repart de plus belle :

— J'ai juste le temps de dire bonsoir à Maud Hudson ; on annonce le dîner. Je lève le nez pour

répondre au profond salut de l'habit noir qui doit me conduire à table... et je me trouve vis-à-vis de... devinez qui? interrompt Suzanne, triomphante.

— Poincaré, lance Jacques au hasard.

— Paul Bourget, fais-je sans conviction.

Je sais très bien de qui Suzanne veut parler... Je l'ai deviné au bond subit de mon cœur dans ma poitrine et à la flambée qui me monte aux joues.

— Pas du tout! le poète Pierre Husseau!

— Ah! encore celui-là, articule Jacques d'un ton rogue.

Moi, je suis muette... J'ai trop peur de ma voix, mais j'oblige mes sourcils à évoluer pour exprimer la surprise.

Et Suzanne continue avec conviction :

— Oh! il est absolument charmant, spirituel causeur, artiste, homme du monde, joli garçon, distingué...

Jacques arrête à grand'peine ce flot d'enthousiasme :

— Mon Dieu, Suzanne, quel emballement! Si je ne te savais pas une femme sérieuse, — malgré les apparences, — pendant que ton mari navigue, je serais inquiet, ma parole... A moins que tu ne veuilles garder ton admirable Pierre Husseau pour

Jean-Jean dans l'avenir ! Peut-être joindra-t-il à tant de qualités, celle de se montrer une parfaite conserve, tels les flageolets.

Suzanne hausse les épaules d'un air dédaigneux.

— Tous pareils, vous autres hommes, vous ne pouvez pas entendre l'éloge de l'un de vos semblables sans le traiter de flageolet...

Pour le coup, nous rions tous les trois et Suzanne, rassérénée, reprend :

— Bref, j'ai eu un dîner très agréable, grâce à Pierre Husseau qui, du reste, m'avait beaucoup plu l'autre jeudi, au Palais de Glace...

Puis vers moi :

— Nous avons beaucoup parlé de toi, ma chérie. Harry lui avait dit que tu étais « ma sœur » selon l'affection et nous avons célébré les louanges de Viviane Daunou et de Jacques Yvelines avec une si absolue conviction que nous en oublions de déguster une exquisite glace à l'ananas... Au fait, il faut que je demande à Maud Hudson où elle l'avait commandée.

Et Suzanne se lève en tourbillon pour inscrire cette note importante.

D'un ton de badinage voulu, je répons :

— Tant de louanges de la part d'un presque inconnu, ce n'est pas naturel, ma Suzanne. Je

soupçonne fort M. Husseau d'avoir été subjugué par la robe clair de lune et les épaules de sa voisine et d'avoir tenté sa conquête à n'importe quel prix ! Même en vantant, au hasard, les grâces de son amie.

Mais Suzanne, enfin arrachée à la pensée des glaces à l'ananas, réplique alertement :

— Pas du tout, il a l'air tout à fait sous le charme de... mettons Jacques Yvelines ! Aussi je l'ai invité pour mardi prochain à venir passer la soirée et t'entendre chanter *Fragiles Tendresses*, puisque nous devons faire de la musique dans l'intimité, avec Diertz et les Hudson.

Oh ! la bonne inspiration qu'a eue Suzanne. Je suis ravie, ravie, tellement ravie que, cette fois encore, je n'ose parler dans la crainte de trahir mon plaisir...

Heureusement, Jacques s'exclame, mécontent :

— Vraiment, Suzanne, tu es terrible avec tes engouements et tes invitations au hasard... Tu connais à peine ce Pierre Husseau... et tu l'installes chez toi en un tour de main, sans te préoccuper quel il est, parce qu'il cause bien et est joli garçon. C'est d'une légèreté inouïe !

Suzanne est habituée à être morigénée par son frère, et elle répond sans se troubler :

— C'est ce qui te trompe. Je suis, au contraire,

très pourvue de renseignements sur ce Pierre Husseau, comme tu dis. Les Hudson le connaissent beaucoup : il est d'une excellente famille, orphelin, horriblement riche. C'est, du reste, un parent éloigné de l'amirale Debief, la vieille amie de mère. Ainsi, monsieur mon frère, désolée de vous contrarier, mais j'aurai M. Husseau mardi, ou vous direz pourquoi !

Jacques se tait de mauvaise grâce et Suzanne poursuit, se tournant vers moi :

— Donc, ma Viviane, je compte sur toi pour dîner... huit heures... Et une provision de gaieté, c'est tout ce que je te demande !

J'incline la tête et me lève bien vite, car la petite pendule Louis XV marque midi vingt... Mon Dieu, comme j'avais bien oublié le déjeuner ! Pourvu que père ne soit pas revenu à l'heure !... Je sais qu'il a horreur d'attendre, bien qu'il soit trop bon pour me gronder quand, malgré mon désir d'être exacte pour lui, je rentre un peu en retard.

Je n'ai que le temps d'embrasser Suzanne qui me glisse des « à mardi ! » enchantés, de serrer rapidement la main de Jacques qui a le front barré d'un pli et dont la poignée de main, trop forte sur les bagues, me fait mal. Hum ! il n'est guère de bonne humeur, mon *rom lover* !

Puis je me sauve bien vite, faisant trotter à grandes enjambées miss Bracley qui, à son ordinaire, m'attendait docilement.

La rue est pleine de soleil, le ciel d'un bleu gai ; des moineaux piaillent joyeusement et, en moi, tintent ces mots comme un carillon de fête : « mardi !... mardi !... »

P  
es  
ve  
ous  
e C  
MAN  
ERT  
lle  
ere  
ous  
let  
ier  
Al  
en  
es  
de  
es  
er

## VI

Pierre Husseau était un sensitif et un nerveux. C'est pourquoi toutes ses impressions étaient très vives, fussent-elles même jetées en lui par quelque cause futile, par une nuance de pensée ou un regard, un mot rapide... Sa rencontre au Palais de Glace avec Viviane avait été d'abord un enchantement; puis Jacques de Vimeux était apparu... Il l'avait revu attentif auprès de la jeune fille, par lui gardée jalousement, et qui, elle-même, semblait volontiers subir sa domination... Tous deux paraissaient s'entendre à merveille. Il était venu au Palais de Glace pour elle seule, Pierre l'avait entendu le lui dire...

Alors impatient de ne pouvoir démêler si le lien des fiançailles les unissait déjà ou devait les unir, exaspéré de voir Viviane toute joyeuse, fuir sur la glace avec ce beau garçon qui avait le droit de lui donner son petit nom, il était parti secoué de jalousie pour ce Jacques de Vimeux, se répétant que la plus élémentaire sagesse lui



commandait d'oublier une petite fille, habituée aux hommages masculins, et très coquette.

Dès le soir même, dans un furieux désir de guérison, il s'était mis au travail, s'absorbant dans le déchiffrement de vieux manuscrits, dont le texte, parfaitement ennuyeux, était bien loin d'évoquer une dangereuse vision. Des chartes du temps de Louis VIII ! quel calmant contre l'amour !

Mais il faut croire que le dieu malin se réservait une vengeance, car en mettant Pierre dans l'impossibilité de refuser un dîner chez Mme Hudson, il lui avait préparé un véritable piège, le tête-à-tête imprévu avec Suzanne de Rives, la plus intime amie de Viviane.

Et Pierre, après un vain effort pour se dérober à l'invitation de la jeune femme, n'avait pas eu le courage de renoncer à la revoir encore, elle, Viviane ; d'essayer de découvrir une réponse à l'énigme qui l'obsédait chaque fois qu'il pensait à elle. Et il y pensait beaucoup, bien plus qu'il n'aurait voulu... Ce dont il se sentait irrité, chaque fois qu'il en prenait conscience. Par quel sortilège cette enfant avait-elle pu ainsi le charmer?... Et cela, dès leur première rencontre.

Était-ce l'influence du romanesque de cette rencontre, comme de leur premier rapprochement ?

Était-ce l'antique coup de foudre auquel depuis longtemps lui-même ne croyait plus?... Était-ce tout simplement que son heure venait enfin, de se prendre à aimer pour toute sa vie, pour la joie et pour la peine?...

Quoi qu'il en fût, il ne pouvait se le dissimuler, *elle* lui plaisait très fort, infiniment, comme jamais nulle autre jeune fille ne l'avait séduit. Il goûtait la grâce de ses mouvements, l'ardente vie de son regard, la mobile expression de sa bouche. Il eût fait des folies pour la revoir, — il le savait bien, — pour causer avec elle, pour s'ouvrir sa pensée et son cœur...

Et voici que, tout simplement, l'occasion lui était offerte de la retrouver, de passer quelques heures près d'elle, de l'entendre chanter des vers qu'il avait écrits...

A cette idée qu'il allait se trouver en sa présence, une joie précipitait les battements de son cœur, tandis qu'il se rendait chez Mme de Rives par une nuit tiède, puis qu'il pénétrait dans le salon déjà plein de monde.

— Quel sot animal je fais, ce soir ! murmura-t-il, railleur. Mais tant pis ! L'important, c'est de la revoir, elle !

Si peu disposé qu'il fût, en ce moment-là, à admirer qui que ce fût, il remarqua cependant,

au premier regard, l'éclat de Mme de Rives qui lui tendait la main.

— Un vrai Watteau ! pensa-t-il, en contemplant la silhouette, à la fois ronde et fine, la tête spirituelle qui émergeait d'un nuage de soie pompadour et de dentelles jaunies, les lèvres très rouges relevées par le scurire.

— Monsieur Husseau, que c'est bien à vous de tenir votre promesse ! A moi, maintenant, de faire tout mon possible pour que vous ne regrettiez pas votre soirée...

Et comme Pierre protestait :

— Vous allez, du reste, vous retrouver en pays de connaissance.

Elle l'entraînait au milieu des groupes, vers le cercle qui entourait Mme Hudson...

Pierre, instinctivement, chercha Viviane... Mais il distingua seulement les visages connus de Diertz, des deux petites Debrives, de Willie et d'Harry... Elle, Viviane, n'était pas là...

Alors, son regard, qui errait autour de la pièce, tomba sur une robe rose pâle, qui émergeait du balcon, au fond du petit salon. Il était impossible de distinguer quelle forme féminine enveloppait l'étoffe souple... Pourtant, pas une minute, Pierre ne douta que ce ne fût Viviane qui causait là avec... Un mouvement fit sortir de l'ombre

son interlocuteur... Avant cela même, Pierre avait deviné Jacques de Vimeux. Près d'eux, un peu plus loin, sur le balcon, des voix mâles, des timbres de femmes s'entendaient.

Cependant, Pierre s'était incliné et, répondant au geste de Mme Hudson, qui lui désignait un siège près d'elle, il s'assit et se prit à causer, dans un furieux désir d'oublier que, de par le monde, il existait une Viviane Daunou.

Mais toutes ses résolutions, toute sa volonté ne pouvaient arracher de son cerveau la vision du tête-à-tête qui se poursuivait sur le balcon, dans la nuit de printemps...

— Si cela dure ainsi, je deviendrai fou d'énergie, songea-t-il soudain ; comment cette petite fille a-t-elle pu m'ensorceler à ce point ?

Alors, comme Nicole Debrives se plaignait de la chaleur, profitant d'un mouvement de Mme Hudson qui lui rendait sa liberté, il se leva et offrit :

— Je crois, mademoiselle, que si vous désirez de la fraîcheur, vous n'en trouverez nulle part davantage que sur le balcon.

A tout prix, soudain, il voulait les voir, *eux*, se rendre compte...

Avec son aisance de gamine, Nicole avait accepté la proposition, et tous deux traversèrent

BLEU

lice dans les yeux, la  
:

ranger bien des flirts  
balcon... Voulez-vous  
e par M. de Vimeux  
st un peu accapareur,  
moins vingt minutes  
ous prétexte de cher-  
e petit salon... Après  
est si délicieuse, qu'on  
l'habitude ! Vous allez  
op jolie !... Ça ne de-  
l'être à ce point-là !  
diner tranquillement.  
passé mon temps à la

compagne entraient  
. Ah ! il ne le savait  
tait attirante, cette  
maintenant la voix ré-  
ques :

matinée de soleil dont  
sur la route de larges  
s les avons effeuillées  
ne les « grands ».

nie...

Mais l'évocation s'arrêta là. Nicole était derrière son amie ; elle avait glissé son bras autour de la taille de Viviane, et, sa joue près de celle de la jeune fille, elle jetait :

— Dis donc, Viane, tu nous lâches par trop, tu sais... On s'ennuie de toi à périr... Alors, M. Husseau et moi, nous venons t'enlever !

D'un mouvement vif, Viviane s'était dégagée, au nom de Pierre Husseau. Elle se retourna et apparut au jeune homme bizarrement baignée d'ombre et de lumière, comme une vision ennuagée de rose, nimbée par la mousse légère des cheveux, avec des lèvres souriantes qui avaient un éclat de fleur et de larges prunelles profondes, comme la nuit pailletée d'étoiles.

Avec une politesse presque froide, destinée à cacher son trouble, Pierre s'inclina devant elle. Le regard noir de Jacques tombait sur lui, sans bienveillance, comme l'avait deviné Nicole.

Drôlement, elle le lui dit, l'obligeant ainsi à reprendre le rôle de maître de maison qu'il paraissait avoir oublié aux côtés de Viviane.

Elle, la jeune fille, était rieuse, quand elle répondit au salut de Pierre, en lui tendant la main :

— Alors, c'est ce soir, paraît-il, que je dois vous présenter votre œuvre, vos *Fragiles Ten-*

*dresses*, chantées par Jacques Yvelines? J'ai une peur horrible de votre opinion, sachant bien que vous allez, sans doute, vous croire obligé de la faire poliment admirative... Mais je vous prévient que je saurai deviner votre vraie pensée... Jamais on ne peut me tromper sur ce chapitre.

Elle souriait, un peu malicieuse ; mais, dans ses yeux, il y avait quelque chose qui semblait le reflet d'une joie.

Qu'est-ce donc qui la rendait radieuse ainsi? Dans la pensée de Pierre, tintèrent les mots dits par elle à Jacques de Vimeux... Ces mots évocateurs d'un passé, à eux commun, qui, sans doute, avait préparé l'avenir...

Cependant, Suzanne arrivait en tourbillon :

— Voyons, Viviane et Jacques, c'est ainsi que vous m'aidez à recevoir?... c'est joli!... et vraiment, ce n'est pas la peine de posséder un frère et une petite sœur, pour qu'ils plantent là mes invités, afin d'aller poétiser sur un balcon... Vous causerez un autre jour, mes bons amis ; pour votre peine, vous, les enfants de la maison, vous allez débiter dans mon concert.

Et se tournant vers son frère, elle finit :

— Jacques, Mme Debrives désire entendre la sonate de Franck que tu jouais l'autre jour avec

Viviane... Ne proteste pas... et exécute-toi; ce sera ta punition.

Au grand étonnement de sa sœur, Jacques, cette fois, ne se défendit pas. Il se contenta de répondre :

— Suzanne, tu es responsable de la réputation de la famille; moi, je trouve qu'un amateur de mon espèce est bon tout juste pour déchiffrer... Et encore, quand il a affaire à une Viviane comme accompagnatrice... Tant pis pour toi, si tes invités s'ennuient!

Mais Suzanne, enchantée de cette bonne grâce inattendue, haussa les épaules :

— Allons, ne fais pas de modestie; tu sais bien que tu joues remarquablement pour un lieutenant de dragons!

Pierre, n'étant plus absorbé par l'unique pensée d'approcher Viviane, songeait tout à coup qu'il devait se faire présenter à M. Daunou... Au vol, il arrêta Mme de Rives pour lui exprimer sa requête.

— Tout de suite, je vous présente. Je suis bien étourdie de ne pas l'avoir fait encore. Excusez-moi et venez... Je ne sais trop où est M. Daunou, mais nous allons tâcher de le découvrir.

Vive, elle se glissait parmi les groupes qui animaient le salon du murmure des conversa-



tions. Pierre, qui la suivait la vit tout à coup s'arrêter devant un homme d'une cinquantaine d'années, qui avait des allures de clubman, un sourire très bon, un visage intelligent et fatigué, d'homme que brûle la fièvre du jeu d'argent.

Avec une familiarité amicale, Mme de Rives lui jeta, de sa manière preste :

— Cher monsieur, le poète de Viviane. Maintenant je vous laisse, il faut que j'aille voir si mes musiciens sont enfin prêts.

M. Daunou sourit et tendit la main au jeune homme :

— Je suis très heureux de vous connaître, monsieur... D'abord parce que j'adore les vers qui me font oublier la prose de ma vie, et que les vôtres sont exquis. Puis, parce que je vous dois la révélation d'un talent que j'ignorais à ma fille dont j'ai la faiblesse d'être très fier...

— Elle le mérite si bien ! Toutes les bonnes fées ont dû lui accorder leurs dons...

— Puisque vous la jugez ainsi, vous ne vous étonnerez pas si je vous confie, tout bas, pour n'être pas trop ridicule, que jamais vous ne direz d'elle plus de bien que je n'en pense, parce que je l'adore, mon unique petite Viviane ! Elle est le repos de mon existence affairée.

— Je le comprends, dit Pierre, lentement, les

yeux arrêtés sur la jeune fille qui, assise au piano, attendait que Jacques eût fini d'accorder son violon.

Ainsi, elle avait l'air d'une exquise petite muse moderne, toute fine sous les plis de sa robe de crêpe de Chine rose. Les mains posées sur ses genoux dans un geste d'attente, elle suivait les mouvements de Jacques, prête à jouer au premier signal.

Sentit-elle alors le regard de Pierre qui appelait le sien ? Ses yeux, une seconde, rencontrèrent ceux du jeune homme avec la même expression de mystérieuse allégresse qu'il ne s'expliquait pas... Puis, en un voile léger, les paupières s'abaissèrent et elle commença.

Alors Pierre oublia tout : ce violoniste, son pire ennemi peut-être, ce salon plein d'étrangers, pour ne plus rien voir que la forme rose, le profil devenu un peu grave, sous l'émotion de l'âme, les doigts qui semblaient vraiment les maîtres de ce clavier d'ivoire, vibrant sous leur étreinte, tantôt douce, tantôt étrangement puissante.

Et les sons se succédaient en cette langue expressive, si personnelle à Franck...

Quand Viviane se leva du piano, elle n'avait plus rien d'une enfant, elle était vraiment une femme sur qui vient de passer le souffle de l'art.

Mais quelqu'un lui fit un compliment et le sourire gai reparut sur ses lèvres.

Jacques s'exclamait à voix basse :

— Bravo et merci, Viviane, jamais vous ne m'avez mieux suivi et fait interpréter de plus près la pensée du maître. C'est un rêve d'être accompagné par vous !

Mais Mme Hudson l'appelait auprès d'elle, enthousiasmée, et il dut quitter Viviane.

— Monsieur de Vimeux, vous êtes criminel de ne pas vous produire plus souvent ! Vous jouez comme un professionnel ! J'ai joui ce soir de la musique de Franck, comme cela m'arrive bien rarement. Quelle *partner* vous avez en Viviane ! Cette petite a le don de sentir et de faire sentir son public...

Pierre avait profité de l'animation générale pour se rapprocher de la jeune fille, restée debout près du piano.

— Vous qui vous flattez de savoir deviner ma vraie pensée, vous devez voir combien je suis sincère en vous disant mon meilleur merci pour la jouissance d'art que vous m'avez donnée !

Il parlait d'un accent un peu bas. Elle le regarda en souriant. Quelle grâce tendre il y avait dans ce sourire !

— Vraiment, vous me trouvez une bonne inter-

prête du maître?... vous, un musicien si, si difficile, déclarent les gens bien informés. Aussi, je suis très fière de votre approbation et elle me donnera du courage tout à l'heure, quand il me faudra chanter vos vers.

Puis avec une petite moue :

— Bon, voilà Suzanne qui me cherche... mon heure critique est venue !...

Et d'un ton de prière, elle lui jeta :

— Vous me promettez d'être indulgent, n'est-ce pas ?

Indulgent ! Ah ! que pour elle, il se sentait prêt à toutes les indulgences qu'elle daignerait lui demander !... Comme elle lui apparaissait l'élue, celle à qui depuis tant d'années, il rêvait, qu'il avait attendue et cherchée si longtemps !...

Peut-être, quelque chose de ce qu'il pensait passa dans son regard, tandis qu'il adressait à Viviane une courtoise réponse, car une flambée courut, fugitive, sur le visage de la jeune fille... Mais Suzanne de Rives arrivait auprès d'eux ; Viviane ne dit rien et se rassit au piano.

Suzanne, très affairée, après un baiser rapide sur les cheveux blonds et cette phrase dite affectueusement : « Maintenant, c'est du Jacques Yvelines que nous voulons tous, ma chérie », annonçait tout haut :

— *Fragiles Tendresses*, poème musical, paroles de M. Pierre Husseau et musique de Mlle Viviane Daunou, chanté et accompagné par le compositeur !

Viviane ébaucha un geste de reproche vers la jeune femme :

— Oh ! Suzanne, que c'est mal ! Je suis déjà bien assez intimidée, ce soir, par l'auteur, sans que tu me présentes ainsi en grande pompe à tes amis.

— Bah ! il ne te mangera pas, sois sans crainte !

Et la jeune femme s'enfuit en riant. Lui, Pierre, s'était adossé à la portière qui séparait les deux salons. Son regard ne quittait pas Viviane, et une émotion l'étreignait à l'idée de cette communion de leurs deux pensées dont il allait entendre l'expression chantée par elle.

Elle avait un peu pâli et ses prunelles ne voyaient certes plus personne autour d'elle. Un accord frappé lentement, la voix s'éleva... Ce n'était pas une voix largement étendue, mais d'un timbre chaud, qui entraît dans l'âme même et s'en emparait...

Pierre, les nerfs tendus, écoutait cette voix qui chantait, dans les *Fragiles Tendresses*, le premier rêve de ses vingt ans... C'était tout l'enthousiasme de sa jeunesse qui palpitait, non plus seulement dans ses vers, mais aussi dans cette

musique ardente et joyeuse comme un hosanna, dont les harmonies évoquaient des visions de soleil sur les feuilles nouvelles, de sentiers où jaillissaient les jeunes pousses, ivres de sève, de lilas balançant leurs thyrses qui embaumaient sous la brise tiède du renouveau...

Et de quel accent, la chanteuse savait dire les mots qu'avait mis aux lèvres du poète, la joie de vivre près de l'aimée, dans cette féerie de la nature printanière... Comme elle en faisait sentir la caresse !...

Mais si l'artiste jouissait en Pierre Husseau d'avoir été ainsi compris, l'homme tout à coup songeait que pour savoir prononcer de la sorte les mots de tendresse, il fallait que la jeune fille qu'il avait sous les yeux eût aimé déjà... Qui? Jacques de Vimeux.

Lui aussi écoutait, debout, les bras croisés, raidi dans une impassibilité que démentaient la contraction de la bouche sous la moustache brune, la flamme allumée dans les prunelles qui ne quittaient pas la chanteuse.

Pierre, soudain, ne douta plus ! Ces deux êtres s'étaient aimés, s'ils ne s'aimaient encore... Le cri passionné jadis sorti de son propre cœur à lui, Pierre, trouvait un écho dans leurs âmes données l'une à l'autre, pour jamais sans doute...

Comment avait-il pu avoir cette espérance naïve que du jour où il paraîtrait, où il se prendrait à le souhaiter, le cœur de cette enfant si fêtée de tous, irait à lui...

Pour elle, il n'était qu'un inconnu indifférent, qu'elle accueillait avec toute sa grâce, parce qu'elle voulait le remercier de lui avoir fait l'hommage de quelques vers...

Tout cela lui apparaissait si simple, si net — et si douloureux! — qu'il eût voulu pouvoir s'enfuir de ce salon, où il n'avait que faire, ne plus entendre cette musique qui semblait lui rendre sa déception plus cruelle encore... Pourtant, comme tous autour de lui, il eût volontiers crié : « Encore ! encore une fois ! » quand Viviane se tut, toute rose maintenant, une petite fièvre dans la profondeur de son regard et des lèvres qui tremblaient un peu...

Mais sans rien entendre, elle se dérobaît, se réfugiant sur le balcon pour échapper aux applaudissements. Sans doute, aussi, pour recevoir, loin des regards, les compliments de son fiancé.

Pierre le pensa et son désir de solitude s'exagéra. Pourtant la politesse l'obligeant à féliciter son interprète, il se mit en devoir de se rapprocher de la jeune fille.

Quelqu'un l'avait devancé déjà ; comme il l'avait bien deviné, Jacques était déjà près d'elle.

Une révolte jalouse secoua Pierre. Il s'inclina froidement, avec un effort de volonté pour ne pas se trahir :

— Veuillez agréer, mademoiselle, avec mon adieu, tous les remerciements du poète dont les vers, transposés par vous, révèlent un monde que je ne soupçonnais pas. Il me reste à vous souhaiter de posséder enfin la divine allégresse que vous chantez si bien, avec un talent que je n'oublierai jamais.

Les paroles tombaient d'un accent bizarre, presque agressif. Viviane eut un mouvement de surprise, vite réprimé. Pourtant une exclamation lui échappa :

— Est-ce que vous partez déjà ?

Une sorte de regret si sincère vibrait dans sa voix qu'un instant, Pierre hésita. Elle était devant lui, toute frémissante encore de l'émotion éprouvée, ayant un charme d'apparition dans l'ombre dont l'enveloppait la nuit...

Mais la présence de Jacques lui semblait intolérable ; il répondit :

— A mon très vif regret, je ne puis disposer ce soir que de trop courts instants. La fin de ma soirée était promise, je ne suis venu que pour vous entendre, mademoiselle.



Elle comprit le prétexte donné d'un ton qui paraissait rejeter bien loin toute intimité.

Qu'avait-il?... Pourquoi se montrait-il ainsi tout à coup? Que lui avait-elle fait, elle qui s'était promis tant de plaisir à recommencer avec lui la causerie du Palais de Glace?...

Pierre ne sut pas que ses paroles s'abattaient sur le cœur même de Viviane comme un poids écrasant!

Devenue un peu hautaine, elle disait :

— Alors il me reste, monsieur, à vous remercier encore une fois pour tout le plaisir que j'ai éprouvé à écrire mon premier poème musical sur vos *Fragiles Tendresses*.

Cette fois, elle ne lui tendit pas la main, mais répondit à son salut par une inclinaison de tête cérémonieuse. Puis, se tournant vers Jacques qui attendait, immobile, que Pierre eût pris congé de la jeune fille, elle dit :

— Voulez-vous me conduire au buffet, je meurs de soif! Et il me semble que Suzanne doit avoir besoin de nous...

Ils passèrent tous deux devant Pierre, qui s'écartait... Elle ne le regarda pas. Elle semblait écouter avec une attention extrême les paroles de Jacques; mais elle avait aux lèvres un pli un peu dur que Pierre ne lui connaissait pas.

La robe soyeuse le frôla, avec un froufrou triste, comme un adieu ! Et il lui sembla que de sa vie, Viviane venait de disparaître pour jamais...

— Monsieur Husseau, vous partez ?

C'était Suzanne qui arrêtait Pierre, au passage, au moment, où il se disposait à gagner le vestibule.

De nouveau, il formula son prétexte. Mais la jeune femme ne parut nullement convaincue et d'un petit ton décidé déclara :

— Cela m'est égal, votre soirée, vous ne nous quitterez pas ainsi... J'ai besoin de vous — et elle appuya sur ces mots — encore au moins vingt minutes. Tenez, voulez-vous être assez aimable pour offrir votre bras à Mme Debrives et la conduire prendre une glace.

Ainsi retenu, son rôle d'homme du monde ne lui permettant pas de se dérober, Pierre dut s'immobiliser et causer un long moment dans la cohue bruyante du buffet, auprès de Mme Debrives qui, très spirituelle, goûtait fort le plaisir de la conversation.

Lui, avec effort, s'appliquait à lui donner les répliques nécessaires ; mais comme sa pensée était absente de ces propos indifférents ! Et quelle dépense de volonté, il lui fallait faire, pour résister à la tentation de ne point quitter du regard, la

silhouette rose, qu'il sentait se mouvoir près de lui, aller, venir, s'occuper de toutes et de tous, avec une aisance et une bonne grâce de fille de la maison !

Une remarque formulée derrière le jeune homme, le fit tressaillir.

— Comme cette petite Viviane est exquise ! quel charme ! quel tact ! On comprend que Suzanne de Rives fasse d'elle son amie de prédilection..., en attendant mieux !

— Mieux ? interrogea une autre voix.

— Oh ! vous le savez bien, voyons. C'est un bruit connu et bien fondé que, sous peu, Viviane Daunou sera ici chez sa belle-sœur et non pas seulement chez son amie...

— Voilà le résultat des sonates de Franck ! conclut l'autre voix, qui ajouta :

— Du reste, c'était inévitable, la petite Daunou est trop séduisante, pour qu'un homme puisse la voir presque journellement et demeurer indifférent.

Pierre n'en entendit pas davantage ; Mme Debrives désirant retourner au salon, il l'y accompagna.

Puis il traversa la longue galerie où, deux heures plus tôt, il était arrivé avec tant d'espoirs...

En passant devant la salle à manger, il jeta malgré lui un coup d'œil sur les quelques groupes demeurés dans la salle, de nouveau déserte.

Il entrevit une forme rose assise un peu à l'écart ; et devant elle, la servant avec un plaisir évident, un homme de grande taille, dont la voix un peu dure, d'ordinaire, résonnait assourdie et presque caressante.

Sa compagne eut un rire gai... Et Pierre ne devina pas les larmes qu'il y avait dans ce rire !

10 mai.

nettre tant de joie dans une  
heureuse, si absurdement heu-  
reux cette soirée inattendue, passée

de la créature romanesque s'était  
aux rêves ! Et comme la réa-  
lité !

Dieu ! comment ai-je pu me  
laisser lui..., permettre ainsi tout  
de lui d'entrer en maître dans ma  
vie ! Il eu le secret d'attirer à lui  
d'aimer dais si jalousement !... Main-  
tenant je n'ai jamais plus songer à lui...,  
l'ai rencontré !... Je voudrais  
que j'ai cru voir en lui, par  
ce que nous attendons, avec une  
certitude, petites filles de vingt  
ans, sentir indifférente à la froi-  
deur, signée soudain, sans que je  
sois cette transformation ; cela,  
non, non, humble science de musi-

cienne, — avec toute mon âme aussi, — je venais de lui chanter ses vers, si heureuse naïvement, de ce lien léger que la poésie et la musique jetaient entre lui et moi.

Je voudrais le juger à sa mesure, sans doute ; capricieux, bizarre, bien pareil à la foule des autres hommes... Je voudrais, comme la semaine dernière, jouir du printemps ensoleillé...

Et je ne peux pas !... Non, je ne peux pas !...

Tout bas, la folle Viviane se révolte devant toutes les sages réflexions, les conseils, les remontrances que lui adresse la Raison. Tout ce qu'elle arrive à faire, c'est cacher sa déception, son regret aigu de ce qu'elle espérait — oh ! si ardemment ! — et qui, sans doute, ne sera pas...

Car, je ne puis me le dissimuler, si je lui plaisais... un peu, beaucoup, comme avaient semblé me le dire son attitude, son regard, ses paroles, pendant nos premières rencontres, il essaierait de se rapprocher de moi. Il a été présenté à père, il viendrait tenter une visite, déposer une carte. Il s'arrangerait pour me retrouver dans le monde. Ce leur est si facile, aux hommes, d'en arriver à ce qu'ils veulent pour revoir une femme qui les attire...

Mais, après tout, pourquoi l'attirerais-je, moi?... Qu'ai-je de mieux, de plus, que tant d'autres jeunes filles qui l'ont laissé indifférent ? Il s'est

un moment, en passant, intéressé à moi, — sincèrement ! ah ! j'en suis sûre, de cela ! — peut-être parce qu'il lui avait semblé original qu'une gamine de mon âge se mêlât d'être compositeur ; parce qu'il était curieux de voir quelle musique avaient pu inspirer ses vers...

Maintenant, il le sait, il est blasé sur mon pauvre semblant d'originalité ; il se désintéresse de moi... et m'en avertit discrètement, par la froideur, dont il a glacé, tout à coup, nos relations.

Quand je l'ai vu apparaître ainsi, tellement autre, sur le balcon où je l'attendais, le cœur battant, avec l'espoir — oh ! bien naïf ! — qu'il avait compris tout ce que j'avais follement jeté dans mon chant, la pensée m'a soudain bouleversé l'âme que nous n'étions pas à l'unisson... Il l'avait senti... Et, en honnête homme, il se déroba, pour que je ne puisse m'imaginer ce qui n'était pas...

Une telle révolte de mon orgueil, alors, m'a secouée, que je n'ai plus eu en moi que la seule idée de lui prouver qu'il s'était trompé, que je le tenais pour un indifférent !

Jacques était là, près de moi, très *flirt*. Je l'ai été, moi aussi..., pour que M. Husseau ne pût me croire occupée de lui. J'ai causé gaiement. Je me suis prodiguée à toutes et à tous...

Pas une fois, je ne l'ai regardé, *lui*. Et je sais pourtant toutes les paroles qu'il a dites, tous ses gestes... Il était nerveux... Oh ! pas plus que moi !... Mais moi, je suis une comédienne supérieure... heureusement !...

Malgré tout, c'était encore une douceur de le savoir là... Mais bientôt il est parti. Lorsqu'il a passé devant la salle à manger, où je causais avec Jacques, j'ai senti — pour la première fois, depuis notre entrevue sur le balcon — son regard sur moi ! c'était *notre* adieu, ce regard... Et un regret si aigu m'a envahie tout entière, que j'ai cru que mon beau courage allait m'abandonner et que j'éclateraï en sanglots — comme une enfant en détresse.

Et cependant, — c'est un rire joyeux qui est sorti de ma gorge affreusement serrée. J'ai eu, pour Jacques, la réponse et le geste qu'il fallait, et je suis demeurée d'apparence calme, tranquillement assise, à déguster ma glace, tandis qu'un désir éperdu me secouait de courir à *lui*, pour le supplier de ne pas partir ainsi.

La porte s'est refermée avec un bruit sec : c'était fini. Alors, mon entrain factice est tombé. Jacques, étonné de mon air morne et de ma pâleur, m'a demandé :

— Qu'avez-vous ? Viviane. Vous semblez, tout à coup, si fatiguée !



J'ai donné un prétexte quelconque, et j'ai regagné le salon, obligée de jouer mon rôle jusqu'au bout. Il fallait bien que personne ne pût se douter... Dieu ! quelle souffrance que cette fin de soirée !... Comme tout m'a semblé vide, sans chaleur et sans vie...

25 mai.

Hier, en rentrant, j'ai trouvé un mot de Mme Hudson, me demandant de venir déjeuner, ce matin, chez elle.

Elle montrait une insistance si affectueuse, que j'acceptai sans défiance, réclamant seulement ma liberté pour trois heures, car j'avais promis à mes mioches d'aller les promener au bois avec Henriette.

J'ai tant besoin en ce moment des caresses de « mes tout petits », qui m'apaisent et me font oublier !...

Avec eux, je puis, sans redevenir trop lâche, affronter le Bois dans sa parure toute neuve de printemps... J'arrive à jouir sans pensée du soleil plus chaud, sur l'herbe d'un adorable vert tendre, à vivre comme les enfants, les bêtes, les plantes, sans songer, sans souffrir !

Donc, ce matin, vers midi, je gagnai la rue Murillo. J'adore la vue du grand hall de Mme Hudson sur le parc. On a l'illusion de posséder à soi ces pelouses, où les arbres font de larges ombres,

où le soleil irise allégrement de minuscules jets d'eau.

Je sais que mon hôtesse aime beaucoup à ce que ses invitées soient très élégantes, — comme elle-même ; et, pour lui faire plaisir, j'avais mis une certaine robe mauve, ourlée de guipures rousses, — qui est, en ce moment, ma tenue de prédilection. Ce mauve mélancolique, c'était la nuance qui convenait à mon « état d'âme ! »... Comme j'entrais dans le petit salon qui précède le hall, le timbre d'une voix, qui alternait avec celle de Mme Hudson, m'a fait tressaillir... Féminine, elle rappelait pourtant sa voix, à lui/...

Je me suis sentie pâlir un peu, puis par réaction, devenir toute rose...

A ce moment, je pénétrai dans la grande pièce d'un décor pittoresque, — *modern style*, bien entendu.

Au fond, dans l'espèce de véranda fleurie qui ouvre sur le parc, Mme Hudson était assise, causant avec une jeune femme brune, que jamais je n'avais rencontrée chez elle... Comment aurais-je pu oublier ce visage pensif, ces yeux gris voilés par les cils noirs, très doux, avec quelque chose de triste...

Mme Hudson me fit l'accueil chaleureux auquel, affectueusement, elle m'a habituée.

— C'est une vraie aurore qui entre ce matin,

dans mon salon, avec vous, *darling*... Mais, j'espère, une aurore bien gaie. L'autre soir, vous aviez une mine grave de petite nonne, pendant le concert chez les Demussy !

Puis, se tournant vers la jeune femme, dont je sentais le regard fixé sur moi :

— Je suis très fière de vous présenter notre Jacques Yvelines... dont vous avez tant et tant entendu parler..., quand ce ne serait que par votre frère, M. Husseau...

Dieu ! c'était Hélène d'Esprées que j'avais là, près de moi, cette Hélène qu'il aime tant... Ce fut comme si quelque chose de lui m'enveloppait soudain ; et l'impression fut si forte que mon cœur se prit à battre éperdument.

Mme Hudson continuait :

— Viviane, ne me grondez pas ! Comme je me défiais de votre humeur sauvage du moment, je vous ai prise en traître, et ne vous ai point prévenue que vous déjeuneriez, ce matin, avec Mme d'Esprées, qui souhaitait beaucoup faire votre connaissance. Je vous avoue que je n'étais guère inquiète de ma petite machination : deux femmes comme vous sont faites pour s'entendre !

Mme d'Esprées et moi, nous eûmes le même geste de protestation vers Mme Hudson. La glace était rompue ; le sourire d'Hélène d'Esprées tomba

sur moi, si attirant, que, spontanément, je me sentis conquise, et lui souriant, moi aussi, comme à une amie, je m'assis à côté d'elle, sur le canapé bas.

Elle commençait de cette voix dont le timbre est tellement celui de son frère :

— Vous allez me trouver bien curieuse à votre égard, mademoiselle ; mais voulez-vous croire que cette curiosité apparente n'est qu'un intérêt très vrai, né le jour même, où j'ai entendu, ici, vos deux dernières œuvres : *Spleen* et *Chant d'été*. Elles ont enchanté mon âme de musicienne. Puis, comme je demandais, à Mme Hudson, le nom du compositeur qui me charmait à ce point, elle m'a simplement montré la grande photographie de vous, qui est là...

Elle désignait le guéridon, où je trône près d'Harry.

— Et mon âme de peintre, cette fois, a été complètement séduite. Aussi vous ne vous étonnerez pas si j'ai accepté, avec empressement, la proposition qui m'était adressée de venir déjeuner, ce matin, avec vous...

Toutes ces choses, si aimables que j'en étais confuse, Mme d'Esprées me les disait, m'enveloppant de son regard charmant, avec ce sourire qui eût attiré les plus farouches. Et Dieu sait combien tout mon cœur était tenté d'aller à elle!...

Aussi une exclamation, bien sincère, m'est venue :

— Oh ! madame ! vous êtes trop indulgente, et j'ai très peur que la vraie Viviane ne réponde bien mal à votre attente... En ce moment, surtout, elle ne vaut rien du tout ; c'est une pauvre personne nerveuse, fantasque, d'humeur sombre !

Les mots m'étaient échappés comme si une sorte de magnétisme eût émané des yeux gris fixés sur les miens, qui semblaient vouloir lire jusqu'au fond de moi-même... Un désir me venait de confier ma détresse au cœur de cette inconnue, qui apparaissait si bon, dans son regard... Hélène d'Esprées devait savoir la vérité, elle ! N'est-elle pas *sa* meilleure amie ?

Heureusement, je ne succombai pas à cette tentation de bébé ; et je m'écriai seulement :

— Voulez-vous me permettre de vous dire, madame, que mon piteux état d'esprit — tout passager ! — ne m'empêche pas d'aimer très fort les œuvres de vous que je connais ! Moi, qui suis une façon de mère de famille — car j'ai de très jeunes amis, que je considère comme des bébés à moi, — j'ai rêvé bien souvent devant vos portraits de « tout petits », si vrais, si vivants ! Je m'étais demandé comment vous arrivez à faire

poser ces tourbillons?... Maintenant que je vous connais, je comprends... Vous devez les contempler d'un certain regard « prenant », que je vous ai vu tout à l'heure... Et c'est fait : ils sont sous le charme..., comme moi !

J'avais parlé dans un élan. Hélène d'Esprées me prit la main, une seconde. Je sentis ses doigts presser les miens tandis que cette voix que j'aime disait un peu bas :

— Alors, vous voulez bien que nous soyons amies ? Je le désire très vivement.

Elle me regardait avec des yeux si attirants que je faillis me jeter à son cou, moi, la Viviane des élans irréfleohis... Par bonheur, pour la correction, Mme Hudson, disparue un instant, rentrait dans le hall avec Willie et Harry, et nous allâmes prosaïquement déjeuner. Pourtant, j'avais eu le temps de répondre à l'étreinte des doigts fins, et de jeter à mi-voix ce cri de mon être entier :

— Oh ! oui, de tout mon cœur, je souhaite n'être plus une étrangère pour vous, madame !

Être l'amie d'Hélène d'Esprées, n'était-ce pas me rapprocher de *lui*, qui s'éloigne de moi tout à coup, sans que je l'aie mérité?... Grâce à la présence de sa sœur, je le sentais moins loin ; et, dans la joie que j'en avais, je me sentais revivre à l'espoir, au cher espoir ! Je me reprenais à at-

tendre... Quoi? je ne sais... Sûrement quelque chose de bon!... Comme la promesse d'un bonheur inconnu mais certain, chantaient dans mon esprit, les mots qu'elle avait prononcés : « Voulez-vous que nous soyons amies? » Je devenais très gaie pour la première fois depuis le 7 mai — ce 7 mai que jamais je n'oublierai! — Je causais joyeusement, sans effort, répondant à Harry, qui me taquinait à propos d'Enesco, ma *grrrande* passion :

— Alors, mademoiselle Viviane, à quand la nouvelle rencontre avec l'homme célèbre? Quand, de nouveau, pour lui, mettez-vous en pièces, votre montre, vos gants et un sac de voyage?...

Et, malgré mes protestations, il se mettait à raconter à sa voisine les péripéties de ma rencontre, l'été dernier, avec Enesco dans le couloir d'un wagon-restaurant.

Hélène d'Esprées écoutait, un sourire aux lèvres de grande sœur indulgente... Puis se tournant vers moi, elle me dit :

— Vous êtes très enthousiaste, n'est-ce pas, mademoiselle?

J'avouai, confuse :

— Oh! oui, beaucoup trop! C'est un peu ridicule à mon âge, et quelquefois bien gênant... Mais, somme toute, je ne regrette pas d'être ainsi; cela



met tant de mouvement, d'imprévu, dans l'existence et j'ai une telle horreur de la vie *plate!*

— Je suis bien sûre que la vôtre ne mérite jamais ce qualificatif, répartit Mme Hudson en riant. Vous vous entendez trop bien à la panacher de distractions et d'occupations ; ô indépendante Viviane, ne vous mariez jamais !

Je protestai tout de suite.

— Ne pas me marier ! Et Denise ? Ma Denise que je désire si fort avoir un jour !

— Ah ! oui, elle adore les enfants, expliqua Mme Hudson à Hélène d'Esprées. Alors, petite fille, pour l'amour d'eux, vous passerez sous le joug marital ?

— Mais, madame, je vous assure qu'il ne m'effraie pas du tout !

— Vraiment ? même s'il vous faut obéir du matin au soir ?

*Lui* obéir à lui... Oh ! comme cette obéissance-là m'aurait semblé douce ! Les yeux détournés, je dis un peu lentement :

— Faire la volonté d'un être aimé, ce n'est pas obéir, c'est lui prouver seulement à quel point on l'aime, et jamais on ne trouve assez de ces preuves-là !

Hélène d'Esprées me regarda ainsi qu'elle sait le faire, avec des yeux profonds, et comme, le

déjeuner finissant, nous passions dans le hall, elle se rapprocha de moi, affectueuse :

— Je suis très fière d'avoir ainsi tout de suite deviné en vous une sœur d'idées et de goûts... J'aime ce que vous venez de dire... c'est tellement ma propre pensée.

Et elle conclut :

— Vous devez me ressembler beaucoup, moralement.

Je m'écriai :

— Ah ! je voudrais bien !... mais je ne le crois pas, vous êtes si parfaite !

— Là ! comme la personne enthousiaste se retrouve vite ! Ainsi, pour me juger de la sorte, il ne vous faut qu'une heure ? Je suis vraiment flattée, mais encore plus surprise !...

Moi, suppliante un peu :

— Je vous en prie, ne soyez pas moqueuse... et ne raillez pas mon intuition qui, généralement, ne me trompe jamais ! Du reste, j'ai beaucoup entendu parler de vous... et possède des documents... *certain*s sur tout ce qui vous touche : talents, charme, bonté...

Elle m'arrêta vivement et du même ton léger :

— De grâce, de grâce... Eh bien ! je peux remercier le ciel de m'avoir accordé de bienveillants amis pour me faire une telle réputation !... Donc,

admettons que je suis parfaite — bien que cette idée me paraisse plutôt inattendue ! — en ce cas, je dois paraître terriblement ennuyeuse ! Car la perfection est un de ces mérites qu'on vénère, surtout à distance de ceux qui semblent en être revêtus.

Je réplique bien vite :

— D'abord vous n'êtes pas complètement parfaite, puisque vous pouvez vous montrer très moqueuse... Mais votre perfection ou demi-perfection, telle qu'elle se révèle, est délicieuse ! Voilà !

— Voilà ! Et moi je conclus que vous devez être la plus indulgente des amies.

Là-dessus, comme Mme Hudson s'informait de sa peinture, elle changea la conversation.

— Pour le moment, mon temps est assez libre. Je n'ai pas de portrait en train et j'en profite pour dévorer force volumes.

Se tournant vers moi, elle me demanda si j'aime à lire... Et nous voici causant livres, musique, voyages, effleurant, discutant des idées... Je sentais bien que Mme d'Esprées m'interrogeait avec une secrète pensée, mais elle m'inspirait la même confiance que son frère et je trouvais très facile de lui dire mes préférences, mes goûts, mes enthousiasmes, mes souvenirs... Ses yeux gris m'écou-

taient avec une attention encourageante !... Ah ! que j'aurais été heureuse d'avoir une grande sœur comme elle ! Tout bas, j'espérais toujours qu'elle allait être amenée à parler de *lui*... Mais tout à coup, nous avons été interrompues par une apparition qui a dilaté d'orgueil mon âme de « *maman en second* ».

Guy et Jean-Jean étaient introduits par le valet de chambre et s'avançaient la mine grave, jolis comme des amours, — des amours un peu intimidés, — vers Mme Hudson dont Guy baisa la main avec la plus amusante courtoisie.

Puis ce furent des *shake-hands* très masculins pour Willie et Harry, un bonjour timide à l'adresse de ma compagne et enfin, vers moi, un de ces élans qui me vont droit au cœur.

Jean-Jean avait grimpé sur mes genoux et me serrait le cou à m'étouffer, pendant que Guy, qui n'avait pu attraper qu'une main, réclamait à voix basse, énergiquement :

— Voyons, Jean-Jean, descends, tu prends Viane pour toi toute seule, je peux pas l'embrasser !

Mais, comme la petite ne semblait pas vouloir entendre, il eut l'idée lumineuse de monter sur le divan, debout, derrière moi, et de plus belle, les quatre petits bras m'entourèrent avec tendresse,

les joues satinées cherchant mon visage. Alors Hélène d'Esprées s'exclama gaiement :

— Eh bien ! si Mlle Viviane adore les enfants, au moins, elle est payée de retour !

Les premières minutes passées, mes « mioches » consentirent à s'asseoir sagement à mes côtés, chacune de mes mains solidement prisonnière de leurs menottes gantées. D'un air posé, — le plus comique du monde, — Guy répondait aux questions de Mme Hudson, sur la santé de sa mère, ce pendant que Jean-Jean levait discrètement de grandes prunelles attentives sur la dame brune assise en face d'elle, qui lui souriait.

Je remarquai le regard d'Hélène d'Esprées, alors je dis :

— Il faut que je vous présente « mes petits », des façons de bébés à moi ; je les ai vus naître !  
Et je nomme :

— Monsieur Guy de Rives, six ans, et sa sœur mademoiselle Jeanne de Rives, autrement dit Jean-Jean, quatre ans et demi.

Une petite main me tira par ma manche :

— Non, Viane, j'ai cinq ans depuis ce matin.  
Je l'embrassai chaudement :

— Cinq ans ! mon amour ! Comment, tu as cinq ans ce matin ? Vite, il faut que nous cherchions

ce que je vais te donner pour cet anniversaire !

Puis, afin d'achever la présentation, je poussai Guy et Jean-Jean vers Hélène :

— Allez embrasser cette jolie dame-là, elle aime beaucoup les enfants sages.

Et les lèvres de Jean-Jean se posèrent sur la joue mate du peintre, pendant que Guy opérait son baise-main habituel.

Hélène d'Esprées me remercia d'un sourire :

— Ils sont exquis, ces enfants, fit-elle lentement, le regard arrêté sur les cheveux *auburn* de Jean-Jean, où le soleil mettait des moires d'or rouge. Et comme ils sont habillés !

J'approuvai, contente :

— C'est qu'ils ont une maman qui ne manque pas de goût.

— Et une amie qui n'en paraît guère dépourvue non plus, finit Mme d'Esprées.

Puis, s'adressant aux petits qui avaient repris leur place à mes côtés :

— Vous l'aimez beaucoup, votre amie Viane ?

Jean-Jean se contenta de serrer tendrement sa joue contre mon bras, tandis que Guy répondait de tout son cœur, après un soupir de profonde conviction :

— Oh ! oui ! autant que maman et un peu plus que mon oncle Jacques !

Mme Hudson expliquait :

— L'oncle Jacques est le frère de Suzanne de Rives, M. de Vimeux, un garçon charmant et un très bon musicien... L'autre soir, avec Viviane, il a il a joué à merveille la sonate de Franck.

Hélène dit lentement :

— Oui, je sais, Pierre m'a parlé de lui et de son talent de violoniste.

Pour la première fois, elle prononçait le nom de son frère. Un frisson m'a secouée... Mon Dieu ! est-ce que j'allais savoir quelque chose ? Apprendre pourquoi, tout à coup, il s'est montré glacial?... Mais elle n'a pas continué... C'était certain, maintenant, elle se tairait !

Alors je me suis levée et j'ai dit à Mme Hudson :

— Chère madame, me voici obligée de vous adresser mon adieu. Il me faut remplir à présent le rôle accepté de « maman », promenant sa jeune famille... Je vais vous quitter, mais non pas sans vous remercier mille et mille fois des instants que j'ai passés ici...

Et j'eus un regard pour ma nouvelle amie.

— Alors, Viane, vous ne m'en voulez pas trop de ma trahison ? interrogea Mme Hudson avec malice.

Bien sincère, je répondis :

— Toujours, je vous serai très reconnaissante de cette trahison...

Dans ces mots, était toute la sympathie qui m'entraînait vers Hélène d'Esprées...

La jeune femme avait compris ce que contenaient pour elle mes paroles ; comme je lui tendais la main avec un regret et une prière au fond des yeux, — le regret de l'heure enfuie, la prière de la voir ressusciter ! — elle m'attira vers elle et m'embrassa :

— Ne trouvez-vous pas qu'il faut que nous nous quittions en amies... et en amies qui désirent se revoir ?

Elle dut lire sur mon visage toute la joie que me donnaient ces derniers mots et continua, en souriant :

— Il m'est venu une idée, peut-être bien indiscreète, mais si tentante que je tiens à vous la soumettre... J'aurais un très grand plaisir à faire, au pastel, un croquis de votre petite amie. Cela m'est facile, puisque je puis disposer en ce moment d'un après-midi. Voulez-vous être l'interprète de mon désir auprès de Mme de Rives que je n'ai pas le plaisir de connaître, et si elle consentait, voudriez-vous m'amener « votre fille », puisqu'on vous la confie souvent ?

J'interrogeai malgré moi :

— L'amener chez vous, rue de Bourgogne ?

En mon esprit, tintaient ces mots : « Hélène



d'Esprées demeure dans le même hôtel que son frère ! » Aller si près de lui... Cette idée faisait battre mon cœur, mon faible cœur.

Mme d'Esprées devina peut-être ma pensée ; elle précisa tout de suite :

— Oui, chez moi, dans le pavillon spécial où se trouve mon atelier, au fond d'un jardin ; Mlle Jean-Jean pourra faire une moisson de violettes ; la pelouse en est embaumée encore.

Puis s'adressant à la petite, qui écoutait, très attentive :

— Voulez-vous venir me voir ? J'ai de jolis petits chats, un tout blanc et un tout noir...

— Avec Viane ?

— Oui, avec Viane, répéta Hélène d'un ton encourageant.

— Oh ! oui, alors, fit Jean-Jean, décidée.

— Maintenant que j'ai le consentement du modèle, il ne me faut plus que celui de la maman et du jeune Mentor !

— Vous avez ce dernier, fis-je avec élan. Et quant à l'approbation de Suzanne, je puis vous la promettre dès à présent. Je sais qu'elle désire beaucoup avoir un portrait de Jean-Jean. Elle serait ravie et bien reconnaissante de vous le devoir, car elle est, comme moi, une grande admiratrice de vos œuvres.

— C'est donc chose conclue. Voulez-vous venir jeudi, à deux heures?

J'inclinai affirmativement la tête, et après un dernier regard à Mme d'Esprées, qui lui disait mon meilleur merci, je suis sortie emmenant mes « mioches ».

Dehors, Henriette et l'auto nous attendaient.

Une fois installée dans la voiture, Guy et Jean-Jean à mes côtés, j'ai, d'instinct, levé les yeux sur la véranda où je venais de faire une si ample provision de bonheur...

Dans la baie grande ouverte, Hélène était accoudée près de Mme Hudson; et, en moi, est descendu comme un long baiser muet, plein de promesses, le regard de ses yeux gris, qui ne doivent plus chercher dans la vie que le bonheur des autres...

Quelle lumineuse promenade j'ai faite, avec un espoir sans nom plein le cœur!

Et, ce soir, j'écris... J'écris toutes ces choses, qui peut-être me feront pleurer, un jour, lorsque je les relirai... si... si l'avenir n'a pas été tout ce que le souhaite mon cœur!



## VIII

Assise dans un fauteuil d'antique tapisserie, les mains abandonnées sur les genoux, Hélène d'Esprées songeait devant le chevalet préparé. Sans le voir, elle contemplant le décor habituel de son atelier, auquel des meubles anciens, des bibelots rares, des fleurs en profusion, de soyeuses draperies enserrant des tableaux de maître, donnaient un aspect à la fois intime et pittoresque.

Dehors, c'était la gaité de juin qui emplissait le jardin de la fête des couleurs, de la griserie des parfums d'été.

— Un vrai temps de fiancés, pensa la jeune femme.

Et au plus profond de son cœur, une fibre douloureuse tressaillit. Il y avait dix années qu'elle était veuve... Dévouée toute à son frère, occupée d'œuvres de charité, distraite par la peinture et la musique, par les inévitables obligations de l'existence mondaine, elle s'était reprise à vivre...

Mais son âme n'avait rien oublié de son fugitif bonheur, ni du terrible prix dont elle l'avait payé.

D'un instinctif mouvement, elle secoua la tête comme pour échapper à la hantise du souvenir auquel, ce jour-là, elle ne voulait pas s'abandonner, puisqu'elle attendait Viviane Daunou et sa mignonne amie.

Elle avait évité de parler à Pierre de sa rencontre avec la jeune fille chez Mme Hudson, car n'ayant pu acquérir la certitude que Viviane n'était pas fiancée à Jacques de Vimeux, elle ne voulait pas distraire son frère de la résolution d'oublier la jeune fille, qu'il avait rapportée de sa soirée chez Mme de Rives. Elle gardait encore l'impression d'angoisse qu'avait jetée en elle l'expression du visage de Pierre quand, vers minuit, il avait pénétré dans le salon où elle travaillait.

Saisie de l'altération de ses traits, elle avait été à lui, avec une question anxieuse :

— Pierre, qu'y a-t-il?... Que s'est-il passé?

— Oh ! rien que de bien prévu, ma pauvre amie. J'avais été très clairvoyant : *ils* se sont aimés, ils s'aiment et ils s'épouseront !

Il avait articulé ces mots d'un ton âpre et ironique, où grondait tout le trouble de son âme

passionnée. Puis soudain, dans une détente de sa volonté, il s'était jeté sur le grand divan, tout ensemble découragé et révolté devant la déception que lui infligeait la destinée et qu'il n'eût jamais imaginé devoir être si cruelle.

Alors, Hélène avait eu pour lui les mots de tendresse qui, autrefois, endormaient ses chagrins de petit garçon trop sensible. Et peu à peu, Pierre, apaisé par cette affection presque maternelle, avait pu répondre aux questions de la jeune femme.

Hélène n'avait pas été aussi aisément que lui, convaincue qu'un lien unissait Viviane et Jacques de Vimeux. Mais, prudente, elle s'était tue, ne voulant pas rendre un vain espoir, peut-être, à son frère. Et, d'ailleurs, elle souhaitait savoir si vraiment cette jeune fille, souverainement entrée tout à coup dans la vie de Pierre, méritait l'enthousiaste admiration, dont il lui offrait l'hommage. Était-elle vraiment celle que sa tendresse pouvait désirer comme femme à ce frère, qui était un peu son enfant?... Ou bien l'imagination du poète avait-elle créé seule la créature charmante dont la pensée le hantait?...

Respectant sa volonté, elle l'avait laissé s'absorber, de nouveau, dans ses travaux avec une fougue persévérante ; elle savait bien qu'il y trou-

verait le meilleur des baumes. Mais le baume paraissait, cette fois, devoir demeurer quelque temps sans action : Pierre était, sombre, fuyait obstinément le monde, se refusant à accepter toute invitation, comme s'il eût été obsédé par la crainte d'y rencontrer la jeune fille qui incarnait pour lui un rêve irréalisable.

Ainsi que les êtres d'imagination très vive, il ne doutait pas de la vérité des faits que cette imagination lui faisait concevoir ; c'est pourquoi il gardait la conviction que Viviane Daunou était destinée à devenir la femme du lieutenant de Vimeux. Et cette conviction lui était singulièrement douloureuse.

Hélène, avec l'intuition de sa maternelle tendresse, s'en apercevait bien ; et un beau jour qu'elle peignait, elle avait tout à coup jeté ses pinceaux, et songé résolument :

— Cela ne peut durer ainsi ; il faut que, moi, sans en rien dire à Pierre, je la voie, cette Viviane, que je lui parle, que j'arrive à la connaître et à savoir la vérité en ce qui concerne son avenir. Pierre est sous le charme, il est incapable de la juger...

Et comme Hélène était femme d'action, aussitôt, elle s'était mise en campagne. Huit jours plus tard, grâce à l'amabilité de Mme Hudson,

elle voyait apparaître la jeune fille, qui avait tant séduit son frère.

A son tour, elle était conquise... mais pas plus renseignée. Mme Hudson, discrètement interrogée, avait répondu qu'elle croyait le mariage de Jacques et de Viviane, le plus cher désir de Mme de Rives ; mais elle ignorait si quelque promesse existait entre les jeunes gens, qui, d'ailleurs, semblaient fort se plaire, Jacques évidemment sous le charme...

Mais elle, Viviane, que pensait-elle?... Hélène se dit qu'elle le saurait. Elle devinait Viviane, d'âme fermée aux étrangers et aux indifférents ; mais confiante pour les aimés ; et elle voulait être de ceux-là, non plus seulement pour le bonheur de son frère, mais aussi pour obéir à l'élan de sympathie qui l'entraînait vers la jeune fille.

— Si Pierre savait qu'aujourd'hui même, elle vient ici, songea tout à coup Hélène, une lueur malicieuse dans les yeux. Que ferait-il bien ?

Elle n'eut pas le loisir de le chercher : un coup de timbre vibra. Puis, ce fut dans le vestibule, une voix fraîche d'enfant, à laquelle répondait une autre voix plus grave. Et la portière de l'atelier s'écarta devant Viviane, fine dans sa robe printanière, sous la capeline fleurie de muguet, tenant Jean-Jean par la main. Un



rayon de soleil avait, avec elles, glissé dans l'atelier, nimbant de lumière le visage de la jeune fille, allumant des éclairs d'or rouge dans les boucles du baby. Et l'âme du peintre tressaillit de plaisir devant cette double apparition.

— Soyez les bienvenues, et merci de ne pas m'avoir oubliée, fit Hélène, s'avancant, avec une caresse pour la petite, dont la menotte ne quittait pas la robe de la jeune fille.

Puis, d'un geste amical, elle tendit ses deux mains à Viviane qui, avec un sourire ravi, lui murmurait :

— Alors, ce n'est pas un songe !... Vous nous attendiez pour de bon ?... Depuis huit jours, cette pensée-là me semblait trop délicieuse pour être réelle... J'avais une telle peur d'avoir rêvé votre invitation !

Affectueuse, tenant toujours les deux mains de la jeune fille dans les siennes, Hélène répondit :

— Voulez-vous croire que, moi aussi, je me fais une fête de cette journée ? Je sens si bien qu'elle nous laissera plus près encore de devenir de *vraies* amies !

De sa manière spontanée, Viviane se pencha vers la jeune femme avec un baiser :

— Comme vous êtes bonne, madame ! Mais ne

me dites pas trop de ces choses, car elles me feront vous aimer follement et peut-être, ensuite, je souffrirai de sentir que vous ne pouvez me donner toute l'affection que je souhaiterais de vous !... C'est très lâche, mais, maintenant, j'ai peur... oh ! si peur des tendresses nouvelles... Elles donnent parfois tant de déceptions !

Une angoisse avait passé dans les yeux qui avaient pris soudain une profondeur d'eau triste.

Hélène, un peu surprise, regarda la jeune fille, puis, elle dit, sa main posée sur l'épaule de Viviane :

— Avec moi, il ne vous faut rien craindre de semblable, enfant ; je vous assure que votre meilleure amie ne peut désirer plus que moi votre bonheur, — qui doit être celui d'un autre, acheva sa pensée.

Mais changeant d'accent, elle reprit d'un ton de badinage :

— Comme votre « fille » doit me trouver une dame peu aimable, pour les petits enfants ! Je ne m'occupe pas d'elle...

S'asseyant, elle attirait Jean-Jean sur ses genoux, enlevait la capote de paille qui auréolait le visage menu ; et, avec délices, elle caressa les boucles capricieuses, légères comme une brume d'or fluide.

— C'est une couleur unique, n'est-ce pas? interrogea Viviane, qui, sur la demande de la jeune femme, avait elle-même quitté gants et chapeau.

Hélène répondit par un regard ravi, qui effleura la jeune fille restée debout devant elle. Alors un sourire d'amie éclaira tout son visage. Elle dit affectueusement :

— J'aime vous avoir ici, où jamais je ne reçois d'indifférents, parce que j'y ai trop de souvenirs... Vous connaissez la route de mon atelier, maintenant... et vous reviendrez, j'espère; vous reviendrez me chanter du Jacques Yvelines; pour moi seule... Je sais bien qu'ici, dans l'intimité, ce jeune compositeur sera vraiment lui-même et me montrera bien alors tout ce qu'il vaut.

— Comme vous me devinez toujours, fit Viviane, radieuse. Mais à quelle tentation vous allez m'exposer, car après avoir été ainsi accueillie par vous, madame, je vais vivre avec le désir de venir très souvent, trop souvent, vous trouver... Et si je succombe à cette tentation, sûrement vous devrez me trouver indiscrete!

— Oh! le vilain mot, oublions-le vite, toutes les deux. Et maintenant, au travail! Mon amour de modèle, je charge votre amie Viane de vous conter une de ses plus belles histoires, pendant

que moi je vais faire ici, sur ce grand papier blanc, une seconde petite Jeanne de Rives, toute pareille à celle qui me regarde, en ce moment, avec des yeux très intrigués !

Et Hélène asseyait, en face d'elle, le bébé tout pénétré de la gravité de la situation. Mais Jean-Jean, soudain, eut un geste vers Viviane, qui se pencha vers elle et se redressa souriante :

— Votre modèle est très inquiet de savoir si son sosie, celui dont vous venez de parler, aura aussi une robe de liberty bleu pâle, et une colerette de guipure ? Je peux lui affirmer, n'est-ce pas, que vous ne la peindrez pas en chemise ?

Hélène se prit à rire, et tout en préparant ses pastels :

— Alors, nous tenons déjà aux vanités du monde ? mademoiselle Jean-Jean. Eh bien ! tant mieux, car vous allez poser comme une image, afin que votre portrait soit aussi joli que vous.

Puis, tandis qu'elle commençait, se tournant vers Viviane, elle continua :

— Vous êtes ici chez vous, ma chère petite amie. Allez, venez, regardez, faites de la musique à votre aise ; et même, si la solitude du jardin vous tente, tirez-nous votre révérence et promenez-vous, car je vois que Jean-Jean n'a pas

besoin d'écouter une histoire pour être très sage!

Viviane eut un regard d'envie vers l'allée entrevue de l'atelier, où l'ombre vibrait de gazouillements.

Mais devait-elle s'y aventurer, au risque de se trouver peut-être tout à coup en présence de Pierre Husseau?... Cette pensée lui jeta au visage une ondée rose — désir ou crainte?... Elle ne précisa pas, et demanda seulement, hésitant un peu :

— Vraiment, je ne serais pas indiscrete en allant jouir, de plus près, de votre adorable jardin?

— Pas indiscrete du tout!... Le jardin est à vous toute seule; mon frère est sorti à cette heure, et vous n'avez à craindre nulle rencontre. Allez, ma chérie, nous allons rester en tête-à-tête, Jean-Jean et moi.

Décidément, la petite était conquise, car elle accepta de très bonne grâce la décision de son peintre. Viviane lui dit :

— Tu vas être bien sage, n'est-ce pas, avec la jolie dame si bonne pour toi, tandis que Viane va te chercher des violettes?...

Elle inclina gravement la tête avec toute la majesté d'une souveraine accordant un congé à sa demoiselle d'honneur, sans cesser de regarder

un certain éventail japonais, très drôle, que lui avait indiqué Hélène.

Viviane, tranquille alors, franchit la porte-fenêtre, et comme une enfant, jouissant de sa pleine liberté, elle se prit à marcher au hasard de l'allée.



## IX

Elle savait, par Mme Hudson, qu'Hélène d'Esprées aimait à travailler solitairement, et sûre de l'avoir toute à elle, la séance finie, elle éprouvait une joie à se sentir tout à coup enveloppée de l'atmosphère même où *lui* vivait d'ordinaire.

Au bout de cette allée, c'était, entre les arbres, le majestueux hôtel où il demeurait avec sa sœur... Instinctivement, elle fit quelques pas encore pour mieux voir cette maison dont les pierres mêmes ne lui semblaient pas indifférentes, — elle le sentait trop bien ! Et alors par delà les parterres de jacinthes et de crocus frais éclos, elle aperçut la haute façade, aux fenêtres entr'ouvertes, que baignait une clarté de soleil...

Mais vite, elle se rejeta en arrière, car quelqu'un descendait le perron qui amenait au jardin... Quelqu'un qui ressemblait... ah ! oui qui ressemblait à Pierre... C'était lui ! bien lui !... Alors, pourquoi Hélène avait-elle dit qu'il était sorti?...



Vaguement, elle pensa qu'elle devait s'éloigner... le laisser passer, quand il constaterait sa présence, que c'était son devoir de jeune fille bien élevée... Pourtant, elle n'eut pas un mouvement, elle demeura dans l'allée, frémissante et toute rose, sous la voûte des feuilles trempées de soleil, un sourire sur ses lèvres qui tremblaient un peu...

Lui, approchait, distrait, se dirigeant vers l'atelier. Brusque, il s'arrêta, bouleversé, comme si une incroyable apparition se fût soudain dressée devant lui, tandis que lentement, il disait :

— Est-ce que je rêve?... ou bien est-ce réellement *vous* que j'ai en cette minute devant moi, dans ce jardin qui est le mien, près de cette maison qui est mienne... d'où je sors à l'instant?

Avec un effort pour ne rien trahir de l'émotion qui lui faisait bondir le cœur, elle répliqua, inclinant la tête gaîment :

— Mais oui, c'est bien moi, Viviane Daunou ! Vous me surprenez en pleine escapade... Tandis que Mme d'Esprées fait le portrait de ma petite amie Jeanne de Rives, elle m'a donné la clef des champs, et j'en profite, comme vous le voyez, pour commettre une très grande indiscrétion et envahir vos terres !...

Elle parlait d'un ton de badinage voulu, qui

permit à Pierre de surmonter son trouble. Raidi contre la folle allégresse qui l'avait ébloui, comme une onde lumineuse, parce que, soudain, elle était là, devant lui, près de lui, il expliquait, redevenu maître de lui-même :

— Travaillant beaucoup en ce moment, j'ai vu assez peu Hélène, ces jours-ci, et j'ignorais qu'elle dût commencer un nouveau portrait. Vous me voyez désolé, mademoiselle, d'avoir, par mon ignorance à cet égard, pratiqué bien mal l'hospitalité... Je crains fort que mon très vif étonnement, d'il y a une minute, ne vous ait paru bien peu accueillant ! Veuillez me le pardonner.

Il s'exprimait d'un accent de stricte politesse ; bien différent du ton de leurs premières causeries. Viviane le sentit et toute sa gaité fut glacée.

Certes, ce n'était pas la joie que trahissait son visage !

Elle avait répondu à ses paroles par un léger signe d'acquiescement. Un silence tomba entre eux, — qui s'aimaient... et doutaient l'un de l'autre.

Autour d'eux, sous le ciel de turquoise, la jeune verdure épanouie dans le soleil, les pétales qui s'éployaient sous la lumière caressante, disaient la sérénité des choses qui ne

souffrent pas, parce qu'elles n'aiment ni ne pensent.

Machinalement, ils avançaient dans l'allée, se rapprochant de l'atelier.

Encore une fois pour Viviane, c'en était fait du bonheur de la rencontre imprévue. Songeuse, enfermée soudain dans une réserve fière, elle marchait, le cœur serré, l'esprit obsédé par la même question, toujours sans réponse : « Qu'a-t-il contre moi?... Pourquoi est-il changé? »

Mais, jamais, elle n'eût voulu rien lui laisser pressentir de sa soif de connaître la vérité. Pour clore ses lèvres, il suffisait qu'elle lui vît ce visage impassible, cette attitude froide, qui le faisaient tellement autre du Pierre Husseau qu'elle avait connu chez Droze, puis revu au Palais de Glace.

Elle ne soupçonnait pas que c'était pour lui un supplice de cheminer ainsi près d'elle, avec l'idée qu'elle était destinée à un autre, sans qu'il osât, lui aussi, prononcer la question qui le hantait, dès qu'il pensait à elle.

Ils étaient si près qu'il pouvait distinguer le fin duvet qui veloutait ses joues... Les plis légers de sa robe gris pâle, le frôlaient par minute, très doucement...

Oh ! pourquoi ne pouvait-il oublier le visage

brun qu'il avait vu si souvent chercher son regard !

Mais voici, qu'au-devant d'eux, Jean-Jean arrivait en courant, très agitée. Elle hésita une seconde, à la vue du compagnon de Viviane ; puis, reprenant sa course vers son amie, se jeta à son cou, dans un élan joyeux :

— Oh ! Viane ! si tu savais comme c'est joli !... La seconde petite Jean-Jean, elle a mes cheveux à moi tout à fait et même ma papillote !

Viviane embrassait la petite fille, répétant, distraite de sa peine :

— Et même ta papillote ? mon amour !... As-tu été sage, au moins ?

— Très sage, répondit la voix de Mme d'Esprées qui, à son tour, sortait de l'atelier et se dirigeait vers eux. A la vue de son frère aux côtés de Viviane, elle s'arrêta court, une anxiété la bouleversant, tout à coup ; avidement, elle interrogea les traits de Pierre ; pour elle, ils trahissaient la violente émotion éprouvée ; mais il y avait un reproche dans le regard qu'il leva sur elle :

— Hélène, voici maintenant que tu me fais des mystères ! Tu ne me parles même plus de ton travail ?

■ Avec une gaité voulue, reprenant le chemin de l'atelier, elle lui jeta :

— C'est pour mieux te ménager de charmantes surprises dans les bosquets de ton parc, mon ami!. Pardonne-moi ou plutôt remercie-moi et viens goûter avec nous... Voici une jeune personne qui doit mourir de faim après avoir posé si consciencieusement !...

Et elle eut une caresse pour le visage, appuyé câlinement contre le bras de Viviane.

— Et Guy qui n'est pas encore là ! Est-ce que Guy pourra pas goûter aussi ? demanda tout bas à la jeune fille, Jean-Jean anxieuse.

Viviane eut un geste rassurant :

— Ne te tourmente pas, mon chéri, nous lui garderons sa part, à ton Guy...

Et elle continua pour Hélène, qui écoutait, amusée :

— C'est que Guy et Henriette, l'Anglaise des enfants, doivent nous cueillir chez vous !... Suzanne s'était fait une fête de venir elle-même, tant elle souhaitait pouvoir vous remercier de vive voix... Et puis, ma pauvre amie, s'est trouvée souffrante ce matin d'une forte migraine causée par une lubie de son frère.

Viviane avait parlé avec sa spontanéité coutumière, tant Hélène déjà lui semblait une amie sûre.

Mme d'Esprées eut un regard vers son frère,

dont les traits s'étaient contractés une seconde. Puis, avec un sourire, elle dit :

— Vous êtes sévère pour M. de Vimeux ! Je ne le croyais pas homme à avoir « des lubies ». D'après ce que j'avais entendu dire de lui, je me le figurais très résolu, un être d'action, toujours sûr de ses décisions, pas du tout fantasque !

— Vous vous le figurez très bien, madame... C'est justement parce qu'il a une forte volonté, qu'il est terrible quand il juge devoir faire une chose, pour un motif ou pour un autre !... Ainsi, depuis longtemps, il rêve d'aller aux colonies. C'est pourquoi Suzanne s'est affolée, quand il a raconté, hier, que l'occasion lui était offerte de partir pour le Sénégal. Elle n'a que lui et ses enfants comme famille, tandis que son mari est en mer. Et elle l'aime tant !... Elle serait inquiète sans cesse de le savoir loin, exposé à un mauvais climat ! Oh ! ce serait un affreux chagrin pour elle, s'il partait !

Un affreux chagrin pour Suzanne... Et pour elle, Viviane?... Non, pas pour elle, s'il était permis d'en juger par l'accent très calme dont elle évoquait l'idée de cet éloignement possible. Si Jacques de Vimeux lui eût été cher, comme il l'était à Mme de Rives, elle aussi eût été bouleversée ; désespérément, elle l'eût retenu !...

D'ailleurs, aurait-il alors songé même à partir?...

L'évidence était là, bienfaisante ! Pierre demanda :

— Est-ce que vraiment vous croyez que M. de Vimeux se déciderait à accepter un poste de ce genre ?

— S'il n'écoutait que ses goûts aventureux, je crois qu'il serait vite en route !

— Et vous trouvez qu'il aurait raison ?

— De partir ? non... D'en être tenté ? oui... Il mènerait une vie tellement plus pittoresque que dans toutes les garnisons françaises ! J'aurais bien envie, comme lui, de voir du pays, je le sais, si j'appartenais au sexe masculin ! J'aime tant les équipées riches d'imprévu, dangereuses même au besoin !

Hélène, à son tour, interrogea :

— Alors, l'Afrique vous attire aussi ?

Viviane eut un rire et un geste d'expressive dénégation, tandis qu'à la suite d'Hélène elle rentrait dans l'atelier, où le thé attendait.

— Comme disent les bonnes gens : « Où la chevrette est attachée, il faut qu'elle broute. » Je ne suis qu'une jeune fille, j'adore mon Paris, mon quartier, ma paroisse, mon parc Monceau et, avant tout, mon père, mes amis,

la vie charmante que je mène au milieu d'eux !...

Et elle eut un regard vers Hélène.

— Il est certain que, pour eux, il serait bien dommage que Dakar ou toute autre ville lointaine vous enlève ! En attendant, puisque j'ai le plaisir de vous avoir, cher Jacques Yvelines, goûtez donc à mon thé.

Et Hélène saisit le samovar.

Une clarté illuminait soudain son visage mélancolique ; et elle jeta un coup d'œil sur Pierre, dont les traits s'étaient détendus, tout à coup.

En lui, aussi, la divine espérance ressuscitait et lui murmurait ses promesses...

Avec une gravité plaisante, ayant aux lèvres ce sourire, qu'Hélène connaissait bien, il se mettait en devoir d'installer Jean-Jean et de la servir, amusé de voir le baby recevoir ses attentions avec des mines de femme du monde, tout à fait drôles...

Mais la portière s'étant écartée au même instant sur Guy et Henriette, subitement la femme du monde disparut, pour faire place à une petite bombe, très rose et un peu échevelée, qui se précipita vers Guy et l'embrassa à l'étouffer, en criant avec allégresse :

— Oh ! Guy, arrive vite ! Il y a un baba très bon, comme nous les aimons tant ! Et puis, c'est



si amusant ici... Et tu verras la jolie seconde Jean-Jean, que la dame a peinte !

Un peu ahuri, le petit garçon se dégagea doucement, avec un air d'indulgence pour l'exubérance de sa cadette... Grave, il baisa la main d'Hélène, eut un *shake-hand* pour Pierre et retrouva toute sa fougue pour embrasser passionnément « sa Viane chérie ».

— Heureux âge, où l'on peut témoigner ses sentiments même en public ! remarque Hélène, dont le regard, ainsi que celui de Pierre, avait suivi le mouvement du petit garçon. Goûtez au baba annoncé. Votre amie va vous servir, tandis que moi je réclame mon modèle encore un moment. Consent-il ?

De très bonne grâce, Jean-Jean se laissa emmener ; et, les deux jeunes gens restèrent seuls, dans la véranda proche de l'atelier, qui s'ouvrait sur le jardin.

A travers le large store, un peu baissé, la lumière de printemps entrait, tamisée, enveloppant les êtres et les choses d'une ombre qui semblait rendre les âmes plus proches, dans une atmosphère d'intimité.

Assis près de Viviane, le petit garçon goûtait, avec tout le sérieux requis pour cette importante occupation... Viviane et Pierre à le voir

ainsi, échangèrent un regard amusé... Soudain, entre eux, toute gêne, toute froideur avaient disparu... Viviane en avait l'intuition très douce, si douce qu'elle ne cherchait même pas à savoir quel miracle lui avait tout à coup rendu celui que tout bas, en son cœur, elle appelait le *vrai* Pierre Husseau. Elle se sentait contente, comme seules savent l'être les créatures jeunes, pour qui toute joie est une ivresse.

Ah ! que c'était donc bon de le retrouver tout à coup, alors que, découragée, elle n'espérait plus le revoir ainsi...

La présence de l'enfant empêchait que le tête-à-tête ne fût embarrassant... De l'atelier, par intervalles, montaient les éclats de rire du baby, auxquels répondait le contralto d'Hélène, qui prenait des inflexions caressantes... Et Viviane songea tout haut :

— Ne trouvez-vous pas que le mot « charme » semble avoir été créé pour votre sœur ? Son regard et son sourire font penser au philtre des légendes. Il en émane une attirance souveraine... ils pénètrent dans votre âme et vous laissent conquise en moins de rien. Si j'étais à l'âge de Guy ou de Jean-Jean, — cet âge où l'on rêve aux fées avec une âme de foi, sans vouloir admettre qu'elles n'existent pas, — je serais fermement convaincue

que Mme d'Esprées appartient à cette catégorie d'êtres à part...

Pierre eut une affirmation sincère :

— Oui, Hélène est incomparable. Nul ne la connaît, et par cela même ne peut le savoir mieux que moi... Vous avez raison, — encore plus que vous ne le pensez ! — c'est une vraie fée de bonté et de tendresse infiniment dévouée.

Puis il poursuivit d'un ton de badinage :

— C'est pourquoi, moi, je crois aux fées, comme vous devriez le faire, vous aussi, mademoiselle, qui portez le nom de l'une d'elles ! Sûrement, c'est elle, votre marraine, qui a ouvert le monde des rêves à Jacques Yvelines et lui a été prodigue en dons de toute sorte. !

Les derniers mots lui étaient échappés, dits avec une telle conviction qu'il était impossible de ne pas y voir l'expression absolue de sa pensée.

Viviane devint un peu plus rose et son cœur battit plus vite... Entre eux, ce fut un court silence tout vibrant des paroles que leurs lèvres ne prononçaient pas...

Il fut rompu par Guy. Le petit garçon avait fini de goûter et, d'un œil d'envie, il contemplait le jardin. N'y tenant plus, il tira Viviane par sa manche et très timidement :

— Dis, Viane, c'est-y permis de courir dans cette belle allée?

Pierre avait entendu. Il se leva gaiement :

— C'est non seulement permis, mais ordonné ici.

Et se tournant vers Viviane, il acheva :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de montrer à M. Guy les modestes richesses de notre jardin?

— Tu viens aussi, pas, Viane chérie? interrogea le petit garçon, sa main déjà glissée dans celle de son amie.

Ce n'étaient pas seulement le regard de l'enfant qui implorait; d'autres yeux, levés vers ceux de la jeune fille, répétaient la même prière muette, et une sensation de fête envahit tout l'être de Viviane, lui faisant franchir la porte de la véranda avec une vivacité de gamine.

C'était si bon de marcher ainsi près de lui, enveloppée par la sérénité de cette fin de jour. Une poésie émanait de ce ciel d'un bleu très pâle, comme lavé, que le couchant moirait de lueurs pourprés...

Et tous deux furent pénétrés du même charme...

Viviane eut une exclamation :

— Quelle jolie heure, n'est-ce pas?

Une telle certitude d'être comprise vibrait

dans son accent qu'une joie fit tressaillir Pierre.

En artiste, alors, il se prit à détailler les richesses de cette fin de jour, dans une langue de poète et d'amoureux de la nature, que Viviane écoutait, charmée.

Elle pensa tout haut :

— Monsieur Husseau, cherchez bien dans vos souvenirs, vous devez posséder, vous aussi, une marraine merveilleuse, comparable à la Muse d'Alfred de Musset ! Vous venez de me faire entendre un des plus jolis hymnes au printemps que j'aie jamais lus. Il mérite d'avoir sa place auprès de vos autres poésies.

— Vous me faites l'honneur d'en connaître d'autres que les *Fragiles tendresses* ?

— Certainement. En ce moment, j'ai en ma possession votre dernier volume de vers que j'ai enlevé à Mme Hudson, et je n'ai pas du tout, mais du tout, l'intention de le lui rendre avant que ce même volume, que j'ai demandé pour moi, soit arrivé !... Il renferme des sonnets que j'aime tant !... Ceux-ci...

Elle les lui nommait, disant les premiers vers de sa voix musicale, qui résonnait comme un chant aux oreilles de Pierre. A lui aussi, l'heure présente semblait un rêve incomparable dont le bonheur inattendu enivrait son âme d'enthousiaste.

Il eût voulu lui entendre dire ainsi tous ses vers, en parler avec elle, écouter le jugement de cette pensée dont la spontanéité, la fraîcheur d'impressions, le ravissaient.

Mais comme Guy la frôlait dans une course folle autour de la pelouse, elle tressaillit, réveillée soudain, arrachée à l'enchantement qui lui faisait oublier tout ce qui n'était pas sa causerie avec Pierre. Devant elle, c'étaient les fenêtres de l'atelier. Elle eut une exclamation :

— Ah ! mon Dieu, je ne songe pas à l'heure ! Comme il doit être tard ! Guy, viens vite, mon chéri, il faut aller chercher Jean-Jean pour rentrer !

Confuse, elle se dirigeait vers l'atelier. Encore une seconde et le tête-à-tête cher devenait un souvenir.

Lentement, Pierre dit d'un accent un peu étrange :

— Voulez-vous croire que jamais je n'ai compris comme ce soir toute la poésie mélancolique, tout l'amour que peut contenir un crépuscule de printemps ?

Elle le regarda, saisie, ne sachant comme elle devait entendre ses paroles...

Mais voici qu'Hélène apparaissait sur le perron, devant eux ; Jean-Jean gambadait autour d'elle.

— J'ai très bien travaillé, l'étude est finie. Mais à présent Mlle Henriette vous réclame et moi je n'ai pas profité du tout de la présence de « Viane chérie ».

D'un coup d'œil, elle enveloppait le groupe des deux jeunes gens. Elle remarqua l'animation du visage de son frère, la flamme des joues de Viviane.

— Ils sont en bon chemin, pensa-t-elle, joyeuse.

Tandis qu'Henriette habillait les enfants de leurs vêtements de sortie, Viviane, debout devant la glace, mettait son chapeau. Hélène demanda :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

En signe d'acquiescement, la jeune fille eut un regard ravi, puis allant vers le portrait :

— On peut voir ?

Sur un geste du peintre, elle regarda et une exclamation lui échappa :

— C'est adorable ! Et si ressemblant !... Suzanne va être folle de joie, puisque vous voulez bien lui permettre de posséder ce portrait.

— Oui, mais à la condition que vous-même viendrez le chercher avec votre amie, dicta Hélène.

— Merci pour la condition, fit Viviane, se jetant au cou de la jeune femme.

Et rapidement, aux enfants :

— Maintenant, les amours, filons vite ; sans

cela nous serons grondés et on ne nous laissera plus revenir.

— Ce serait joliment dommage, marmottèrent les petits avec conviction.

— Vous voyez, ils expriment ma propre opinion ; c'est une conquête que vous avez faite là, madame !

Jusqu'à la voiture, Hélène et Pierre accompagnèrent les visiteurs. Viviane eut encore un baiser pour la jeune femme ; à Pierre, elle dit adieu en dernier... Une seconde, il retint dans sa main, les doigts effilés, avec la tentation aiguë de les garder prisonniers entre les siens, afin qu'elle ne lui fût pas enlevée... Mais il les laissa retomber, après les avoir effleurés de ses lèvres. Pourtant, elle sentit très bien tout ce qu'enfermait et murmurait le geste banal.





## X

— Beaucoup de monde, ce soir, à Armenonville !

Tout en faisant cette remarque, l'oreille caressée par la musique de l'orchestre tzigane, Pierre s'installait à une table, un peu à l'écart, dans l'ombre que projetait un bouquet d'arbres.

Autour de lui, s'agitait la cohue brillante, très parisienne, des chaudes soirées d'été, sous l'éclairage féérique que versaient les multiples globes des lampadaires. Un peu plus loin, en dehors de cette zone de clarté, c'était, presque subitement, l'obscurité de la nuit de juin, perlée d'étoiles, embaumée par la senteur des acacias, où se mêlait une fraîche odeur de verdure mouillée, car il avait plu dans la journée. Et cette atmosphère de poésie était bien celle qui convenait à la songerie de Pierre, — songerie d'homme qui espère ! Depuis cet après-midi où Viviane était venue à l'atelier, depuis certains mots qu'avait prononcés sa bouche sincère, un immense allègement avait envahi tout l'être du jeune homme, avivant sur ses lèvres le

goût de la vie. Devant lui, s'était levée l'aube d'un bonheur qui lui apparaissait tout proche, et facile, si facile à saisir ! alors qu'il l'avait cru perdu pour toujours !

Une allégresse chantait en lui, transformait toute chose à ses yeux, jetait dans sa pensée des vers qu'il éprouvait une infinie jouissance à écrire et, ce soir, l'enivrait de la beauté de cette nuit d'été...

— Husseau, c'est ainsi que vous quittez le monde des vivants pour celui des ombres ? Sapristi, elles doivent être séduisantes, les dites ombres, pour vous absorber à ce point !

Et Harry Hudson, indiquant d'un geste, sa mère qui approchait au milieu d'un groupe ami, acheva gaiement :

— Désolé de troubler vos méditations de poète, mais je dois implorer de votre générosité, une place à votre table pour ces dames, qui ne peuvent en trouver de disponible ; car il y a foule ici !

Pierre ayant serré la main de son ami, s'inclinait devant Mme Hudson :

— Madame, veuillez, je vous prie, considérer ma table comme la vôtre, et me faire la grâce de m'y admettre.

D'ordinaire, il n'aimait guère les rencontres de ce genre, qui lui gâtaient le charme de la nuit. Mais voir Mme Hudson, c'était courir la chance d'entendre

parler d'elle, Viviane, d'apprendre quelque menu détail de sa vie quotidienne, qui la ferait plus proche, en attendant l'heure bienheureuse, où, par les soins d'Hélène, il pourrait aller à elle...

Et tandis qu'à ses côtés, une causerie s'engageait, il demeurait silencieux, cherchant une occasion de nommer la jeune fille. Un biais s'offrit ; il pouvait s'informer de Suzanne de Rives, pour quelques jours à la campagne, dans sa propriété de Saint-Léger.

— Mme de Rives n'est pas de retour ? Elle ne vous a pas accompagnée ce soir ?

Subitement, le visage rieur de Mme Hudson, changea d'expression.

— Comment, vous ne savez pas l'accident ?

— Quel accident ?

Pierre avait pâli, secoué d'une peur irraisonnée pour Viviane... Elle était si souvent avec son amie !

— L'automobile de Suzanne de Rives a versé dans la grande descente de Montfort... Le chauffeur, je ne sais comment, a fait une fausse manœuvre, n'a pas mis le frein à temps... Jacques, qui se trouvait avec sa sœur, a failli être tué... Il a été projeté au loin, et doit s'estimer très heureux d'en avoir été quitte avec une épaule blessée. Suzanne, elle, a reçu de très sérieuses contusions, et la voilà, maintenant, prisonnière à

Saint-Léger, avec un compagnon qui ne vaut guère mieux qu'elle, et Viviane comme garde-malade et « maman » des bébés... C'est ainsi que nous sommes privés, pour au moins trois semaines, de nos amis... Heureusement, leur état n'inspire plus aucune inquiétude ; c'est une affaire de temps, à présent, pour qu'ils soient tout à fait rétablis !

Jacques ! Viviane ! Pourquoi le rapprochement de ces deux noms éveilla-t-il tout de suite une angoisse au cœur du jeune homme ? À côté de lui, Harry, décrétait :

— Soigné par Mlle Viviane, la situation de Vimeux sera douce..., comme la pénitence de la chanson !... Quelle jolie garde-malade avec ses mains de duchesse et la caresse de ses moindres gestes ! Ou je me trompe fort, ou avec la guérison du beau Jacques, le mariage sera annoncé — enfin ! — et nous n'aurons plus qu'à attendre la célébration des justes noces du lieutenant de Vimeux avec Mlle Viviane Daunou.

— Harry ! s'exclama sa mère, d'un ton de reproche.

— Bah ! maman, je n'apprends rien à personne en parlant de ces fiançailles, — non officielles, c'est vrai, — mais qui ne vont pas tarder à l'être. La tante de Mme de Rives y faisait encore allusion, ces jours-ci, chez les Debrives, à propos de

l'intimité de sa nièce et de Mlle Viviane. Elle a même ajouté qu'elle ne pouvait souhaiter plus charmante femme à son neveu... Ce qui est tout à fait mon avis !

Malgré lui, Pierre interrogea Mme Hudson :

— Réellement, madame, il existerait un projet de la sorte entre M. de Vimeux et l'amie de sa sœur ?

D'un ton de confiance, l'Américaine affirma très convaincue :

— J'ai toutes sortes de bonnes raisons pour le croire maintenant... Sans me le confier, Suzanne de Rives me l'a laissé entendre, très clairement, l'avant-veille même de son départ pour Saint-Léger. Nous causions de Viviane, et, c'est alors qu'elle m'a dit la considérer déjà comme sa vraie sœur, car elle était certaine des sentiments réciproques des deux jeunes gens. De la part de Jacques, il ne peut y avoir de doutes, et Viviane m'a l'air d'accueillir son ami d'enfance avec une faveur très particulière. M. Daunou, lui aussi, désire beaucoup ce mariage... Avec nous tous, il trouve Viviane et Jacques de Vimeux si bien faits l'un pour l'autre !

D'un geste instinctif, Pierre passa la main sur son visage, comme pour en effacer une contraction douloureuse que Mme Hudson ne devait pas même soupçonner.

Heureusement pour lui, il était dans l'ombre, et le chant d'une valse cachait l'altération de sa voix, tandis que, correct, il répondait aux paroles de Mme Hudson — à ces paroles qui étaient la vérité!... Il n'en pouvait douter, car elles expliquaient trop bien ce que lui-même avait impitoyablement observé.

Mais alors, les phrases de Viviane, le jour de sa visite à l'atelier, sur le départ possible de Jacques, qui semblait la laisser si indifférente...

A tout prix, il lui fallait une certitude!... Faisant un effort pour ne pas se trahir, il dit, la voix un peu lente :

— Tout dernièrement, il m'est arrivé d'entendre Mlle Daunou parler du désir du lieutenant de Vimeux d'aller aux colonies; et elle semblait être tout à fait désintéressée dans la question...

— Jacques, aux colonies! Un Parisien tel que lui!... N'en croyez rien. Il aura dit cela dans le cours de quelque querelle d'amoureux. Soyez sûr qu'il n'ira pas aux colonies, et, au lieu, de s'expatrier parmi des sauvages quelconques, il fera certainement, et bientôt! le plus heureux des maris!

Les mots étaient tombés nets et absolus.

En vain, Pierre avait lutté contre l'évidence. Elle s'imposait à lui, impérieusement... C'en était fini de ses rêves, — qui avaient été des joies sans

pareilles ; — du bonheur entrevu dans l'avenir... Et fini aussi, de la foi qu'il avait eue dans le langage des yeux limpides.

Car ils lui avaient menti... et aussi les lèvres caressantes et le sourire enjôleur... Tout cela ? Autant d'armes de coquette, dont elle s'était servie — inconsciemment ou non — pour lui prendre son cœur, parce qu'elle était de la race de celles qui veulent voir conquis par elles, tous ceux qui les approchent...

Peut-être, si elle eût été là, près de lui, il l'eût interrogée désespérément, pour obtenir d'elle la vérité. Mais elle était absente...

En un torrent, les pensées mauvaises envahirent l'âme de Pierre Husseau, — son âme de rêveur, aimante, jalouse et passionnée.

Sans chercher à raisonner, à reprendre le calme nécessaire pour juger les choses nettement, il trouvait une sorte de jouissance à briser l'idole qu'il avait adorée avec tant de ferveur, en qui il avait, peu à peu, incarné tout son avenir.

Ah ! il payait chèrement la faiblesse de s'être abandonné à l'attrait qu'elle avait, dès le premier jour, exercé sur lui... Avec sa stupide fantaisie de mettre un peu de roman et de poésie dans la prose de la vie moderne, de faire le mariage d'amour rêvé par lui depuis tant d'années,



il n'était arrivé qu'à la plus cruelle déception qu'il eût peut-être jamais éprouvée.

Lâcheté que d'avoir espéré!... Folie d'avoir souhaité, de toutes ses forces, que son heure d'aimer vint enfin, telle qu'il la désirait depuis si longtemps!

Cette heure était venue; Pierre avait donné à cette étrangère, séduisante, le meilleur de lui-même, tout le trésor de tendresse que contenait son âme demeurée très jeune.

Et non seulement, il devait renoncer à l'espoir de voir Viviane Daunou devenir sa femme, mais les faits eux-mêmes lui criaient qu'elle s'était amusée de son admiration, devinée par elle.

Elle y avait trouvé un jeu flattant sa vanité de petite fille, insatiable d'hommages, et la laissant insensible, puisque son cœur appartenait à un autre...

Toutes ces choses, la pensée enfiévrée de Pierre les lui répétait sans relâche, tandis qu'il s'appliquait à causer avec ceux qui l'entouraient. Comme dans un rêve pénible, il entendait leur conversation joyeuse; mais il lui semblait maintenant que les violons tziganes vibraient de longs sanglots, et que la nuit de juin, au-dessus de sa tête, pleurerait silencieusement, de ses grands yeux d'étoile...

## XI

— Harry, mon vieux, c'est une bonne idée que vous avez eue de venir faire visite aux convalescents que nous sommes tous plus ou moins ici ! fit gaiement Jacques qui remit, sur la table de lunch, son verre glacé par la boisson fraîche.

Le thé de cinq heures avait été servi sous les arbres, devant la terrasse qui avait pour horizon l'étendue lointaine de la forêt, moirée d'ombres et de clartés. La grande chaleur du jour était tombée et, sous le dôme des branches, une fraîcheur s'épandait.

Avec délices, Harry Hudson aspira à pleines lèvres, l'air saturé de parfums sylvestres, tandis que son regard demeurait arrêté sur le groupe formé par Viviane et Mme de Rives, qui causaient ; la jeune fille debout, près de son amie allongée nonchalamment dans son rocking-chair.

Et très sincère, il répliqua :

— Mon cher ami, je suis ravi d'avoir osé

m'aventurer à Saint-Léger, malgré mes craintes d'y surgir en indiscret. C'est ma mère qui m'a littéralement expédié ioi, car elle avait le désir d'avoir, de Mme de Rives et de vous, des nouvelles positives. Nous commençons à craindre que vous ne fussiez un peu morts, ne voyant plus revenir Mlle Viviane.

Une ombre altéra soudain la gaité du visage de Jacques.

— Un jour de plus et vous auriez été rassuré, Harry, car Viviane nous quitte demain, réclamée sans pitié par son père. Elle reprend le chemin de Paris... Mais pour n'y pas rester, il est vrai... Vous allez encore la voir disparaître, mon cher garçon ; M. Daunou l'emmène pérégriner en Suisse... Et c'est pourquoi, finit-il tout bas, entre ses dents, je me permets d'envoyer cet excellent père à tous les diables...

D'un geste un peu nerveux, il voulut reprendre son verre sur la table. Mais il avait mal retrouvé encore l'usage de son bras et le verre eût roulé sur le sable si Viviane, qui avait vu son mouvement, ne s'était élancée pour le retenir.

— Quel maladroit je fais ! murmura-t-il, impatient. Viviane, pardon, je suis confus...

Elle se mit à rire :

— Vous n'allez pas, j'imagine, user de céré-

monie avec votre garde-malade, parce que M. Harry est là !

— Je n'use pas de cérémonie... J'exprime mon sentiment très humble et très reconnaissant. Harry, vous ne pouvez concevoir ce que cette moqueuse personne a été pour nous, une vraie sœur de charité, à sa manière qui est incomparable !

— Jacques, voulez-vous vous taire !

— Et pourquoi, je vous prie, Viviane, ne dirais-je pas ce qui est la très exacte vérité?... Suzanne, n'ai-je pas raison ?

— Plus que raison, tu remplis ton strict devoir, fit Suzanne avec un regard d'affection vers la jeune fille qui, la mine joyeusement résignée, grignotait un masepain.

Sur le fin visage de Mme de Rives, un peu pâli, il n'y avait plus trace des déchirures de la peau, dont elle s'était tout d'abord agitée bien plus que de ses violentes contusions. Toujours vive, elle poursuivait, convaincue :

— Viviane a été ce qu'elle est toujours, un amour, la plus dévouée, la plus aimable, la plus reconfortante des gardes-malades.

— Madame, je vous en prie, jeta drôlement Harry, ayez pitié d'un homme bien portant que vous induisez en tentation de se voir soigné par

Mlle Viviane. Ce qui, je le crains, serait un rêve inutile.

La jeune fille eut un petit rire.

— Bah ! que sait-on ? Peut-être est-ce là ma vocation qui s'est révélée subitement ?... Mais quitte à vous enlever vos illusions sur mes mérites d'infirmière, il me faut vous avouer, monsieur Harry, que mes fameux soins, si remarquables, se sont bornés à bavarder avec des blessés convalescents qui, par bonheur, avaient eu plus d'émotion que de mal..., à leur faire quelques commissions de droite et de gauche dans la maison, puisqu'ils se mouvaient avec peine ; à leur offrir mes services de lectrice et de musicienne autant qu'ils les souhaitaient...

— En résumé, finit Jacques d'un accent un peu singulier, à être la joie, la lumière, la poésie de trois semaines qui, sans elle, eussent été, dans cette solitude, les plus insipides que des mortels puissent se voir infliger... Aussi, maintenant que cette jeune fée nous a gâtés par sa présence, je me demande ce que nous allons devenir quand elle nous aura laissés.

Il avait parlé d'un ton de badinage, mais peut-être, sans qu'il en eût conscience, une telle sincérité, une telle force de regret vibraient dans son accent que ses paroles en prenaient une valeur

dont Viviane fut saisie. Et, une seconde, un pli creusa son front. Avec un peu d'ironie, elle jeta :

— Jacques, comme la campagne vous rend sentimental ! Soyez tranquille, vous n'aurez guère le loisir de vous ennuyer de moi ! Encore quelques jours et votre bras sera en parfait état ; vous allez pouvoir regagner votre cher Paris d'où vous aurez à revenir ici pour distraire Suzanne qui, plus raisonnable que vous, comprend qu'il est grand temps pour moi d'aller retrouver père...

— Je comprends... Seulement si tu crois que je suis résignée, aveugle Viviane, tu es bien peu perspicace ! Je me courbe sous la nécessité, mais je gémiss, et pour me reconforter un peu, il me faut la perspective de te ressaisir à ton retour de Suisse.

— J'espère bien, mademoiselle Viviane, fit Harry, que vous viendrez à Interlaken seulement quand ma mère y sera installée, en juillet. Quelles belles excursions nous ferons ensemble ! Vous verrez sur quels sommets nous grimperons, puisque vous êtes bonne marcheuse !... Ce sera charmant !

Et Harry, séduit par les perspectives qu'il évoquait, eut un regard plein de juvénile admiration vers Viviane, svelte sous l'étoffe légère de sa robe

d'un bleu pâle de lavande. Elle avait jeté dans l'herbe sa capeline enguirlandée de cerises, et la lumière d'été baignait librement la soie blonde des cheveux, la peau fraîche comme les lèvres qu'entr'ouvrait un sourire de créature heureuse.

Tout à sa contemplation, Harry ne s'apercevait pas que Jacques, lui aussi, regardait, attentif, Viviane qui répondait joyeusement aux paroles du jeune homme :

— Madame votre mère part bientôt pour Interlaken?

— Dans quinze jours. Elle veut y avoir, dès le commencement de juillet, sa villa prête à recevoir la première série d'invités qu'elle attend... Ah! de ce nombre, à propos, devait être notre ami, Pierre Husseau, mais il est parti, il y a une dizaine de jours, pour la Suède... A moins que ce ne soit pour la Bretagne... Je ne me souviens plus très bien...

— Et il est parti pour longtemps? interrogea Suzanne. A son accent, on eût dit qu'elle souhaitait qu'il en fût ainsi.

— Pour tout l'été, si j'ai bien compris. Il paraît qu'il adore les longues pérégrinations et qu'il en fait volontiers... Mme d'Esprées disait à ma mère qu'elle avait même redouté un moment de le voir soudain mettre à exécution un vieux désir d'aller

visiter le Japon. Il y a renoncé pour sa sœur. Mais elle semblait craindre de ne pas le revoir avant plusieurs mois...

Des réflexions s'entre-croisèrent avec des exclamations. Et Viviane y mêla les siennes parce qu'elle avait senti sur elle les yeux de Jacques... Lui moins encore que tout autre, il devait soupçonner combien elle était atteinte par la brusque nouvelle du départ de Pierre Husseau. C'était si inattendu que cela lui semblait un fait invraisemblable, créé seulement par son imagination, mais non par la vérité. Avec tant de confiance, depuis leur rencontre chez Hélène d'Esprées, elle attendait le moment où il viendrait vers elle, comme elle avait eu l'intuition qu'il le souhaitait; Hélène aussi... Et cette espérance était devenue dans son cœur une telle certitude dont toute sa vie était illuminée, qu'en ouvrant chaque lettre de son père, elle était prête à y lire que Pierre était venu lui parler d'elle.

Au lieu de la révélation de ce bonheur attendu avec une foi fervente, l'ironique nouvelle lui arrivait qu'il était parti pour de longs mois, vagabondant au gré de sa fantaisie, comme un être bien libre de toute attache; non comme un homme qui aime et laisse derrière lui une créature chère...



Alors elle s'était donc trompée? Comme une pensionnaire naïve, elle avait pris son espoir et son rêve pour une réalité?... Elle avait transformé absurdement de simples hommages, et elle s'était imaginé qu'ils étaient un aveu dont elle s'était fait une joie sans nom... Peut-être *lui* s'en était aperçu chez Hélène, et, pour l'avertir discrètement de son erreur, il s'éloignait.

Cette idée qu'il souhaitait la détromper sur la valeur de son attention, une fois déjà elle l'avait eue, impérieuse, après la soirée de Suzanne de Rives... Soudain, elle se réveilla dans sa pensée tellement précise, révélatrice, qu'une révolte secoua sa jeune dignité. Ah! tout plutôt que cela, même son indifférence...

Mais, oh! Dieu, que c'était dur, et décevant, et triste de s'être trompée! Si triste que sa gorge se gonflait de sanglots, tandis que, bravement, elle s'appliquait à causer avec la même animation qui lui avait été familière tous les jours précédents parce qu'elle espérait, l'âme en fête.

Nerveusement, sa main se crispait dans les plis de sa robe, et sa pensée s'enfiévrant à remuer toutes les idées douloureuses... Tout à coup, elle se sentait devenue étrangère aux amis qui l'entouraient, à toutes les choses aussi qu'elle avait aimées pendant les jours précédents. Avec d'autres

yeux, elle apercevait les lointains bleuâtres de la forêt, les champs en épis ; et tout près d'elle, la coquette table du goûter, avec sa nappe de guipure et ses jattes de cristal, dans le décor du parc où les massifs fleuris épandaient les parfums confondus des lis, des verveines, de l'héliotrope, dont elle sentait la caresse sur ses lèvres. Par bonheur, pour l'aider à remplir son personnage, les enfants avaient été amenés, et, un peu à l'écart du groupe, elle feignait de jouer avec eux ; tandis que son cœur, rebelle à l'évidence, révélait ardemment les souvenirs tout proches pour tenter d'y découvrir une suprême raison d'espérer encore, de trouver un pourquoi à la conduite de Pierre...

Ce fut pour elle une délivrance quand Harry, contraint par l'heure de prendre congé, eut entraîné Jacques jusqu'à sa voiture, afin de lui montrer son cheval ; quand Suzanne fut remontée dans son appartement, pour y conférer sur une combinaison de toilette, avec sa femme de chambre.

Alors, elle aussi rentra, se réfugiant au piano, son meilleur confident, celui qui la comprenait sans qu'elle eût à articuler une parole. Dans le silence du salon où flottait la senteur du syringa, elle était seule enfin avec elle-même...

Au hasard, ses doigts de petite fille artiste éveillaient les mélodies qui berçaient son angoisse. Instinctivement, elle commença cette *Chanson triste*, composée sur les vers de *lui*... Mais, tout de suite, elle s'arrêta, incapable de la chanter, et elle demeura immobile, les mains jointes dans un inconscient geste de prière, contemplant avec des yeux qui ne voyaient pas, le ciel qui s'empourprait derrière la découpure des sapins.

Elle était si absorbée dans sa songerie qu'elle ne s'aperçut pas que Jacques, rentrant à son tour, étonné de la solitude du paro, s'était arrêté sur le seuil du salon. Il la regardait avec une jalouse tendresse, comme une précieuse petite chose qui devait être à lui parce qu'il la savait maintenant comparable à nulle autre... C'était insensé à lui de la laisser partir le lendemain...

Il fit quelques pas et s'approcha sans qu'elle y prît garde... Alors de sa manière impérative, il dit :

— A quoi donc pensez-vous, si absorbée, Viviane?

Elle redressa la tête, saisie d'entendre cette voix, de voir Jacques là, tout près d'elle, alors qu'elle était si loin... Sans tourner les yeux vers lui, avec un effort pour ne rien trahir de sa détresse, elle répéta lentement, le regard arrêté sur la

svelte silhouette d'un sapin, dentelée sur le ciel d'or :

— A quoi je pensais?... Que le cœur des hommes, — et celui des femmes, aussi, — est plein de mystères !

Il sourit.

— J'imagine que ce n'est pas une découverte que vous venez de faire ?

— Non, dit-elle, avec le même violent effort de volonté pour reprendre le ton de badinage un peu moqueur qui lui était habituel avec Jacques. Non, c'est tout simplement une banale réflexion philosophique que ma modeste sagesse s'aventure à émettre.

— Parce que?...

— Parce que cela me convient... Vous êtes beaucoup trop curieux, vous savez.

— Viviane, ne soyez pas méchante ! Je ne suis pas curieux, je vous aime et je suis avide de connaître toutes vos pensées !

Pourquoi avait-il prononcé de telles paroles, entraîné par un élan qui l'avait emporté tout à coup, avant que sa volonté le lui eût permis?... Elle le contempla saisie, avec un soudain ressouvenir des jours d'autrefois où, ainsi, elle semblait lui être chère.

— Jacques, les amis ont beaucoup de droits,

mais pas, pourtant, celui que vous semblez tout prêt à vous arroger...

— Le droit d'être soucieux de vos pensées? Je ne veux pas me l'arroger. Je vous supplie très humblement de me l'accorder, comme une grâce première...

— Une grâce première?... Jacques, ne dites pas d'enfantillages!... Je ne vous reconnais plus!

Où voulait-il en venir? Ah! s'il lui eût ainsi parlé, avant qu'elle eût rencontré Pierre, peut-être, il l'eût reconquise... Elle eût pu oublier et pardonner la blessure qu'il lui avait faite quelques années plus tôt. Mais, même n'osant plus espérer en Pierre, parce qu'elle le sentait encore le seul maître de son cœur, elle ne pouvait écouter Jacques, voir en lui plus qu'il n'était devenu pour elle, un fraternel — et inconstant! — ami d'enfance.

Il la devina lointaine, l'âme fermée, et eut l'intuition qu'elle n'entendait pas l'appel jeté par lui, vers elle, avec le meilleur de lui-même, — parce qu'il arrivait à l'heure où l'homme, las d'une liberté dont il a souvent mésusé, rêve de se faire un foyer.

— Vous ne me reconnaissez plus, Viviane, parce que je vous dis tout haut, ce que je pense tout bas, depuis tant de semaines où je vous vois vivre près de moi?

— Et vous me le dites aujourd'hui... pourquoi?

Elle arrêtait sur lui des prunelles attentives. Dans sa poitrine, son cœur battait à coups rapides, car elle sentait qu'une minute grave de sa vie avait sonné tout à coup. Peut-être si elle n'avait été absorbée par sa merveilleuse espérance, elle en aurait entrevu l'approche; elle eût attaché une attention qu'elle n'avait pas donnée, au souci constant d'elle, que trahissaient tous les actes, toutes les paroles de Jacques... Mais elle avait appris, jadis, la valeur de ses hommages les plus affectueux, et elle n'y avait plus pris garde.

D'une voix qui vibrât sourdement, il lui répondait :

— Vous souhaitez savoir pourquoi je vous avoue tout à coup ce que vous êtes pour moi? C'est que vous voulez nous quitter et que je veux, moi, vous garder, parce que je sais bien maintenant tout ce qu'est votre présence!

— Oui... maintenant! répéta-t-elle, avec une ironie pensive.

Il se pencha vers elle, qui était demeurée assise au piano :

— Viviane, regardez-moi... Vous dites « maintenant! » Croyez-vous que, demain, je ne trouverai pas, comme aujourd'hui, votre présence précieuse infiniment?

— Demain?... Ah! demain!... Mais ce sera comme hier!

Les mots lui étaient échappés. Elle se mordit les lèvres, irritée contre elle-même de ces imprudentes paroles.

— Je ne vous comprends pas, Viviane. Que voulez-vous dire?

Elle regardait droit devant elle, dans le passé, et sa jeune bouche avait un pli un peu amer.

— Tout simplement ceci, que votre flambée d'enthousiasme éteinte, je vous redeviendrai aussi indifférente que je vous l'étais hier...

— Jamais vous ne m'avez été indifférente!

— Oh! Jacques, je vous en prie, pas de ces protestations de politesse entre nous!

Et l'ombre d'un sourire où il y avait un mélancolique scepticisme, glissa une seconde sur ses lèvres.

— Viviane, vous savez bien qu'il ne s'agit pas entre nous de politesse. Avouez plutôt que c'est vous, qui n'avez aucune affection pour moi!

— Si... j'ai pour vous une affection de vraie amie, fit-elle avec une sorte de gravité, tandis que ses doigts froissaient un pétale des roses de sa ceinture.

Il la regarda, et d'une voix presque suppliante, il dit un peu bas, une douceur sur son visage soudain altéré :

— Si cette affection-là ne me suffisait pas? si j'ambitionnais plus?...

Elle eut un geste pour l'arrêter.

— Il ne faut pas ambitionner plus, Jacques.

— Pourquoi?

Elle hésita. L'aveu de la vérité lui montait aux lèvres, si impérieux... Ah! lui dire une fois tout ce qu'elle avait pensé!...

— Pourquoi? Viviane. Parce que vous en aimez un autre, ce Pierre Husseau qui...

— Jacques!

Il y avait une telle autorité dans le cri de ses lèvres, qu'il s'arrêta tout court, dominé par la volonté de cette enfant. Elle s'était levée.

Autour d'elle, ruisselaient les pétales de ses roses effeuillées. Fièremment, elle continuait, maîtrisant les battements éperdus de son cœur :

— Je crois n'avoir donné à personne le droit de rapprocher mon nom de celui de M. Husseau! Ce que je pense de lui ne regarde que moi. Vous voulez savoir pourquoi je ne puis vous écouter aujourd'hui? Soit, je vais vous le dire... Alors vous verrez que, seul, vous êtes responsable de ce qui arrive!

Les mots jaillissaient de son cœur même avec les souvenirs de jadis, et elle ne tentait pas de les arrêter. Mieux valait qu'il sût pourquoi elle le



repoussait, que de lui laisser croire que c'était pour l'amour de Pierre Husseau. Sa main tremblante tordait la tige d'une rose dépouillée :

— Voyez-vous, Jacques, quand j'étais toute petite fille, vous étiez mon héros ; si j'osais, je dirais mon dieu... Je ne trouvais personne qui fût digne de vous être comparé... Eh bien ! lorsque je suis devenue presque jeune fille, il s'est trouvé que..., je le crois bien..., je pensais encore de même... Et comme vous vous montriez très... affectueux pour moi, que vous sembliez vraiment trouver votre petite amie tout à fait à votre gré, alors, parce que j'étais très naïve, j'ai cru que mon orgueilleux rêve de gamine allait se réaliser... Je me suis imaginé que vous me préfériez réellement à toute autre et que c'était... pour toujours !

Elle s'arrêta, car, tout à coup, elle avait peur que sa voix assourdie ne tremblât, trahissant ainsi quelque chose de la profondeur du chagrin jadis éprouvé.

— Et puis ? Viviane, fit Jacques avec effort.

Il l'écoutait, droit devant elle, comme devant un juge, les bras croisés, une contraction sur ses traits un peu durs.

Elle eut un geste léger d'épaules, et tourna la tête vers les lointains du parc, sous le ciel qui devenait mauve. Une paix bienfaisante tombait sur les

êtres et les choses en cette fin de jour où se mourait l'incendie du couchant. Sous les fenêtres, enguirlandées de syringa, résonnaient les voix claires des enfants qui jouaient sur la terrasse...

— A quoi bon continuer?... La fin de ce puéril roman de fillette, vous la savez aussi bien que moi !

— Je voudrais vous l'entendre dire. C'est une leçon, pour mon bien...

— La fin ? elle est si simple... Je me suis aperçue un jour que je m'étais trompée dans ma confiance aveugle, que je n'étais pas pour vous... — oh ! pas du tout !... — ce que je croyais..., ce que vous étiez pour moi... Et ç'a été fini de vous aimer... comme je vous aimais !

— Fini pour ne jamais recommencer ? Viviane.

Elle eut un mouvement de tête qui répondait.

— Vous dites : non?... Pourquoi ne me donnerez-vous jamais plus le même sentiment qu'autrefois ?

Il avait pâli. Une souffrance bouleversait son cœur, qui avait été trop fragile.

Elle dit lentement, comme si elle eût pensé tout haut, lisant dans son âme même :

— Pourquoi ? Parce que je ne pourrais plus retrouver ma confiance de jadis, et qu'il me faut cette confiance pour donner mon cœur, avec

toute ma vie. Et je vous connais si inconstant !... En ce moment, je vous plais, parce que vous m'avez retrouvée après plusieurs années de séparation et que vous êtes sous le charme de la nouveauté, de la transformation opérée par les années dans votre petite compagne d'autrefois... Mais demain, vous serez blasé sur cette transformation, vous y deviendrez indifférent... Et je me sens incapable de supporter d'être ainsi, tour à tour, recherchée et délaissée ! Aussi, Jacques, pour votre bonheur et pour le mien, mieux vaut que nous demeurions seulement des amis !

Cette fois, il ne répondit pas, tant il la sentait sincère. Une de ces certitudes qui s'imposent sans pitié, lui disait qu'elle était perdue pour lui, et par sa faute... Pourtant, de toute sa volonté, il s'apprêtait à tenter de la reconquérir, avec le temps !... Ah ! jamais encore, il n'avait traversé d'heure qui lui fût pareillement douloureuse...

Pour dérober son visage à Viviane, il s'était rapproché de la fenêtre, et il demeurait, debout, immobile.

Elle sentit qu'il souffrait par elle, comme il l'avait fait souffrir, elle-même, jadis, comme elle souffrait maintenant, parce que Pierre la dédaignait. Alors, elle s'approcha, et, d'un geste très doux, elle mit sa main sur le bras du jeune homme.

Il tressaillit et la vit près de lui, qui le regardait, avec des yeux tout pleins de la fraternelle amitié qu'elle lui avait offerte...

D'une voix de prière, elle dit :

— Ne soyez pas triste à cause de moi, Jacques. Je vous assure que je n'en vauz pas la peine. Oublions les choses inutiles que nous venons de dire depuis un moment, et soyons seulement les amis que nous étions hier. Voulez-vous ?

Il se pencha vers la main qui avait effleuré son bras et y posa ses lèvres :

— Je veux ce que vous voulez, Viviane.

Mais il n'ajouta rien, car à la porte du salon, s'entendait la voix de Suzanne, qui appelait les enfants ; et, avant qu'elle fût entrée, il avait quitté la pièce.



## XII

Lentement, dans un sillage qui creusait les profondeurs bleues du lac, le vapeur parti de Brienz, quittait le Giessbach, lourd de passagers qu'il venait d'embarquer.

Pourtant, avec son aisance d'homme rompu aux voyages, M. Daunou avait bien vite découvert une place pour Viviane. Mais après un sourire de remerciement à son père, elle ne s'était nullement préoccupée de s'installer sur le pliant qu'il lui avait trouvé...

Debout, contre la paroi du bateau, les yeux enchantés, elle contemplait encore la chute tumultueuse du Giessbach, ruisselant d'un sommet, éblouissante poussière de neige, dans le décor sombre des arbres dont la verdure veloutait le flanc de la montagne.

— Viviane, ma chérie, tu devrais mettre ton manteau... Le soleil baisse, il va faire frais sur le lac...

— Père, je t'assure que, pour le moment, la

chaleur est encore bien grande. Sois tranquille, je suis très sage, je ne me laisserai pas enrhumé comme un bébé étourdi...

— Hum ! hum ! fit-il avec une malice tendre.

Pour lui, soudain arraché à ses préoccupations de grand financier, c'était un enchantement que ce voyage avec l'enfant qu'il adorait, et dont il était si fier ; justement fier, pensait-il, avec tout son orgueil paternel, en chaque occasion qui lui prouvait l'attention charmée qu'elle éveillait partout où elle paraissait...

Par instant, toutefois, une inquiétude l'effleurait... Il lui semblait que la gaieté qu'elle montrait n'était pas sincère, qu'une mélancolie assombrissait son regard, dès qu'elle le croyait distrait d'elle...

Dès leur départ de Paris, il avait été troublé par cette impression. C'était dans le train qui les emportait. Elle le supposait endormi. Elle, ne sommeillait pas ; elle regardait dans la nuit avec des prunelles tristes, une expression douloureuse sur son visage pensif... Instinctivement, il avait fait un mouvement... Alors, aussitôt, elle était devenue telle qu'il la voyait toujours.

Une inquiétude vague était restée en lui, et un jour même, il lui avait demandé soudain :

— Est-ce qu'il y a quelque chose, Viane, qui te préoccupe ou t'ennuie?...

Elle avait tressailli ; une flambée pourpre avait, une seconde, avivé l'éclat de son visage. Puis, elle avait vite répondu, caressante :

— Père, comment pourrais-je être ennuyée et préoccupée, quand nous sommes si bien tous les deux, quand je trouve si bon de t'avoir enfin à moi toute seule !

Et lui, heureux de recevoir son baiser, n'avait pas insisté, pensant qu'il avait accordé trop d'importance à une rêverie de jeune fille... Qu'eût-elle pu désirer, d'ailleurs, qu'il ne fût capable de lui donner?... Elle savait bien qu'il la laisserait libre de faire le mariage qu'elle souhaiterait, la connaissant incapable d'aimer quelqu'un qui ne fût pas digne d'elle...

Alors, si quelque projet lui tenait au cœur, pourquoi aurait-elle hésité à lui en parler, afin qu'il eût la joie de préparer son bonheur... Et il s'était abandonné au seul charme du voyage, rassuré en voyant combien elle en jouissait.

Certes, oui, elle en jouissait ! Mais comme c'eût été bien davantage, si un regret, silencieusement, n'était demeuré vivace en son cœur.

Un long mois déjà, qu'elle avait quitté Saint-Léger, qu'elle avait appris le départ de Pierre... Depuis lors, elle n'avait plus rien su de lui... Pendant les quelques jours qu'elle avait passés à Paris



avant de partir pour la Suisse, elle n'avait pas revu Héléne, qui se trouvait justement à la campagne ; elle lui avait envoyé quelques lignes d'adieu, auxquelles la jeune femme avait répondu par un aimable petit mot, dans lequel, incidemment, elle parlait de l'éloignement de son frère, qu'elle pensait en route pour plusieurs mois... Et c'était tout...

Alors, cette fois, vraiment, Viviane avait senti mourir l'espérance qui s'était obstinée à vivre en elle, malgré tout... Et soudain, révoltée contre le mystérieux ascendant que cet étranger avait pris sur son âme, elle s'était imposé de ne plus penser à Pierre Husseau, jusqu'au jour où, par Héléne ou par lui-même, à son retour, elle comprendrait la vérité.

Combien cette résolution, qu'elle s'appliquait courageusement à tenir, lui semblait dure et difficile à suivre ! Quel effort il lui fallait, pour résister à la tentation de se rappeler, de chercher à pénétrer l'avenir, d'y souhaiter de nouveau le bonheur pressenti un instant !

A certaines heures surtout, quand elle faisait de la musique, ou bien quand sa pensée, impérieusement, l'emportait vers le rêve, dans la douceur des crépuscules d'été, dans le silence des soirs étoilés, devant les horizons qui enthousiasmaient son âme ardente, elle se sentait devenir

faible, — bien faible sous le regret de ce qui aurait pu être... et sans doute ne serait jamais !...

Pour la distraire d'elle-même, heureusement, il y avait ce voyage dont elle était ravie autant que son père... Depuis quelques jours, elle était à Interlaken, où, si elle s'y fût prêtée, elle eût été bien vite accaparée par la colonie Hudson... Mais, comme elle l'avait confié à M. Daunou, elle était dans une crise de sauvagerie ; le monde lui faisait peur et ayant constaté que les Hudson ne savaient rien de Pierre, elle aimait mieux poursuivre solitairement avec son père, les excursions dont tous deux étaient insatiables.

Tandis que, debout près d'elle, il fumait, elle suivait, d'un regard charmé, les jeux de lumière dont le soleil couchant irisait l'eau du lac. Elle regardait l'ondulation large du flot, marbré de moires étincelantes et d'ombres profondes, la houle minuscule des petites vagues jaillies sous le choc du vapeur, qui se heurtaient avec un bruit frais de cascadelles, fine arabesque d'écume évanouie à peine esquissée.

Sans hâte, avec une grâce onduleuse de cygne, le bateau avançait sur la grande nappe paisible où errait, fuyante, l'image des montagnes, dont les crêtes étincelantes se découpaient sur un ciel nacré. De distance en distance, il faisait escale

devant de tout petits villages blottis dans la verdure, d'où s'effilait le clocher de quelque temple, où des villas se devinaient dans les bouquets d'arbres qui, peu à peu disparaissaient devant les belles prairies herbues montant vers les cimes, avec leurs humbles chalets de bois autour desquels des vaches erraient.

— Viviane, il fait frais maintenant. Mets ton manteau, insista de nouveau M. Daunou.

Elle inclina la tête, obéissante, et se levant, elle prit sa veste... Ses yeux, distraits, erraient sur la foule cosmopolite qui l'entourait : quelques Français, beaucoup d'Allemands, un peu lourds ; des Anglais aussi, de jeunes hommes musclés, des Anglaises garçonnières, en jupe courte, coiffées du canotier de paille, la taille libre sous la blouse masculine.

Soudain, ses mains se joignirent ; une stupeur dilata ses prunelles, tandis qu'elle devenait pâle, comme sous un choc brusque. Oh ! Dieu, rêvait-elle ? Était-elle dupe de l'illusion, d'une ressemblance... Ou bien !... ou bien était-ce lui..., lui, Pierre ! Pierre Husseau, son poète, qu'elle apercevait, debout, à l'avant du bateau, qui regardait le décor changeant des rives?...

Non, elle ne se trompait pas ! La lueur du couchant tombait sur cette silhouette qu'elle connais-

sait si bien, sur le profil dont l'horizon clair accusait le dessin. Oh ! c'était bien lui... Comment?... Alors qu'elle le croyait si loin ! Où était-il monté?... Était-il depuis longtemps sur ce vapeur?... Peu importait... il était là près d'elle, tout à coup, comme la réalisation incroyable d'un rêve !...

Une prière passionnée et reconnaissante lui jaillit du cœur ; tandis qu'une joie, qu'elle n'eût pu raisonner, rejetait bien loin toutes ses résolutions d'oubli... Sûrement, à une minute ou à une autre, il allait la voir... Peut-être alors, il viendrait aussitôt à elle et lui parlerait... Elle recevrait, ou elle devinerait, la réponse au « pourquoi » qui pesait sur sa vie depuis tant de semaines. Que ce serait bon !

Les minutes coulaient... Mais il ne tournait pas la tête vers elle ; avec une attention qui ne se lassait point, il contemplant les reflets changeants de l'eau, le voile délicat jeté par la brume sur les montagnes, que le crépuscule bleuissait lentement, sur la Jungfrau dont la neige était toute rose.

Allait-il donc quitter le bateau sans l'avoir vue, sans qu'elle sût rien de lui... Oh ! ces convenances maudites, inflexibles, qui lui interdisaient, non seulement de se rapprocher de lui, mais de faire même un mouvement, de jeter une exclamation, qui pût attirer son attention !

Elle causait avec son père ; elle discutait avec lui les projets d'excursion pour le lendemain, au glacier de l'Eiger ; mais sa main se crispait sur le manche de son ombrelle.

Voici qu'Interlaken était tout proche.

Le bateau venait de laisser Bœnigen, et il s'engageait sur les eaux vertes de l'Aar, longeait les allées de la jolie promenade qui en borde les rives...

Un mouvement se fit parmi les passagers, car le vapeur arrivait à l'embarcadère. Les touristes pressés se dirigeaient vers les portes. Les yeux de Viviane cherchèrent dans la foule, qui venait de lui cacher Pierre.

— Vite, chérie, dit M. Daunou, allons vers la sortie ; le bateau a du retard. Nous arriverons bien juste pour le dîner de l'hôtel.

Elle obéit... Mais soudain un apaisement se fit dans ses nerfs tendus : Pierre, lui aussi, approchait... Encore un remous dans la foule des voyageurs, à travers lequel il se mouvait adroitement, et il serait près d'elle...

Le mouvement se fit, car le bateau abordait. Ils se trouvèrent presque face à face, séparés par quelques personnes. Il la voyait... Mais il n'eut pas un mouvement pour venir vers elle.

Sûrement, depuis que le hasard les avait réunis

sur le bateau, il avait dû l'apercevoir, car elle ne lut aucune surprise dans ses yeux, aucune joie non plus... Le regard était froid, presque dur, un peu ironique, comme l'expression de la bouche qui ne souriait pas. Il s'inclina profondément, puis il passa.

Glacée soudain, elle avait répondu par un même salut d'étrangère. Une stupeur l'abattait, tandis que l'éternelle question vibrait dans son âme bouleversée : « Qu'avait-il donc contre elle ? que lui avait-elle fait ? »

Dans la foule qui débarquait, elle suivait son père. Déjà, Pierre avait disparu. Autour d'elle, il n'y avait que des inconnus qui défilaient devant la haie bruyante des chasseurs de tous les hôtels, dont ils criaient les noms pour solliciter les touristes arrivant.

Comme ceux-là, elle avançait, indifférente aux regards qui saluaient au passage, sa grâce et son élégance de Française... La même détresse qui l'avait écrasée, là-bas, à Saint-Léger, quand elle avait appris le départ subit de Pierre, lui meurtrissait le cœur, dissipant pour elle tout le charme qu'elle avait trouvé à Interlaken, qui lui semblait tout à coup aussi morne que la vie elle-même...

Pendant que, aux côtés de son père, elle regagnait l'hôtel par l'admirable allée du Hoeweg, elle

n'avait pas un regard pour la Jungfrau étincelante, ni les lointains verts des prairies cernées par les allées ombreuses. Instinctivement, elle cherchait une silhouette masculine dans le flot intarissable des promeneurs de tous pays, qui arpentaient le Hoeweg, flânant devant les étalages tentateurs, regagnant les hôtels dont les cloches annonçaient le repas du soir, ou s'immobilisaient pour contempler les clartés changeantes, dont le couchant illuminait superbement les neiges de la Jungfrau.

Mais elle n'avait vu personne qui ressemblât même un peu à Pierre Husseau, quand elle atteignit l'hôtel. Elle avait tout juste quelques minutes pour s'habiller, avant de descendre à la table d'hôte... Elle le faisait, indifférente, quand une espérance la fit tressaillir.

Si la destinée bienveillante avait permis qu'il descendît dans cet hôtel où elle était installée ! Peut-être, — c'était possible après tout ! — dans quelques minutes, elle allait le retrouver de nouveau... Ah ! comme l'espoir, le vivace espoir demeurait en elle !

Et soudain coquette, soucieuse de sa toilette, elle eut un regard d'inquisition sur la vaporeuse élégance de sa robe de mousseline de l'Inde ; d'un doigt preste, elle effleura la buée d'or de ses cheveux ; elle glissa des roses dans la haute ceinture

de satin qui enserrait sa taille... Puis elle descendit. Une petite fièvre d'attente faisait battre son cœur, à coups pressés...

Mais elle s'était encore leurrée!... La somptueuse salle à manger ne renfermait que les étrangers près desquels, pour quelques jours, elle vivait...

— Viane, es-tu souffrante, tu ne dînes pas ce soir? lui dit son père, l'enveloppant d'un coup d'œil inquiet...

Elle fit un effort pour lui sourire :

— Pas du tout, père; seulement je n'ai pas très faim; nous avons si bien goûté au Giessbach!

Alors, elle s'efforça de causer gaiement avec son père; mais la même angoisse l'énervait de ne pouvoir pénétrer la raison de cette étrange attitude de Pierre. Il était tellement autre qu'elle l'avait vu la dernière fois chez Hélène!... Pourquoi?... Et cela, quand et comment le saurait-elle? Peut-être ne faisait-il que passer à Interlaken, et elle-même, le lendemain, allait en être absente toute la journée, perdre ainsi l'unique chance de le rencontrer...

Ah! si le temps pouvait tout à coup devenir mauvais, rendre impossible l'excursion à l'Eiger et lui permettre de rester à Interlaken, de voir



les Hudson qui, probablement, lui apprendraient quelque chose de Pierre...

Justement, comme le dîner finissait, Harry apparut accompagnant sa mère, qui aimait à venir écouter, sur la terrasse de l'hôtel, l'orchestre tzigane...

Il faisait nuit close, maintenant, une nuit chaude, saturée de l'odeur des foins qui couvraient les prairies, tout autour du Hœweg. Dans le ciel obscurci, vibrait, sourdement, une lointaine menace d'orage ; par instants, un éclair courait dans la nuit et la brise plus forte faisait frissonner la cime des noyers séculaires.

Mais l'heure présente était exquise. Aussi la terrasse et les jardins, qui bordaient la promenade, rassemblaient d'innombrables groupes qui respiraient la fraîcheur de la nuit, les femmes séduisantes dans leurs robes du soir, les hommes en habit...

Brusquement, Viviane se décida à jeter la question qui brûlait ses lèvres... Son père causait avec Mme Hudson au milieu d'un cercle ami. L'orchestre tzigane jouait une valse, dont les notes brillantes couvraient un peu sa voix ; elle demanda, le visage dans l'ombre qui la protégeait :

— Avez-vous vu votre ami, M. Husseau ?

Il eut une exclamation de surprise.

— Comment, Pierre Husseau est ici?

— Je l'ai aperçu tantôt, sur le bateau du Giessbach.

— Vous êtes sûre que c'est lui?... Je le croyais en Suède l...

— Il n'est pas en Suède. Il est à Interlaken... Ou, du moins, il y est venu...

— Est-ce que vous savez où il est descendu?

— Je ne lui ai pas parlé. Il m'a seulement saluée, dans la cohue du débarquement.

— Tiens, tiens... Quel capricieux que ce Pierre Husseau! Demain, je me mettrai en quête de lui... D'ailleurs, sûrement, il viendra voir ma mère...

C'était bien aussi ce que Viviane espérait tout bas, et une détente se fit de nouveau dans ses nerfs, tout vibrants, avec la certitude qu'Harry saurait bien découvrir son ami.

Vraiment, tout à coup, il lui semblait impossible qu'elle ne vit pas Pierre, alors qu'une providence l'amenait ainsi dans la ville même où elle était... Une foi d'enfant confiante en Celui qui prend soin du bonheur de toutes ses créatures apaisait l'angoisse qui lui étreignait le cœur depuis qu'elle avait vu Pierre s'éloigner d'elle, comme d'une étrangère indifférente.

Alors elle se mit à causer, l'âme allégée. Elle

put entendre, sans souffrir, la chanson caressante des valse tziganes... Elle put se distraire à regarder le mouvement des innombrables promeneurs sous la voûte ombreuse du Hoeweg, où la clarté des globes électriques, faisait scintiller, dans la foule, les chaînes d'argent du costume des Bernoises, les paillettes de leur béguin aux larges ailes, qui nimbait le visage d'une auréole de dentelle.

### XIII

Il n'éclata dans la nuit nul orage, qui eût eu pour effet de rendre impossible l'excursion projetée par M. Daunou ; et un éblouissant soleil épandait sa clarté sur les gens et les choses, quand, le lendemain matin, Viviane reprit avec son père le joli chemin de la gare par le Hoeweg, où, déjà, roulait le flot pressé des promeneurs et des voitures qui allaient de l'un à l'autre lac.

Les prairies continuaient de fleurir bon les foins ; les montagnes avaient de belles ombres larges et des plans lumineux ; la verdure luisait au soleil ; et, sur le sol, les branches découpaient des ombres mouvantes.

Une telle atmosphère de gaieté enveloppait le petit pays, que Viviane en subit, elle aussi, le rayonnement... La même foi qui, la veille au soir, avait tout à coup calmé son cœur, la pénétrait de nouveau ; et, au passage, elle envoya un regard, pareil à une prière, vers la chapelle, qu'elle entrevoyait, sous les rameaux des grands arbres...

A la gare, c'était une véritable foule de touristes, lancés vers les excursions par l'admirable journée qui commençait.

En hâte, M. Daunou prit ses billets, puis entraîna la jeune fille sur le quai :

— Vite, Viane, nous sommes en retard... Tous les compartiments sont envahis déjà. Montons n'importe où, puisque, dans une demi-heure, nous changeons à Lauterbrunnen pour prendre le funiculaire.

Elle suivit son père et se trouva dans un wagon qui, incontinent, réveilla dans son esprit l'antique souvenir de la Tour de Babel ; l'Angleterre, l'Allemagne, la France s'y coudoyaient fraternellement.

Plus une place ne demeurait libre. Mais peu importait à Viviane ce grand nombre de voyageurs que son père contemplait d'un œil peu ravi. Elle, tout de suite, s'absorba dans la jouissance de regarder le paysage charmant.

Le wagon ouvert de tous côtés, sans fenêtres ni cloisons gênantes, permettait de voir, en tous ses aspects, le décor changeant de la route ; car le train avançait, paisible, d'une allure de voiture, entre le large chemin qui fuyait sous les arbres, et le ravin où bondissait l'eau écumeuse de la Lutschine blanche. Et, à droite comme à

gauche, se dressait la gigantesque muraille des montagnes dont les bois, coupés de pâturages, escaladaient les flancs, montant vers la couronne des neiges que le soleil irisait, sous le ciel de turquoise.

— Père, que c'est délicieux ! fit-elle, enivrée de ce charme des choses qui pénétrait comme un philtre sa jeunesse enthousiaste.

Entre les dents, il lui glissa, avec une moue plaisante :

— Ce serait délicieux, si nous en jouissions en tête-à-tête !... mais...

— Ne t'occupe pas des autres, père ; regarde seulement autour de toi... Ah ! nous voici à Lauterbrunnen.

— Eh bien ! dépêchons-nous pour être mieux placés dans le funiculaire ! Suis-moi, Viviane.

Docile, elle se glissa derrière lui, au milieu de la cohue, qui affluait vers le petit train, immobilisé au soleil, tous les rideaux des wagons relevés.

Elle monta, contente de la place de coin que son père lui avait trouvée. Mais, tandis qu'elle était debout encore, jetant son manteau dans le filet, une exclamation de M. Daunou la fit brusquement se retourner, — si brusquement que son ombrelle glissa à terre.

— Mais, je ne me trompe pas ? Monsieur Hus-

seau ! quelle surprise, quelle bonne surprise, de vous retrouver ici !

Avec de larges prunelles, où il y avait presque de la stupeur, elle regarda. Devant son père, c'était bien lui, Pierre ! qui répondait au cordial shake-hand de M. Daunou. Dans ses yeux aussi, était le même saisissement qui la bouleversait, elle, tout entière, devant l'imprévu de cette rencontre... A son tour, il la saluait.

Spontanément, sans réfléchir, elle lui tendit sa main, qui tremblait un peu, et ses lèvres articulèrent une vague parole de bienvenue. Elle ne sut même pas par quels mots il y répondait. Elle pensait, tout à coup, voyant l'expression de son visage, dont il ne pouvait se rendre maître entièrement, qu'il ne fût jamais monté dans ce wagon, ni même dans ce train, s'il eût soupçonné qu'il l'y rencontrerait. Donc il était résolu à la fuir ; mais pour quoi?..

Peut-être enfin, elle allait le savoir, le deviner, surprendre un mot qui serait une révélation, pendant cette grande heure de rapprochement forcé, que la destinée lui donnait soudain.

Alors, elle redevint très calme, dans sa résolution d'observer, d'apprendre. Et puis, c'était si ardemment bon, malgré tout, cette réunion que jamais elle n'eût espérée !

Son intuition ne la trompait pas. Si Pierre Husseau était, ce jour-là, parti en excursion hors d'Interlaken, c'était justement pour l'éviter, elle, dont il avait peur...

Depuis la soirée d'Armenonville, il s'était durement appliqué à se détacher d'elle tout à fait, à oublier le charme dont elle l'enveloppait souverainement, et qu'il eût trouvé si doux de subir... toujours.

Il avait erré jusqu'à la fatigue dans ces pays étrangers, auxquels il demandait de le guérir. Et voici qu'elle — tant redoutée ! — se trouvait là, tout à coup, près de lui, séduisante, hélas ! autant qu'il l'avait toujours vue... Si jeune, dans sa robe d'été, toute blanche, avec des roses pâles glissées dans l'attache du col ; fraîche invraisemblablement, sous son feutre gris pâle, ourlé par la voilette de dentelle qu'elle avait relevée pour mieux voir ; des petits cheveux fous, soulevés par la brise, estompant, d'une ombre d'or, l'ovale de son visage...

Quand elle était loin, il avait pu la traiter de coquette, insatiable d'hommages masculins ; penser qu'elle s'était fait un jeu de l'admiration qu'elle remarquait en lui...

Mais maintenant qu'il l'avait revue, il ne pouvait plus croire cela, ni se répéter que le charme



de son sourire était l'artifice d'une experte petite « flirt », que ses prunelles étaient menteuses savamment...

Ses yeux, au contraire, semblaient un miroir si fidèle de toutes les impressions qui s'éveillaient en elle !... Combien à cette heure, large ouverts, ils s'illuminaient d'enthousiasme à mesure que le funiculaire s'élevait dans la montée merveilleuse, laissant derrière lui, hameaux, cascades bondissantes, chalets, prairies où erraient les troupeaux, qui s'enfonçaient dans la vallée, prenant des aspects de joujoux d'enfant. A chaque courbe du chemin, le décor s'élargissait en un panorama immense qui emplissait tout l'horizon, descendant vers les lacs et les plaines lointaines. Les neiges devenaient plus proches, marbrées de belles ombres bleues. L'air avait une saveur d'eau glacée...

Pierre causait avec M. Daunou ; il racontait son voyage en Allemagne, remplaçant celui qu'il avait d'abord projeté en Suède ; il expliquait son retour par la Suisse pour aller au-devant de sa sœur, qu'il allait accompagner dans l'Engadine. Mais sa pensée, secrètement, ne quittait point Viviane une seconde. Où était donc Jacques de Vimeux?... Comment voyageait-elle seule avec son père, sans son fiancé dont l'absence ne sem-

blait pas, à coup sûr, l'empêcher de jouir ardemment du plaisir d'une excursion ! Comme elle paraissait riieuse et libre d'esprit, absorbée seulement par la contemplation du paysage superbe, qui lui arrachait à toute minute d'admiratives exclamations !

Et tout à coup, cédant à une impulsion irraisonnée, il demanda :

— N'est-il pas arrivé un accident d'automobile assez sérieux à Mme de Rives et à son frère ? Comment vont-ils ?

Ce fut elle qui répondit :

— Oh ! tout à fait bien maintenant ; je vous remercie. Jacques a repris son service... J'ai eu, hier, une lettre de Suzanne, qui est toujours dans sa propriété de Saint-Léger où j'irai la rejoindre à notre retour de Suisse.

Et là, elle retrouverait Jacques ! Entre eux, c'était une séparation de quelques semaines. Voilà pourquoi elle pouvait garder dans le regard cette expression d'enfant heureuse.

Une souffrance aiguë étreignit Pierre ; alors il eut conscience que, depuis qu'il était près d'elle, l'espoir avait ressuscité en lui... Ah ! que ne pouvait-il la fuir, comme il le faisait depuis deux mois !...

Mais non, il était prisonnier des choses qui le

retenaient à ses côtés, dans ce wagon ; aussi bien que des inflexibles lois de la politesse mondaine, qui lui rendaient impossible de se dérober à l'amabilité de M. Daunou.

Et voici que, justement, celui-ci lui offrait de déjeuner avec sa fille et lui-même, en arrivant à l'Eiger que le funiculaire atteignait.

Quel prétexte trouver pour refuser?... Le train s'arrêtait.

— Nous voilà donc arrivés ? Que c'est beau et qu'il fait bon ! jeta Viviane en un cri de joie.

Elle sautait hors du wagon, sa main effleurant celle de Pierre, qui la faisait descendre... Puis elle demeura immobile, ravie dans sa contemplation.

Autour d'eux, sous l'éblouissant soleil de midi, étincelait la vierge couronne des neiges vers laquelle, lentement, ils étaient montés ; le champ de glace qui s'élevait peu à peu vers les faltes immaculés, coupé de crevasses étroites ; la grotte aux parois bleues d'eau congelée... Au loin, à leurs pieds, s'abaissaient vers les vallées, des plaines verdies par l'herbe courte, où paissaient les vaches paisibles, dont les clochettes vibraient, dans l'air limpide qui apportait, aux lèvres, la fraîcheur des glaciers.

D'instinct, Viviane regarda Pierre, passionné-

ment désireuse qu'il subit, comme elle, l'envoûtement de cette beauté des choses... Et une joie la fit tressaillir, car sur son visage, elle lisait clairement que leurs deux âmes s'unissaient dans un même amour de la nature.

Ah ! quoi qu'il eût contre elle, du moins en cette minute de rêve, ils étaient divinement rapprochés. Alors elle demanda, suppliante :

— Père, nous allons jusqu'au bord du glacier ? n'est-ce pas ? Regarde, tout le monde se dirige vers l'Eiger.

— Oh ! chérie, vas-y si la promenade te tente... Mais j'ai passé l'âge de m'aventurer sur les champs de glace... Je vais donner des ordres pour qu'on nous serve à déjeuner. Monsieur Husseau, voulez-vous bien, pendant que je suis occupé de ces détails prosaïques, surveiller cette audacieuse petite fille, car je me méfie de son imprudence...

— Tu es dur pour moi, père, fit-elle joyeusement.

Oh ! cette occasion qui lui était ainsi offerte de savoir peut-être...

Pierre Husseau n'avait pu que s'incliner.

— Je suis tout aux ordres de Mlle Daunou et prêt à l'accompagner où il lui plaira...

— Merci, je n'abuserai pas de votre complaisance, soyez sans crainte... Je voudrais seulement

me risquer un peu sur la glace, où sont tous ces touristes, les jeunes filles anglaises qui étaient dans notre wagon.

— Nous irons où vous le souhaiterez.

— Viviane, ne t'éloigne pas, jeta M. Daunou, qui attendait le maître d'hôtel ; le déjeuner sera bientôt servi.

— Non, père, fit-elle docilement.

Elle le regarda entrer dans l'hôtel isolé, dressé en cette majestueuse solitude... Puis, prenant le petit sentier qui conduisait vers la plaine de glace, elle se mit lentement à marcher... Pierre l'accompagnait en silence, hanté par le regret poignant de ce qui aurait pu être, par la vision de ce qu'eût été une telle promenade faite avec elle, s'il ne l'avait pas sue donnée à un autre...

Sous le ciel infiniment bleu, elle avançait, le regard perdu sur les lointains d'une blancheur immaculée. L'air vif des sommets soulevait autour de son visage plus rose la mousse transparente de ses cheveux d'or fin... Elle ne souriait plus. Sur son jeune visage, qu'il voyait de profil seulement, il y avait une expression pensive, presque recueillie, dont il devinait désespérément le pourquoi... Sans doute, elle songeait à l'absent...

Tout à coup, elle s'arrêta... Les promeneurs se faisaient rares... Seul, à quelques pas d'eux, un enfant,

debout au bord du sentier, jouait, dans une sorte de cornemuse, une pastorale dont les harmonies fraîches répondaient au tintement des clochettes du troupeau, qui errait, broutant l'herbe rase.

Les yeux clairs de Viviane plongèrent avec une sincérité sérieuse dans ceux du jeune homme, et simplement, elle interrogea :

— Monsieur Husseau, qu'avez-vous contre moi? que vous ai-je fait?...

Il eut un sursaut dont il ne fut pas maître.

Ah ! lui crier la vérité, lui demander une certitude, quelle tentation c'était là !...

Elle avait vu son mouvement... Et sans écouter la protestation de politesse qu'il ébauchait, elle poursuivait avec la même résolution grave, tandis que, du bout de son ombrelle, elle froissait l'herbe, machinalement :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas? Ce que vous pensez est-il donc si difficile à dire?

— Oui, car c'est peut-être indiscret, puisqu'il s'agit d'une question à vous adresser.

Elle le regarda avec une attention qui jaillissait de son cœur même :

— Je ne crois pas que vous puissiez jamais être indiscret... S'il m'est possible de répondre à ce que vous souhaitez savoir, je vous assure que je le ferai bien volontiers.

Pierre eut la conscience nette que sa destinée était entre ses mains, que jamais plus, il ne lui serait donné une minute comme celle que lui offrait la délicate confiance de cette enfant... Soudain, un élan où sombraient toutes les résistances de sa volonté lui jeta aux lèvres les paroles décisives :

— Eh bien ! soit, puisque vous le permettez, je vous adresserai une question qui me hante depuis que je vous connais, et je vous supplie encore de ne pas vous en offenser, car je vous l'adresse avec tout mon respect pour vous, parce que je ne peux plus la taire... Est-il vrai que vous soyez fiancée ?

Elle eut un tressaillement avec une exclamation que la brise emporta vers les sommets vierges :

— Moi, fiancée !!! Qui a pu vous dire cela ?...

— Tout le monde...

— Ah ! vraiment ! Et qui le public me donne-t-il pour fiancé ?... Dites, fit-elle un peu impérative. J'ai bien le droit de le savoir, puisque je suis en jeu !...

— Le lieutenant de Vimeux...

— Jacques !...

Elle prononça le nom un peu bas. Dans son souvenir, passait la vision du jour, proche encore, où Jacques lui avait demandé d'être sa

femme... Elle avait refusé... oh ! non pas tant parce qu'elle n'avait plus, en lui, la foi de jadis ; mais parce qu'elle savait bien qu'un autre lui avait pris le cœur...

Et cet autre était là, devant elle, attendant de toute son âme, elle le sentait, les mots qu'elle allait dire...

Une clarté illumina ses yeux. Ah ! maintenant, elle comprenait le mystère de sa conduite ! Il s'était éloigné d'elle, il la fuyait, parce qu'il la croyait destinée à Jacques, parce qu'il était jaloux, parce que le rêve qu'elle avait fait tout bas, sans oser se l'avouer, était une réalité... Lui, « son poète », il l'aimait comme elle l'avait si ardemment souhaité...

Une félicité, triomphante s'éleva dans son jeune cœur. Elle arrêta son regard sur lui, qui attendait, brisé par l'angoisse :

— Ceux qui vous ont dit que je devais épouser Jacques de Vimeux se sont trompés. Il est pour moi un ami très cher, mais il ne sera jamais rien de plus... Non, je ne suis fiancée à personne.

La même allégresse, qui chantait en elle, resplendit dans le regard éperdu qu'il plongeait dans le sien... Alors une telle sensation de bonheur la bouleversa toute, qu'elle tourna un peu la tête vers les lointains du paysage merveilleux, pour lui



dérober son visage. Lentement, elle demandait :

— Me direz-vous, puisque j'ai été si franche, pourquoi vous désirez ainsi savoir la vérité ?

Alors, basse et vibrante, la voix de Pierre monta vers elle :

— Pourquoi... parce que je vous aime de tout mon être, avec toute ma pensée, tout mon cœur, Viviane, depuis le premier jour, je crois bien, où je vous ai vue... Parce que depuis des semaines et des semaines, je vis avec la soif de vous demander d'être mienne et que tout et tous me criaient que j'étais venu trop tard... Viviane, si ma prière n'est pas trop hardie, je vous en supplie, dites-le-moi... Ah ! je vous jure que j'ai bien mérité que vous me soyez donnée par tout ce que j'ai souffert en vous fuyant, sans pouvoir me guérir de vous aimer !...

Oh ! cet aveu fait à elle seule, devant l'admirable horizon qui lui apparaissait comme le chœur d'un temple où allait être consacrée leur mutuelle tendresse...

Avec des lèvres qui tremblaient, elle murmura :

— Ah ! mon ami ! Mon poète !...

— Viviane, ma précieuse et unique Viviane, répondez-moi, je vous en supplie... Dites que vous voulez bien me permettre de vous offrir toute ma vie?...

Pourquoi eût-elle retardé la minute inoubliable qui allait joindre leurs deux existences ?

Avec un regard où était toute son âme, elle se rapprocha de lui, et très bas alors, devant la splendeur des neiges lumineuses, éternelles, comme le voulait être leur amour, elle prononça le serment divin :

— Je veux ce que vous voulez, Pierre... Dans la joie comme dans la peine, mon bonheur sera de vivre pour vous !...



---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

8, rue Garancière

---





**EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE**  
ROMANS POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

<b>PAUL ACKER</b>			<b>H. GRÉVILLE</b>	
*Les Exilés.....	Un vol.	*Angèle.....	Un vol.	
<b>MATHILDE ALANIC</b>		*Aurette.....	—	
*Aime, et tu renaistras.....	Un vol.	*Dosis.....	—	
*La Petite Miette.....	—	*La Fille de Dosis.....	—	
*Les Roces r'affleurissent.....	—	*Mari d'Aurette.....	—	
<b>HENRI ARDEL</b>		*Perdue.....	—	
*Cœur de sceptique.....	Un vol.	*La Seconde Mère.....	—	
*L'Heure décisive.....	—	*Sonia.....	—	
*Le Mal d'aimer.....	—	*Suzanne Normis.....	—	
*Mon cousin Guy.....	—	*Une Trahison.....	—	
*Renée Orliis.....	—	<b>ANDRÉ LICHTENBERGER</b>		
*Rêve blanc.....	—	*Les Contes de Minnie.....	Un vol.	
*Le Rêve de Suzy.....	—	*Line.....	—	
*Seule.....	—	*Mon Petit Trott.....	—	
*Tout arrive.....	—	*Notre Minnie.....	—	
<b>HENRY BORDEAUX</b>		*La Petite Sœur de Trott.....	—	
*La Petite Mademoiselle...	Un vol.	*Portraits d'aïeules.....	—	
*La Nouvelle Croisade des enfants.....	—	*Portraits de jeunes filles...	—	
<b>PAUL BOURGET</b>		*La Petite.....	—	
*Drames de famille.....	Un vol.	<b>EVELINE LE MAIRE</b>		
*Laurence Albani.....	—	*Le Rêve d'Antoinette.....	—	
*Monique.....	—	<b>PAUL MARGUERITTE</b>		
<b>JEAN DE LA BRÈTE</b>		*Ma Grande.....	Un vol.	
*L'Aile blessée.....	Un vol.	<b>PAUL ET VICTOR MARGUERITTE</b>		
*Aimer quand même.....	—	*Poum.....	Un vol.	
*Mon Oncle et mon Curé...	—	*Zette.....	—	
*Un Obstacle.....	—	<b>M.-R. MONLAUR</b>		
*Un Caractère de Française.	—	*Les Autels morts.....	Un vol.	
*Vieilles gens, vieux pays..	—	*La Fin de Claude.....	—	
<b>HENRIETTE CELARIÉ</b>		*Les Paroles secrètes.....	—	
*Gilberte, ma sœur.....	Un vol.	<b>MAURICE MOREL</b>		
*Monique la romanesque...	—	*Titote.....	Un vol.	
<b>CHAMPOL</b>		*Marinette.....	Un vol.	
*La Conquête du bonheur..	Un vol.	<b>ALEXIS NOËL</b>		
*Les Justes.....	—	*Maman et moi.....	Un vol.	
*Le Mari de Simone.....	—	<b>JULES PRAVIEUX</b>		
<b>ALICE DECAEN</b>		*Mon Mari.....	Un vol.	
*Gribiche aux bains de mer.	Un vol.	*Le Nouveau Docteur.....	—	
*Miss Poker et consorts....	—	*Oh! les hommes!.....	—	
<b>DELLY</b>		*S'ils connaissaient leur bonheur!.....	—	
*Entre deux âmes.....	Un vol.	*Leur Oncle.....	Un vol.	
*Esclave... ou reine?.....	—	<b>ALICE PUJO</b>		
*La Fin d'une Walkyrie...	—	*Rose Perrin.....	Un vol.	
*La Petite Chanoinesse.....	—	<b>L.-A. ROZE</b>		
*Le Secret du Kou-kou-noor.	—	*Les Quatre ans de Jacqueline.	Un vol.	
*Sous le masque.....	—	<b>YVONNE SCHULTZ</b>		
<b>DES GACHONS</b>		*Dzinn.....	Un vol.	
*Dans l'ombre de nos jours.	Un vol.	<b>MYRIAM THÉLEN</b>		
<b>RENE DUVERNE</b>		*La Mésangère.....	Un vol.	
*Pouck.....	Un vol.	<b>T. TRILBY</b>		
*Brindille, Pacha et Cie.....	—	*Ninette, infirmière.....	Un vol.	







This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

1142504

